DOCTRINE
MÉDICALE
DE L'ÉCOLE
DE MONTPELLIER,

ET

COMPARAISON DE SES PRINCIPES

AVEC CEUX

DES AUTRES ÉCOLES D'EUROPE;

Par M. F. Bérard,

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur particulier de Médecine-pratique, Membre de la Société de Médecine-pratique de Montpellier, de Marseille, etc.

Olim Coüs, nunc Monspeliensis Hippocrates.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL aîné, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près la Préfecture, N.° 62. 1819.

DOCTRINE MÉDICALE

DE

L'ÉCOLE DE MONTPELLIER,

ET

COMPARAISON DE SES PRINCIPES

AVEC CEUX DES AUTRES ÉCOLES D'EUROPE.

INTRODUCTION.

DEPUIS long-temps nous avions formé le dessein de présenter le tableau de la Doctrine médicale de l'École de Montpellier. Cette exposition nous paraissait d'autant plus nécessaire, qu'aucun de ses Professeurs n'avait jamais, à proprement parler, entrepris cette tâche importante. Tout occupés du soin d'agrandir l'édifice majestueux qu'ils élevaient à la science, avec cette sage lenteur, seule capable d'en assurer la durée, et de suivre les développemens progressifs de leur doctrine, soit dans les recherches d'une érudition vaste et choisie, soit dans les richesses toujours croissantes de l'observation clini-

que, ils avaient négligé de résumer leurs principes sous un point de vue général, et de leur prêter le secours d'une exposition rapide et lumineuse. Placés trop haut pour entendre les injustes déclamations de l'esprit de secte, ils s'étaient contentés de publier, par intervalle, quelques-uns de ces ouvrages capables de créer la gloire d'une École, si elle n'existait déjà ; et, dans ces derniers temps, l'*Histoire de la maladie d'Andalousie*, la *Doctrine des maladies chroniques*, le *Traité des hémorrhagies, etc.*, leur semblaient répondre dignement à ceux qui avaient l'air de croire qu'elle était déchue de son antique splendeur, et que chaque jour la voyait descendre du rang élevé que lui avaient mérité tant d'honorables travaux.

Nous avons cru convenable, sous plusieurs rapports, de rompre un silence que l'on pourrait mal interpréter, et qu'il importait autant pour les intérêts de l'École que pour ceux de la Science elle-même, de réunir en un seul foyer les vives lumières qu'elle a répandues dans divers ouvrages. Les nations étrangères pourront mieux connaître par ce tableau l'ensemble systématique de ses principes, et s'en laisser moins imposer par les rapports mensongers de quelques élèves fanatiques qui croient servir l'École de Paris, en s'efforçant de rabaisser celle dont elle peut encore s'honorer d'être la rivale.

Nous nous garderons bien de donner à cet écrit une forme apologétique ; nous nous proposons de faire connaître avec autant de simplicité que de franchise, les dogmes de notre École, ses vœux et

ses espérances, et de repousser des préjugés funestes que ne partageraient pas toujours ceux qui mettraient le plus d'ardeur à les répandre.

Nous nous attacherons spécialement à saisir avec vérité l'esprit de la philosophie qui l'anime, esprit tout expérimental, même lorsqu'il s'élève aux sublimités de la physiologie transcendantale : esprit tout pratique, et toujours dirigé vers les progrès de la vraie médecine, qui n'est point pour elle l'objet d'une vaine et stérile contemplation, comme le serait une science naturelle destinée à amuser les loisirs d'un philosophe, mais bien la recherche importante des indications thérapeutiques.

Nous développerons les secrets de cette analyse clinique, instrument naturel de l'instinct médical perfectionné par le génie. Nous montrerons comment tous les principes de notre doctrine s'enchaînent les uns avec les autres, la physiologie et ses conjectures avec la médecine-pratique et ses calculs; et comment enfin tous ces dogmes se lient aux faits dont ils embrassent si bien le vaste ensemble.

Nous ne présenterons que les idées fondamentales, adoptées généralement par tous nos Professeurs, négligeant les opinions particulières que quelques-uns d'entre eux peuvent avoir sur quelques points isolés de médecine. Cela nous sera d'autant plus facile, qu'écoutant tous le langage de l'observation, ils ne peuvent qu'être d'accord sur les dogmes essentiels ; et que notre École n'est point livrée à cette anarchie, et à cet esprit d'une inquiète indépendance, qui prouve que l'on cherche

encore la vérité. En effet, ils se réunissent dans le moyen, l'ensemble des faits ; ainsi que dans le but, la recherche approfondie des indications variées d'une même affection morbide, à l'aide d'une investigation savante qui se plie à tous les cas.

C'est dans ces vues que nous analyserons avec soin les ouvrages les plus marquans de notre École, ceux sur-tout qui ont fixé nos principes, et qui depuis 50 ans ont commencé à renouveler le système médical de l'Europe, par une révolution qui n'est point encore achevée : tels sont les écrits de Sauvages, Lacaze, Bordeu, Barthez, Fouquet, Desèze, Grimaud, Dumas, Lordat, etc. etc.

Nous appuyerons par de nouveaux faits quelques propositions encore douteuses par elles-mêmes, ou qui peuvent le paraître à ceux qui ont des dogmes tout opposés; et nous nous efforcerons de les rendre si claires, qu'il ne sera plus permis de les rejeter, sous le spécieux prétexte de l'obscurité dans le langage.

Dans certaines occasions nous donnerons un extrait des Cours de la Faculté, qui présenteront des vues neuves et importantes. Nous ne manquerons pas de faire mention des heureux efforts de M. le professeur Prunelle, pour venger la France des reproches que les nations étrangères croient devoir encore adresser à notre enseignement de médecine-légale. Nous communiquerons aussi les observations intéressantes que la médecine-clinique doit à MM. Broussonnet, Lafabrie et Delpech.

Nous donnerons une place, toujours relative à leur importance, à l'analyse de nos Dissertations

inaugurales, résultat des leçons de Professeurs qui ne sont pas dans l'usage de faire un livre toutes les fois qu'ils ont une idée, ou le fruit des méditations de jeunes savans destinés quelquefois à honorer notre École, et à continuer la chaîne des grands hommes qui soutiennent l'éclat de sa gloire depuis ses premières lueurs.

Nous n'oublierons pas les travaux et la pratique des Médecins les plus recommandables qui sont sortis de son sein, soit de ceux qui conservent l'antique réputation de la nouvelle Cos, soit de ceux qui la portent au loin. Nous nous attacherons à constater particulièrement leur pratique générale, et tout ce qui peut rendre raison de leurs succès: ainsi, après avoir parlé de MM. les prof. Baumes, Fages, etc., de MM. Chrestien, Roucher, Caizergues, Double, Ste. Marie, Gilibert, Martin, Latour, Portal, Bally, Crespi, Rodamel, Tourdes, Viguerie, etc. etc., nous mentionnerons successivement Lamure, Venel, Fize, Fouquet, Barbeyrac, dont l'illustre Sydenham se glorifiait d'être le disciple, le fameux Rivière, etc. etc. Nous insisterons sur les méthodes nouvelles de traitement qu'on leur doit dans une foule de maladies chirurgicales et médicales; méthodes qu'il est d'autant plus important de rapporter à leur véritable source, que plus d'une fois l'on s'est plu à faire méconnaître celle-ci.

Il nous sera facile, avec tous ces matériaux, de donner une idée complète de la Doctrine. Nous la comparerons, avec toute l'impartialité dont nous sommes capables, à celle des Écoles les plus célèbres,

afin de faire sentir la différence qui les sépare et de faciliter le jugement définitif sur les points de contestation. Nous montrerons par quels principes, seule de toutes les autres Écoles, nous osons le dire, celle de Montpellier a su se préserver de ce Brownisme funeste qui, sous des noms différens et même opposés, a envahi le domaine entier de la médecine. Nous hâterons peut-être ainsi la chute d'un despotisme presque universel, contre lequel un Professeur de Paris dirige des coups d'autant plus forts, qu'il se sert des armes de la secte, armes qui sont déjà usées, et qui doivent se briser enfin dans les mains de celui qui s'en sert avec autant d'adresse que d'opiniâtreté.

Nous prouverons que les travaux de l'École de Montpellier ne sont que la continuation progressive et l'exécution achevée des grandes vues qu'avait saisies la célèbre École de Cos, et que ce n'est point par le sentiment injuste d'un vain orgueil, qu'à la face de l'Europe elle s'est constituée son héritière légitime. Nous nous appliquerons encore à démontrer, par un exposé détaillé de leurs ouvrages, que tous les grands praticiens ont suivi, même à leur insu, les inspirations de cette analyse qu'elle a en quelque sorte créée, puisqu'elle l'a tirée de l'instinct médical dans le sein duquel elle était cachée ou perdue ; ainsi, nous établirons une sorte de *communion* entre les médecins de tous les temps et de tous les pays, et nous préparerons l'heureuse époque où ils n'auront tous qu'un seul système, les faits physiologiques et pathologiques, arrangés

selon leurs plus grandes et légitimes analogies, unis par des liens réciproques indissolubles.

Nous nous occuperons de l'Histoire de la constitution de l'École, et nous suivrons les effets naturels des changemens auxquels elle a été soumise. Nous la dépeindrons toute brillante de gloire au-dedans et au-dehors, lorsqu'elle n'avait d'autres ressources que le mérite de ses membres, et les trésors inépuisables d'une sage indépendance ; et nous ferons entrevoir le danger qu'il y aurait à l'enchaîner par des liens trop étroits à une autorité étrangère ou rivale.

Les circonstances pénibles dans lesquelles se trouve la Faculté, nous ont engagé à presser la dernière rédaction de notre travail (1). A en croire certains bruits venus du dehors, l'existence de l'École de Montpellier serait menacée, et celle de Paris obtiendrait de l'autorité une suprématie qui n'est que ridicule, lorsqu'on l'accepte de toute autre autorité que de celle de la supériorité du talent. A Dieu ne plaise que nous partagions des préventions aussi calomnieuses à un corps aussi respectable : ce ne sont pas les Pinel, les Hallé, les Boyer, les Dupuytren, etc. qui ont pu concevoir de pareilles idées. Ces grands maîtres tiennent à la gloire médicale de la France par trop de liens, pour vouloir la diminuer dans la portion qu'elle doit à d'autres qu'à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, si l'École de Montpellier était à jamais détruite, elle devrait au monde médical,

(1) Ceci a été écrit dans le mois de mai 1819.

le soin de faire connaître l'ensemble de ses dogmes et ses vues ultérieures pour le complément de son système ; afin que le même édifice continué par d'autres mains, fût-ce dans un autre hémisphère, pût servir à la fois les intérêts de la science, et venger sa gloire méconnue.

Nous considérerons spécialement notre sujet sous les cinq chefs suivans et dans autant de sections.

1.° Manière générale de philosopher de l'École de Montpellier.

2.° Sa doctrine physiologique.

3.° Sa doctrine pathologique.

4.° Sa constitution organique, son mode d'enseignement, etc.

5.° De la manière dont sa doctrine a été reçue ; des véritables obstacles qu'elle a eus à vaincre ; des améliorations qu'elle peut subir ; de ses destinées futures, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

PHILOSOPHIE MÉDICALE DE L'ECOLE DE MONTPELLIER.

I.re SECTION.

LA Science des méthodes est la première de toutes les sciences. Elle détermine ce qu'est la vérité par rapport à nous, et nous donne les moyens de l'atteindre : elle renferme donc la législation souveraine des autres sciences. Elle est à l'entendement ce qu'est la morale aux affections du cœur, l'hygiène à la santé, un maître quelconque à l'art qu'il enseigne. C'est la méthode qui fait, à proprement parler, la science ; puisqu'elle seule préside à la formation des dogmes qui la constituent, et qu'elle est le principe de la liaison des idées qui la caractérise. Sans elle, en effet, celles-ci se perdraient dans des détails confus et incohérens, et se borneraient à des individualités isolées ; l'esprit n'aurait à sa disposition que les sensations actuelles : c'est la méthode seule qui unit les sensations de cet ordre aux sensations passées, et impose des lois à l'avenir. Sous ce rapport, la méthode, prise dans sa plus grande extension, est en quelque sorte la raison humaine ; et celle-ci

semble ne se séparer de l'instinct borné de la brute, que parce qu'elle se montre susceptible d'obéir à son empire. C'est elle qui paraît décider ce qu'on pourrait appeler la *constitution intellectuelle* de l'homme en général, des nations et des individus en particulier; *constitution*, d'où dérivent la santé et les maladies de l'esprit, la sagesse et la folie, les raisonnemens exacts et les paralogismes, le génie et la stupidité.

D'après ces considérations rapides, il ne doit point paraître étonnant que la science des méthodes ait toujours eu une si grande influence. En effet, c'est de son sein que sont parties toutes les grandes révolutions dans tous les genres, celles-là même que l'on croirait le plus étrangères aux sciences; et il ne nous serait pas impossible de prouver que les derniers perfectionnemens qu'elle a reçus, sont pour quelque chose dans les commotions et les espérances qui agitent ou consolent aujourd'hui le monde. Les changemens qu'elle a éprouvés dans les différentes époques, donnent presque toujours la raison suffisante des évènemens importans que présente l'histoire des sociétés, des sciences et des arts; et elle peut être prise pour leur cause la plus générale et de l'ordre le plus relevé. Ce sont ces changemens qui déterminent et fixent le caractère particulier de chaque siècle. La méthode est le ressort central de toutes les opérations intellectuelles et morales; elle dirige les plus sublimes idées de la philosophie, comme les détails les plus simples de la conduite journalière, les calculs de la théorie et

la routine de la pratique, les notions grossières du sauvage et les subtilités de l'homme civilisé.

L'empire des méthodes ne s'est pas moins fait sentir en médecine que dans aucune autre science, et l'histoire de ses révolutions nous ramène toujours à la logique régnante. La science des méthodes affecte les droits de souveraineté sur les autres sciences, et l'on sait que le caractère du prince décide le plus souvent de celui de ses sujets. Il faut l'avouer, et au fond ce n'est pas à notre honte, les métaphysiciens conduisirent les médecins comme tous les autres savans. En vain Hippocrate crut pouvoir se vanter, avec quelque raison, d'avoir séparé la médecine de la philosophie de son temps; il fut inspiré par elle. Dans la suite, la logique péripatéticienne gouverna Galien, et par lui toute la science, pendant plusieurs siècles. La scolastique barbare, enfant dégénéré de ce même Péripatéticisme, régenta long-temps la médecine, et parvint à lui faire croire qu'à l'aide de quelques mots et de quelques divisions subtiles, elle lui ferait découvrir, comme par une sorte de magie et de science occulte, les secrets de la nature entière. Le philosophe Descartes s'empara de notre domaine, comme par droit de succession, et le travailla à sa manière. Il le traita en véritable fermier, comme tous ceux qui l'avaient précédé. Il soumit la médecine, qui ne s'en accommodait pas trop, à sa méthode générale de raisonner par hypothèse, et à l'application despotique des théories particulières qui en furent le résultat immédiat. Il ne

serait pas difficile de montrer que les deux grandes sectes qui se partagèrent alors, et qui se disputent peut-être encore notre héritage, sous des noms différens, l'animisme et le mécanicisme, le vitalisme et l'organicisme, sont les enfans toujours ennemis d'un même père, et qu'elles doivent leur origine à la manière absolue dont Descartes concevait la matière toujours passive, et ses principes d'action toujours étrangers.

Lorsque Leibnitz admit, dans tous les êtres, des puissances particulières, des *monades*, de petits principes de mouvement, de vie et d'intelligence, la médecine se ressentit encore de ce changement dans la métaphysique ; et le savant Sprengel n'a pas eu de peine à saisir les rapports, qui existent entre les forces primitives, qu'il répandit généreusement dans l'univers, et le dynamisme, qui s'est étendu jusqu'à nos jours. Avons-nous besoin de parler de l'immortel Chancelier d'Angleterre, et de sa belle méthode d'induction, pour signaler la cause des plus heureuses réformes qui aient eu lieu dans le système médical ?

Ces considérations suffisent, sans doute, pour prouver que les grandes révolutions de la médecine sont venues de celles de la philosophie elle-même, et que les améliorations importantes que l'on doit espérer encore, ne peuvent être cherchées que dans cette source première. Ainsi, une école qui travaillerait au perfectionnement de la médecine, ne saurait trop insister sur l'étude des méthodes. Elle ne devrait point s'en laisser détourner par

les reproches que ne manqueraient pas de lui adresser, ceux qui ne verraient pas la science d'aussi haut. Si Montesquieu eut écouté les avis bénévoles des conseillers de sa cour, ou des huissiers de son parquet, il se serait borné à juger les procès des Bordelais, et nous n'aurions pas l'*Esprit des lois.*

Plus que dans aucune autre école ancienne ou moderne, on s'occupe à Montpellier de la science des méthodes. On ne s'en cache pas; si nous parcourons les ouvrages des fondateurs de sa doctrine actuelle, nous nous assurerons que tous croient devoir commencer par établir leur manière de philosopher. Depuis long-temps, c'est pour nous un usage sacré, une routine inviolable à laquelle ne juge pas pouvoir déroger le plus mince de nos auteurs. Nos Professeurs, dans leurs leçons, rappellent souvent les principes de l'art de raisonner; et c'est à eux qu'ils ramènent presque toujours les questions les plus particulières, parce qu'ils pensent que la philosophie générale renferme, à proprement parler, le code de toutes les décisions de détail. Nos élèves, obéissant à leurs guides, suivent la route qui leur est ouverte : pour peu qu'ils aient acquis de l'instruction, et qu'ils soient à même de comparer les résultats des différentes méthodes, ils ne croient pas devoir renoncer à celle de l'École de Montpellier. Aussi les voit-on lire indifféremment les ouvrages des grands métaphysiciens, comme ceux des grands observateurs, Bacon et Hippocrate, Locke et Sydenham, Condillac et les Nosographes modernes. J'en conviens à notre honte, si l'on veut; mais j'ai lieu

de craindre que plus d'un de nos élèves répondît, avec plus d'assurance, sur certains dogmes de la manière de philosopher, que sur telle formule de médicamens, ou sur tel point minutieux d'anatomie. Dans leurs conversations amicales et scientifiques, si communes dans un pays où il y a si peu de distractions, aux examens probatoires, on y revient sans cesse: quelquefois même, à nous entendre, l'on croirait moins être dans une école de médecine, que dans une école de philosophie. Je n'examine point ici si cette manière n'a pas quelques inconvéniens, d'ailleurs très-faciles à éviter, et que le temps n'aura pas beaucoup de peine à faire disparaître, par plus de simplicité dans la méthode, et sur-tout par l'habitude de son application. Je dois raconter les choses en simple historien, je dois dire ce qu'on fait chez nous, et pourquoi l'on le fait, autant que je l'entends.

Chaque école a son allure, ses mœurs, son langage. Ailleurs, on pense qu'il n'est rien de plus facile que de bien raisonner; qu'il n'est nul besoin de faire une étude particulière d'un art qui n'en est pas un, à proprement parler; qu'il n'y a en ce genre qu'à se livrer à l'instinct de la nature, qu'à ramasser des faits un peu par-tout, et à laisser aller les conclusions d'elles-mêmes. Ailleurs, on croit devoir ne s'occuper que de l'art; on met en contestation les droits de la science, on se hâte de jouir des résultats, on ne fait pas trop d'attention à la cause à laquelle on peut les devoir. Bacon ne pensait pas tout-à-fait ainsi, sa manière de voir se rapprochait de

la nôtre ; ou plutôt nous n'avons fait qu'emprunter à ce grand homme sa patience et sa méthode.

La métaphysique de l'École de Montpellier est devenue un véritable sujet de scandale pour quelques *faibles* (1) ; on nous l'a reprochée comme un crime,

---

(1) Barthez a repoussé avec force cette inculpation qui le touchait de si près, dans sa préface *du Traité des maladies goutteuses*, p. LXXXIII. « Je crois devoir en finissant, dit-il, répondre à une objection qu'on fait assez communément contre les dogmes abstraits qu'on doit tirer des observations de médecine-pratique, bien séparées et bien combinées, pour approcher, autant qu'il est possible, de déterminer les meilleures méthodes du traitement des maladies. »

« On dit souvent que cette doctrine n'est que de la *métaphysique*, et cette vaine objection est avidement saisie, et assidûment répétée par beaucoup de médecins, qui sont d'autant plus empressés de rejeter les vrais dogmes de la science médicale, qu'ils sont incapables de les méditer et de les appliquer. »

« En affectant de désigner, par le nom vague de *métaphysique*, des théories abstraites, qui appartiennent essentiellement à la science de la médecine-pratique, on veut faire entendre qu'elles sont vicieuses ou étrangères aux objets qu'elles doivent avoir. Mais c'est ce qu'il faudrait établir avant tout, en réfutant solidement ces théories : et jusqu'alors une qualification quelconque qu'on emploie pour les dépriser, ne prouve rien. »

« Dans toutes les parties des sciences naturelles, les vues générales et abstraites qu'on tire des faits, suivant les règles d'une bonne logique, peuvent seules lier les expériences et les observations, de manière à en faire sortir de nouveaux principes qui soient simples et vastes. »

« Les auteurs qui se bornent à entasser des collections de faits propres à une science, sans faire naître de semblables principes de ces faits habilement séparés et combinés, ne produisent que des compilations qui ne peuvent être que d'une faible utilité par rapport aux autres compilations qui existaient auparavant sur les mêmes sujets. »

dont nos accusateurs s'avouent innocens. Une fois pour toutes, faisons notre profession de foi, afin que du moins notre arrêt de condamnation puisse être motivé.

Nous marchons; tout le monde ne peut pas en dire autant: il y a tant de personnes qui reviennent sur leurs pas! Eh bien, nous voulons savoir où nous sommes, et quelle est la route que nous avons prise? Nous regardons de temps en temps d'où nous sommes partis. Nous ne voulons pas cheminer à l'aventure, comme de simples *naturalistes*, qui parcourraient un pays en amateurs et ne feraient qu'y passer. Nous voulons former des établisse-

---

« Dans tous les cours que j'ai faits sur la science de la médecine-pratique, j'ai montré, par des exemples sans nombre, en quoi consiste la vraie philosophie de cette science; elle doit en fonder les dogmes, et sur l'*analyse* et sur la *synthèse* des observations; c'est-à-dire, sur des séparations de faits qui sont liés ensemble, et qui doivent être distingués, et sur des résultats généraux, qu'on forme de faits séparés qui sont analogues entre eux. »

« Quelques écrivains, venus plus récemment, ont cru suivre et ont mal connu cette bonne manière de philosopher dans la science de l'homme sain ou malade. Ils ont pensé qu'ils pouvaient multiplier à volonté des dogmes propres à cette science, en faisant arbitrairement des séparations et des combinaisons des faits qui y sont relatifs. »

« Les abstractions qu'ils ont produites n'ont donné que des conjectures qui sont mal fondées, parce qu'elles ont toujours une étendue, sans comparaison plus grande que celle des observations sur lesquelles ils ont voulu les faire porter. Il est essentiel, pour les progrès d'une science de faits, de mettre une juste proportion d'étendue entre les bases que donnent les observations propres à cette science, et les dogmes qu'on établit sur ces bases. »

mens durables et vraiment utiles ; nous aimons mieux aller plus lentement, et ne pas faire un seul pas en vain. On prétend même que nous nous arrêtons de temps en temps, et que plusieurs d'entre nous s'endorment ; cela est possible, la chose arrivait bien à Homère. Mais nous pensons que tout cela ne fait pas grand mal, pourvu que nous nous réveillions, et que nous continuions sur la même ligne : nous pourrions bien devancer à la fin ceux qui marchent toujours, même pendant la nuit. Lequel des deux voyageurs arriverait le premier au but ; celui qui irait sans cesse, mais ne suivrait que le désir d'arriver ; qui, ne s'informant pas assez du chemin qu'il doit prendre, s'engagerait dans mille traverses, s'égarerait mille fois, se retrouverait souvent, sans s'en apercevoir, au point d'où il était primitivement parti : ou bien celui qui s'occuperait d'établir avec beaucoup de temps, de frais et même un peu trop d'appareil, un chemin commode et sûr ?

Afin de faire mieux saisir la manière de philosopher de notre École, nous la prendrons dans ses premières ébauches, et nous la suivrons graduellement dans ses perfectionnemens successifs. Car, il faut le dire, et je ne pense pas qu'on en doive mal augurer, les grands Maîtres auxquels nous la devons, ne l'ont pas trouvée tout d'un coup. D'abord, ils ont entrevu la route qui devait conduire au but qu'ils se proposaient d'atteindre ; ils ont tracé les limites qui la dessinaient, établi les jalons qui devaient guider les travaux de ceux qui entre-

prendraient de l'achever, et les pas des voyageurs qui voudraient y passer. Ce n'était qu'un sentier inconnu, dans lequel s'engageaient quelques hommes favorisés par le bonheur des circonstances et la rectitude naturelle de leur jugement; peu à peu, c'est devenu un chemin, une voie publique. Qui sait ce qu'il sera un jour, si l'on laisse quelque liberté au commerce des sciences, et si les progrès de la civilisation et de l'esprit humain s'opposent désormais à toute invasion dévastatrice des pirates, des barbares du nord et des chefs de secte? Ce n'est qu'en y marchant qu'il s'est formé; tous les jours il devient plus facile; le moment approche peut-être, où le voyageur le plus faible pourra gravir des obstacles que pouvait vaincre à peine l'homme le plus fort; et l'esprit le plus médiocre pourra aller plus loin que le génie lui-même, à l'aide des moyens que celui-ci lui aura préparés.

Dans son premier établissement, l'École de Montpellier ne se piqua guère de philosophie (1). Les médecins arabes et juifs, qui la composèrent primitivement ou qui l'augmentèrent, ne prirent pas les choses de si haut. Les malades arrivaient en foule, attirés par l'influence d'un commerce étendu, par les priviléges d'un climat délicieux, et par les miracles mêmes du pays, qui multipliaient les ressources d'une population spirituelle et industrieuse (2).

---

(1) Dans le courant du XI.e siècle, peu de temps après la fondation de l'École de Salerne, qui eut lieu dans les premières années de ce même siècle.

(2) Voy. p. 51 du *Discours* de M. le professeur Prunelle *sur*

Cependant les hommes devenaient tous les jours moins simples et plus éclairés, il leur fallait plus de remèdes et moins de prières. Ces circonstances décidèrent la tournure que prit dès-lors notre École; tournure toute pratique, toute dirigée vers l'observation des maladies, et qu'elle s'est piquée de conserver jusques à nous (1).

---

l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres, 1809, monument également honorable à notre art et à l'auteur de ce beau travail.

(1) Les praticiens de Montpellier eurent une très-grande réputation dès la première fondation de l'École. Dès l'an 1153, l'on voit un Héraclius de Montboissier, Archevêque de Lyon, venir à Montpellier chercher le rétablissement de sa santé: *Cumque infirmaretur, pertransiit usque ad Montem-pessulanum; ibi aliquandiu commoratus cum medicis.* (S. Bernardus, Epist. 307.) Césarius, Religieux de l'ordre de Citeaux, tire parti de l'habileté des médecins de Montpellier, pour établir la vérité des miracles de Notre-Dame: « Ces miracles, dit-il, se font sur des malades qu'abandonnent les médecins de Montpellier, *ubi fons est artis physicæ.* » Mathieu Paris rapporte que Pierre d'Eguebianche, Évêque d'Herfort, en Angleterre, étant attaqué, en 1257, d'une espèce de polype au nez et de plusieurs autres maladies, on lui conseillait unanimement d'aller au plutôt à Montpellier pour se faire guérir. Au commencement du 14.e siècle, Jean de Luxembourg, Roi de Bohême, fils de l'Empereur Henri VII, et père de l'Empereur Charles IV; ou pour dire quelque chose de plus intéressant pour la nation, Jean, Roi de Bohême, ami constant de la France contre les Anglais, et beau-père de Jean, fils aîné de Philippe de Valois, Roi de France, ayant perdu un œil dans une expédition qu'il avait faite en Pologne contre les Lithuaniens, qui étaient alors payens, et craignant pour l'autre qui commençait d'être malade, vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux Docteurs de cette célèbre Faculté.

Le cardinal Conrard, légat du St.-Siége en Languedoc, dit dans la Bulle fameuse par laquelle il organisa notre École: *Cùm*

Nous ne le dissimulerons pas cependant, elle partagea les erreurs du siècle qui la vit naître; elle paya tribut, pendant long-temps, à la scolastique des Arabes : c'était un droit de conquête. Dès cette époque, on parlait comme tout le monde ; mais, le plus souvent, on agissait un peu mieux. On le sait, les malades sont exigeans, ils veulent être guéris à quelque prix que ce soit, même lorsque l'art n'y peut ou n'y entend pas grand'chose. Nos praticiens se virent donc obligés d'observer avec soin, pour traiter avec succès. D'ailleurs, il fallait fournir des médecins aux Papes et aux Cardinaux, aux Rois et à leurs Ministres; presque toute l'Europe malade était sur nos bras ; l'on ne pouvait donc pas perdre le temps à des discussions étrangères à l'art. On vit commencer à se former cette chaîne de praticiens habiles dont la succession non interrompue constitue, à proprement parler, notre École, et que nous oserons comparer, sous quel-

---

dudùm medicinalis scientiæ professio sub gloriosis præfectuum titulis in Monte-pessulano claruerit, floruerit et fructuum fecerit ubertatem multipliciter in diversis mundi partibus salubrem. Dans la première période de son existence, elle compte de grands praticiens; Gilles de Corbeil, Blasius, Gér. de Solo, Gordon, Grimoard, de Vinario, Saporta, Bruguières, Demoulin, Tornamire, Miro, Piquet, Tremolet, Balescon de Tarente, de Molières, Guy de Chauliac, Rondelet, Joubert, etc.

Les priviléges que les Papes et que nos Rois avaient accordés à la Faculté de médecine de Montpellier, donnaient le droit authentique aux Docteurs, qui y prenaient leurs degrés, d'exercer la médecine par-tout, *ubique terrarum*. Ils ont joui long-temps de cet avantage ; on ne commença à contester l'étendue de ce privilége, que dans le milieu du 17.e siècle et à Paris.

ques rapports, à celle dont l'Église Catholique ..it le fondement le plus solide de son existence et de sa gloire.

Dans la suite, l'École fut chimique et mécanicienne, comme elle avait été scolastique dans le principe; mais elle le fut peut-être d'assez mauvaise grâce, et elle se montra toujours docile à l'observation clinique. Il y eut toujours dans son sein quelque *mécréant*, quelque *philosophe*, comme dirait le vulgaire des médecins. C'est ainsi que Barbeyrac ne fut pas en entier la dupe de l'application de la chimie à la médecine : la pratique le retint dans des idées plus saines, elle lui fit sentir le danger de ces méthodes incendiaires que Willis et sa secte avaient introduites si généralement dans la thérapeutique. Elle le fit créateur de cette méthode rafraîchissante, que les écarts des chimistes avaient rendue plus nécessaire dans le dogme et même dans la réalité ; car on ne saurait calculer jusqu'à quel point une méthode décidée altère les maladies de tout un siècle. On pense à Montpellier, et ce n'est pas sans raison, que Barbeyrac fut le précurseur et le maître de Sydenham. Locke, qui vint parmi nous, établit des communications entre ces deux grands médecins : et quel autre que Locke était plus digne, par sa manière de philosopher, de servir d'interprète à l'Hippocrate Languedocien ! Le fait que nous rappelons ici est de la plus haute importance pour caractériser la méthode que l'on suivait habituellement à Montpellier.

Fizes fut mécanicien : devant ses élèves, il dis-

courait en robe, et en latin, sur l'application des mathématiques à la médecine; auprès de ses malades, il observait avec une sagacité rare et rendait ses oracles en patois du pays. Je ne garantirai pas que nos Professeurs fussent les meilleurs physiciens du temps; mais je puis dire, une fois pour toutes, parce que l'Europe entière l'a répété très-souvent, qu'ils étaient comptés au nombre des meilleurs praticiens. Déjà ils avaient pris l'heureuse habitude de regarder la médecine comme une science à part, et qui, pour sa plus grande gloire, devait conserver une existence indépendante. Ils adoptaient les théories du temps, on ne leur aurait point pardonné de les mépriser; mais ils étaient moins ardens à les répandre, ou, si l'on veut, moins habiles à les développer.

Les sciences physiques et naturelles seront toujours bien moins cultivées en Province que dans les Capitales. Elles exigent un concours nombreux de savans dans tous les genres, des fonds considérables, des machines sans fin. Il leur faut toute la puissance des Rois pour soutenir leur existence et leur éclat. La médecine n'a pas besoin de tant de ressources et d'un si grand appareil; des malades et des observateurs lui suffisent : voilà ses riches moyens et ses inépuisables trésors. Oserai-je le dire? Les grands praticiens ne se sont guère formés dans les grandes villes. La tyrannie plus despotique des sciences à la mode; le besoin plus pressant de faire une fortune rapide dans un pays où l'argent fixe presque tous les rangs de la société; la né-

cessité d'employer des moyens plus habilement combinés, auprès d'une population plus éclairée et plus difficile à manier; le désir de la gloire exalté au-delà de toute borne, et dans un âge souvent si précoce, qu'il en résulte quelquefois l'impuissance de le satisfaire : voilà quelles sont en partie les causes d'une exception que les intéressés eux-mêmes auront quelque peine à contester (1).

Ce ne fut pas à Athènes que parut Hippocrate; le peuple frivole de la Métropole de la Grèce ne rendait justice qu'aux comédiens qui amusaient ses loisirs, et aux orateurs qui flattaient son amour-propre; il n'aurait pas peut-être récompensé dignement les soins des grands médecins; tout au

---

(1) Voici ce qu'on lit dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. XXXI, art. *médecine*, p. 291. «Les grandes villes sont le point de ralliement des médecins et des médicastres de tout genre; ils ne refluent dans les campagnes, qu'autant que des circonstances impérieuses leur en font une loi. Pour réussir dans une ville du premier ordre, il faut du temps, beaucoup de patience, et sur-tout de savoir faire. Fixer l'attention publique est une tâche difficile; on ne peut y parvenir qu'en trouvant des routes inconnues à la foule qui s'empresse de courir au même but. Dans les petites villes, au contraire, si le médecin ne peut espérer autant d'opulence qu'il lui serait possible d'en acquérir ailleurs, au moins a-t-il l'avantage de posséder beaucoup plutôt la confiance publique: il peut y prendre autant d'expérience que dans les cités les plus populeuses. Un ancien règlement prescrivait aux médecins, qui se destinaient à pratiquer dans les grandes villes, d'exercer plusieurs années dans les campagnes voisines. Puisse ce que nous avons dit à cette occasion, faire sentir aux médecins des petites villes leur prix et leur dignité, et consoler leur amour-propre du mépris injuste qu'on s'efforce trop souvent de répandre sur eux! »

plus, Hippocrate aurait-il pu ouvrir une école de philosophie, s'il avait voulu obtenir des suffrages en rapport avec son grand talent. Le Père de notre art se forma dans la petite île de Cos, dans l'ombre du sanctuaire d'Esculape, au sein des foyers domestiques d'une famille divine, dont on ne connaissait guère dans la Grèce les noms des divers membres que par une suite non interrompue de bienfaits. S'il faut en juger par ses ouvrages, il n'a pratiqué que dans des villages et dans des bourgs. C'est dans une ville d'Espagne (Antequéra), inconnue au voyageur, que se cacha Solano. Stoll pratiqua en Hongrie comme *Physicien* avant d'aller à Vienne, Lieutaud à Aix avant d'aller à Paris, Zimmermann à Brug, Tissot à Lausanne, etc. C'est dans les Pyrénées que Bordeu reçut sa première éducation médicale, sous les yeux d'un père qui avait déjà puisé dans notre École le goût de l'observation (1). Ce fut dans les quartiers retirés de notre ville provinciale, et perdu parmi la population studieuse et isolée de nos Élèves, que

---

(1) Je ne puis me refuser au plaisir de rapporter quelques traits de ce drame admirable, dans lequel Bordeu met son père en scène, et lui paye le tribut de reconnaissance que lui devait son génie. « J'avais ouï parler d'un médecin célèbre dans une vallée des plus voisines d'Espagne. Je désirai de le voir chez lui, il y consentit, et je m'y rendis; il me parla d'abord de son fils. »

« Je serais, dit-il, heureux, si je l'avais avec moi. .., je lui ai appris le secret de la médecine. Il est dans une des premières villes d'Espagne, où sa façon de penser lui fera des affaires. Le temps de parler vrai dans les cités fort peuplées n'est pas encore arrivé pour les médecins. Il est presque nécessaire qu'ils

ce grand homme perfectionna les leçons paternelles, et créa cette doctrine qui devait établir les

mentent, ou qu'ils soient peu instruits du fond de l'art, dans ces lieux où règnent l'envie et la dissimulation, fruits dégénérés de la semence de l'émulation et de la cordialité. Mon ami, beaucoup de vos habitans des villes ont perdu la plupart de leurs sens naturels ; leur vie n'est qu'une suite de symptômes d'une maladie habituelle et incurable. »

« Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que mon docteur était un peu babillard, fort rempli de l'importance de sa profession, fort engoué du rôle qu'il jouait dans sa vallée, où il jouissait de la plus grande considération et où sa famille est distinguée depuis plus de quatre siècles. Il était si accoutumé à sa logique médicinale, qu'il appréciait tout suivant ses règles, il n'aimait point à être contrarié. Je résolus de le faire expliquer sur ce qu'il appelait le secret de la médecine, et je pris le parti d'écrire chaque soir ce qu'il m'aurait dit dans la journée. Je ne rapporterai ici que l'extrait de deux ou trois conversations. »

« Entrons, me dit-il un jour, dans ma bibliothèque : vous verrez ensuite mon jardin des plantes, mon cabinet d'histoire naturelle et mon laboratoire.... Mon premier livre c'est la Bible du Concile de Trente ; je la lis et je l'admire, j'y trouve même de très-bons préceptes de médecine.... Ce paquet de feuilles volantes que vous voyez sont des lambeaux des Arabes, Razès, Avicène et quelques autres. J'ai déchiré le reste de ces ouvrages comme inutile..... J'ai conservé et élagué de la même manière quelques livres de Galien et de ces autres, qu'un libraire a décorés du nom de Princes de la médecine. »

« Rivière de Montpellier est chez moi tout entier, hors ses contes sur les élémens. C'était un des grands hommes du métier que ce Rivière ; qu'il eût pillé ou non le gros Sennert, il était bon.... Son prédécesseur, Rondelet, était excellent aussi, de même que Ranchin et le Dulaurens, dont je préfère l'anatomie à celle de Riolan.... Voilà les aphorismes d'Hippocrate et quelques autres livres de ce prince de la médecine.... Dioscoride et Mésué étaient des têtes bien meublées.... J'ai aussi le Fernel

vrais principes de la science de l'homme sur les débris du mécanicisme ruiné.

---

tout entier et il est usé à force que nous l'avons lu, car il parle bien élégamment.... Ce Baillou veut trop imiter Hippocrate; ses petites histoires sur les bourgeois de Paris m'ennuient : elles sont la plupart trop étranglées pour être utiles.... Duret, dont vous voyez les commentaires sur les Coaces, était trop sec, trop austère, trop serré.... Houlier que voilà âtait son maître en tout.... Je ne sais point comment la Faculté moderne de Paris n'a pas fait brûler ces ouvrages : ils condamnent ses dogmes et sa théorie, et sur-tout sa pratique. »

« Vous connaissez sans doute la médecine de Chauliac...., et celle d'Oribaze...., et celle de Paracelse, le plus médecin de tous les fous, et le plus fou de tous les médecins.... Voilà le bon Ambroise Paré; c'était une des meilleures têtes d'hommes qui aient vécu du temps de Henri II, de François II, de Charles IX, et de Henri III, auxquels il eut l'honneur d'être attaché. Je suis fâché qu'il n'ait pu servir notre Henri IV.... Ce Van-Helmont, qui est le vainqueur de l'ancienne école, fait mes délices; je le prends souvent le soir pour m'endormir gaîment.... Je ne hais pas Deleboé.... Je lis aussi mon Rabelais...., et j'ai quelques lettres du Gui-Patin.... Voilà Montagne : je me suis défait de Bayle pour de bonnes raisons.... Virgile, Corneille et Molière sont les seuls poètes que j'aime .... avec quelques restes de nos troubadours et de nos chansons de la vallée.... »

« Je ne vous parle pas de mes auteurs espagnols : ils valent bien vos français. Je ne vous dis rien de tous ces fatras de livres que vous voyez dans la poussière : je les y laisse. Je conserve pourtant un rang distingué pour les Mémoires des Académies médicinales de nos jours, quoiqu'ils ne soient au fond qu'une répétition de ce que les anciens ont dit, ou bien un tissu de menus détails, de petits faits, dans le cas d'être prévus par les connaisseurs, ou du moins bien traités lorsqu'ils se présentent. »

« Voici mes manuscrits et ceux de mes pères : c'est un corps de médecine propre à notre pays : je le destine pour mon fils. Il m'a emporté de très-bons morceaux de Sthal, que je regrette beaucoup. Sthal est, à mon avis, le roi des modernes,

La médecine - pratique exige l'absence de toute distraction, une réflexion sévère, du calme dans les passions ; ce que l'on ne trouve pas aisément dans les grandes villes. La plupart des praticiens qui ont illustré les Capitales, leur sont venus des Provinces ; ils y ont apporté des trésors dont l'amour-propre n'a pas toujours voulu reconnaître la véritable source : ou si de grands médecins se sont formés dans ces villes, ils ont vécu dans la retraite et dans les hôpitaux, long-temps avant que de se produire ; et cette exception ne fait que confirmer notre régle générale. Je dois dire, pour dédommager les Capitales, qu'elles sont beaucoup plus favorables à la chirurgie que les villes de province. Bien différente de la médecine, la chirurgie demande un grand théâtre ; elle étale avec complaisance ses prodiges, elle perfectionne son habileté dans les grands hôpitaux, sur les champs de bataille.

Je n'insisterai pas plus long-temps sur ces considérations : mais, d'après cela, je laisse à penser s'il est permis d'assimiler entièrement l'enseignement de la médecine-pratique à celui des sciences physiques et

---

qui me paraissent avoir un peu trop loué Sydenham.... Car son rival, Morton, que j'ai placé auprès de lui, n'était pas un sot....., non plus que Willis qui m'amuse.... Ce livret, n'est-il pas du Chirac? Sa tête était bien bouillante !..... J'ai ouï parler de Boerhaave, que je ne lirai point sur ce qu'on m'en a dit... J'ai assez lu.... Je ne lis pas même la gazette, non plus que toutes les thèses de vos Facultés : en voilà quelques-unes que j'ai collées sur de la toile pour me faire un paravent pour l'hiver.... » *Œuvres de Bordeu, vol. II, p.* 691.

naturelles; de croire, comme on se plaît à le répéter dans certains lieux, que c'est seulement dans les capitales que l'on peut imprimer de grands progrès à l'une; ce qui est incontestable par rapport aux autres. Nous ne voulons pas provoquer le système injuste des préférences. Nous pensons que l'émulation, la rivalité même, malgré ses petites injustices, tournent toujours aux profits de l'art. Nous voulons seulement faire pressentir, que si on se croyait obligé de faire un choix en ce genre, ce ne serait peut-être pas les grandes villes qu'on devrait prendre pour établir le siége de l'enseignement médical. Encore un coup, s'il y était forcé par des préjugés ridicules, le législateur, désireux de servir les progrès de la médecine et les besoins de l'humanité, devrait préférer sans doute un pays assez en relation avec le centre des sciences naturelles pour en profiter, mais pas assez pour se laisser dominer par elles; un pays où les médecins obtinssent le plus haut rang de considération, et ne le partageassent qu'avec les ministres des lois et de la religion; un pays heureux qui, présentant un climat analogue à celui de la Grèce, permît à la nature le libre développement de ses forces, et l'exercice normal de ses fonctions pathologiques, afin que l'on pût observer la marche régulière de la Nature pour apprendre à la diriger; un pays enfin où le Ciel donnât aux habitans des sens fins et délicats, un esprit inventif, et quelque chose de cette imagination poétique qui fait les grands médecins, comme le prétendait Huarte, et qui

rappelle qu'Apollon était à la fois le dieu de la poésie et de la médecine (1). Nous ne craignons pas que les vrais savans de tous les genres et les hommes sages des villes de tous les rangs, se scandalisent de ce que nous venons de dire, et que l'on nous prenne pour un barbare, ennemi des sciences comme un empirique, ou pour un provincial entiché de son pays comme un sauvage. Nous aimons les sciences qui honorent et servent l'humanité, nous reconnaissons leurs rapports légitimes avec notre art; mais nous nous piquons aussi d'être médecins (2). Nous avons voulu seulement arrêter,

---

(1) Ranchin, dans son *Apollinare sacrum*, a exalté ainsi les avantages de la moderne Cos. *Vagabatur olim Apollo noster tutelaris medicinæ Deus, tanquam exul, et profugus per Galliam nostram Narbonensem, et de stabiliendo medico imperio sollicitus, ab aliis Asiæ, Africæ et Europæ regionibus expulsus, omnes istius provinciæ civitates lustrabat, ut locum sibi, suisque sectatoribus gratum et opportunum inveniret, eligeretque: tandem novæ istius civitatis, atque ex ruinis urbis Magalonensis, Lateranensis, et Sextantionis constructæ, situm, adspectumque contemplatus, locorumque vicinorum varietatem, et commoditatem admiratus, et sibi, et sacerdotibus suis Sacrum in hoc Monte Pelio stabilire, utile, commodumque duxit. Apollinis desiderio fortuna ipsa favere videbatur; ingenio siquidem loci, hominumque nulla videtur urbs aptior studio litterarum sed præsertim medicinæ nostræ.*

(2) Voici comment notre Bordeu s'exprime à l'occasion de l'application des sciences physiques à la médecine (OEuv. de Bord., vol. II, p. 799.) « Il n'est que trop vrai, plus le système des mécaniciens plait aux esprits superficiels et nourris dans les principes physiciens, moins il entretient et fait naitre le goût de la véritable médecine. Or, sans ce goût, il n'y a plus d'art; il se réduit à d'inutiles et trop faciles détails anatomiques, mécaniques, physiques, économiques: aussi, quels ouvrages

s'il est possible, l'élan ridicule de certains amours-propres, et nous avons cru devoir faire pencher la balance dans un sens pour qu'elle puisse se remettre dans un juste équilibre. Revenons à notre sujet.

D'après ce que nous avons déjà dit, l'on peut se convaincre que notre École, durant le règne même des hypothèses, se distinguait honorablement par une tendance prononcée à observer la Nature,

---

pour la médecine, que ceux qui sont établis sur de pareilles explications, et suivant la logique des Académies ! »

« Les médecins doivent s'en défier et s'en garantir, sur-tout dans notre siècle où l'amour de l'histoire naturelle, de la chimie, de l'anatomie, des dictionnaires, des collections, répand tant de fausses lueurs et fait tant d'illusion aux lecteurs qui n'y regardent pas d'assez près. Les médecins sont faits pour planer au-dessus de ces connaissances, et pour les contenir dans leurs bornes, en ce qui regarde l'économie animale et ses dérangemens; ils doivent éviter de fatiguer leur mémoire, d'étouffer leur jugement, et d'user leur attention par ces immenses amas de petites connaissances et de nomenclatures, à quoi se réduisent toutes les sciences physiques. »

« Les anciens systèmes de médecine eurent des côtés beaucoup plus heureux que les modernes. Ces derniers ne brillent que dans les Académies, sur les chaires entourées d'enfans et de curieux, dans les assemblées du grand monde, et même sur les tréteaux, et dans les livres que tout le monde veut juger. Les élémens de la médecine ancienne s'apprennent et s'éclaircissent auprès des malades, dans les hôpitaux, et dans le commerce des hommes valétudinaires, dans la méditation, dans l'étude des phénomènes particuliers aux divers tempéramens, aux passions, aux talens, aux positions particulières où se trouvent les hommes, à leurs habitudes; enfin, la médecine s'apprend dans les vieux auteurs, ennuyeux pour les physiciens, qu'il faut étudier pour les entendre, et auxquels on ne peut appliquer ni le calcul, ni le compas, ni les expériences amusantes qui arrêtent les passans. »

à considérer toutes les faces qu'une même maladie peut présenter, et à saisir toutes les indications dont elle est susceptible. La plupart de nos médecins, marchant sur les traces des grands maîtres de tous les temps, analysaient déjà les maladies à leur manière, et preparaient ainsi les découvertes ultérieures de la philosophie médicale. Les méthodes d'observation étaient donc connues et suivies parmi nous; mais il faut avouer que ce n'était que comme par instinct, et par cette rectitude d'esprit que donne la pratique de la médecine, le plus difficile et le plus philosophique de tous les arts, quoi qu'on en dise. La méthode de notre École, à cette époque, me paraît être purement empirique; car j'écarte à dessein les théories dont on enveloppait ses résultats. Le naturisme, qui est une des conséquences les plus immédiates de l'observation, eut toujours, parmi nous, des partisans décidés. Selon Arnaud de Villeneuve, le médecin n'est que le ministre de la nature, de cette cause première, de cette chaleur naturelle, comme il la nomme, que l'animal apporte en naissant. Ce n'est pas, continue ce même auteur, en faisant prendre beaucoup de remèdes, qu'on parvient à guérir le plus de maladies. Malheureux celui qui serait obligé de mettre en eux toute sa confiance (1)! La guérison dépend sur-tout de la nature; c'est elle qui prépare la maladie à être détruite; c'est la chaleur, c'est le feu qui cuit la matière morbifique

(1) *Arnald. Villan. Parabolæ medicationis*, passim.

et en décide souvent l'évacuation. La médecine n'est que l'instrument employé par l'artiste pour seconder la nature dans son travail (1). Gordon, Dulaurent, Rivière, La Chambre, etc., reconnurent les droits de la nature : il les attribuèrent même à l'âme, et préparèrent ainsi l'animisme, système qui est devenu si fameux, quand il a été repris par Stahl. C'est à tort qu'on l'a rapporté trop exclusivement au Professeur de Halle, et que l'on a accusé notre École de l'avoir reçu immédiatement et seulement de ce grand homme. Nous ne nions pas ce qu'elle lui doit ; mais nous croyons pouvoir dire qu'elle l'a puisé également dans Hippocrate, son premier fondateur, et sur-tout dans l'observation des maladies. Le fougueux Chirac, formé dans notre École, n'avait pas osé renoncer formellement à la doctrine des crises, et à certains jours, où il suspendait l'action impétueuse de sa médecine turbulente.

Tandis que nos praticiens rassemblent avec peine les matériaux du système médical, arrêtons-nous un instant à considérer la manière de raisonner introduite successivement dans les sciences en général, et dans la médecine en particulier; et voyons comment on parvint à animer, en quelque sorte, le corps de la science dont on avait rapproché et organisé jusque-là les élémens divers.

L'histoire de la philosophie, depuis la renaissance des lettres jusques à notre siècle, paraît se partager en trois grandes époques : la première

---

(1) *Arnald. Villan., de Calculo, p.* 219 *et seq.*

est celle de l'érudition; la seconde, celle des hypothèses ou des causes supposées; la troisième, celle de l'induction ou de la recherche des causes expérimentales. Suivons rapidement l'influence de chacune de ces méthodes sur la médecine.

1.° Les hommes inventent rarement les sciences, ils les reçoivent telles qu'elles, des mains de ceux qui les ont cultivées avec plus ou moins de soin et de profit; et les reprenant au point où ceux-ci les ont laissées, ils les augmentent à leur manière, pour les transmettre ainsi à leurs descendans. Les sciences ne sont donc pas le patrimoine d'un seul individu, d'un seul peuple, d'un seul siècle: elles appartiennent à l'humanité entière. On peut les considérer dans leurs progrès, comme une suite d'idées qui s'enchaînent, se donnent naissance les unes aux autres, et arrivent ainsi graduellement à leur dernier développement. Les individus diffèrent d'opinion et périssent; l'esprit humain est un et immortel. Cette façon d'envisager l'histoire philosophique de l'esprit humain, me paraît être la seule qui permette une solution satisfaisante de tous les problèmes qu'elle peut présenter.

Nos barbares ancêtres ne pouvaient donc rien faire de mieux que de recevoir des anciens l'héritage des sciences, quoique leurs fils ingrats leur en aient fait si souvent un crime. Il leur fallut même un très-long temps pour interpréter ou pour deviner les Oracles de la Grèce et de Rome. D'abord, ils dûrent s'attacher beaucoup aux mots, très-peu aux choses. La médecine ne dut consister

qu'à entendre ou plutôt qu'à commenter Hippocrate et Galien. Cependant ces modèles les familiarisèrent peu à peu avec l'observation de la nature même; la traduction était si fidèle, qu'elle rappelait forcément le texte. Le moment où les Écoles parvinrent enfin à comprendre ces immortels ouvrages, ne fut pas l'époque la moins glorieuse de leur existence. Ces heureux temps de docilité parurent peut-être obscurcis, je ne crains pas de le dire, par l'indiscipline et les hardiesses de l'époque qui les suivit. En dernière analyse, il n'y avait alors, dans les écoles, que peu ou point de philosophie: comme des enfans encore sous des régens de collége, nos premiers aïeux étaient tout occupés de retenir les choses par la mémoire et non de les inventer par le génie. L'esprit des nations se développe par degrés, comme celui des individus. Aristote pour la philosophie, Hippocrate et sur-tout Galien pour la médecine: tels furent les chefs ou plutôt les précepteurs de ces premiers siècles.

2.° Quand on eut saisi tout ce que les anciens savaient, ou que l'on crut du moins en être arrivé à ce point, les esprits accablés d'une sorte de satiété d'érudition furent pris d'nne certaine inquiétude qui présageait les plus grandes découvertes. Tout annonce déjà un mouvement, une révolution: l'esprit humain a grandi, et il semble ne pas l'ignorer. Il est parvenu à l'âge de la jeunesse et de l'indépendance; ce n'est pas encore celui de la raison, mais il le prépare et l'emmène à sa suite.

Il ne se nourrit que d'illusions et de rêves; l'imagination se réveille et se développe. Dès-lors on voit s'établir une nouvelle logique, ainsi qu'il était arrivé aux premiers philosophes de l'antiquité, dans les mêmes circonstances. On veut connaître les causes premières de l'univers entier ; l'ambition d'une science qui ignore ce qu'elle peut, et comment elle le peut, pose des problèmes insolubles qu'elle entreprend de résoudre par des moyens chimériques : on procède par hypothèse. Pouvait-on attendre plus de l'esprit humain à cette période ? Connaissait-on tous les faits ? Non, sans doute. Avait-on épuisé toutes les erreurs pour arriver à la vérité ? Moins encore, et cependant l'expérience des temps prouve que cette condition singulière est de rigueur. L'on devait donc travailler la science par des hypothèses. On cherchait un trésor que l'on ne devait pas trouver ; mais l'on devait donner au sol, par cette culture active, sinon habilement conduite, toute sa fécondité naturelle. L'histoire des sciences rappelle la fable du laboureur et de ses enfans. Ceux qui ont beaucoup blâmé les hypothèses, n'ont pas connu leurs usages et leurs services ; pas plus que ceux qui veulent les introduire aujourd'hui dans la science, ne connaissent leur place dans l'ordre des progrès de l'esprit humain. Que l'on me donne de la matière et du mouvement, s'écrie Descartes, et je vais faire le monde, la lumière et les ténèbres, la mort et la vie ; je vais créer des plantes, des animaux, l'homme lui-même. Les phénomènes

mécaniques avaient été étudiés les premiers ; la mécanique et les mathématiques fourniront donc l'explication de la nature entière. Trouver une hypothèse qui rende raison des phénomènes physiologiques et pathologiques, et prendre cette hypothèse dans la chimie et dans la physique : tel est le problème que se proposèrent tous les médecins de cet âge, et le moyen de solution dont ils se servirent.

Cette période ne fut pas favorable à la médecine ; la manière de philosopher qu'on suivait était trop dangereuse pour fournir des résultats vraîment utiles. Mais cependant tous ces efforts annonçaient de l'énergie morale ; c'était cette vigueur de la jeunesse qui, le plus souvent, ne donne que plus de force aux passions et aux erreurs ; mais qui prépare les matériaux de la raison et les lui fournit à un prix qui les lui rend précieux. La médecine-pratique eut beaucoup à souffrir, elle s'enfuit loin des Académies savantes, et plus d'une fois elle fut même obligée de déserter les Écoles, ou du moins de s'y cacher sous un costume étranger et sous un masque imposteur.

3.° Tandis que Descartes affranchit l'esprit humain et exalte ses espérances, Galilée lui presente les moyens de les satisfaire par l'art de l'expérience. Bacon crée sa méthode générale d'induction, qui doit soumettre les sciences à une administration plus sage que celle qui avait eu lieu jusqu'alors. Ce grand homme établit que l'on ne peut remonter à la recherche des causes que par les

faits ; qu'il faut recueillir ceux-ci avec exactitude, en multiplier le nombre avec zèle, les considérer sous toutes leurs faces avec attention ; des faits s'élever aux principes, des principes redescendre aux faits ; et des uns et des autres aux applications pratiques, pour remonter encore aux notions théoriques. Dès-lors, la route de toutes les sciences est ouverte : on pourra à l'avenir la rendre plus commode et plus sûre ; on pourra retrancher quelque chose des prétentions hardies de l'immortel Chancelier, qui pense que, à l'aide de l'induction, on doit parvenir enfin à connaître les causes et les premiers ressorts du monde, à maîtriser la nature, à faire de l'or, prolonger indéfiniment la vie humaine, trouver une panacée contre toutes les maladies, etc. ; mais Bacon n'en aura pas moins toujours la gloire, quelque perfectionnement que subisse jamais sa doctrine, d'avoir détruit l'ancienne manière de raisonner par hypothèse, ou du moins d'avoir créé une méthode qui multiplie les richesses de l'expérience, et qui, si elle aboutit quelquefois aux mêmes résultats, rend les hypothèses même plus probables, en ne les puisant que dans les analogies d'un très-grand nombre de faits. Car il ne serait pas impossible de prouver, par ses principes et par ses conséquences, que la méthode de Bacon ne s'écarte pas autant qu'on l'a cru de celle de Descartes, et qu'elle n'en diffère peut-être essentiellement que par le chemin qu'elle a pris pour arriver au même point.

L'immortel Newton simplifia cette méthode et

l'appliqua à l'étude des phénomènes physiques ; il prit, dans les phénomènes mêmes, une idée qui, si elle n'est pas le secret du monde, peut du moins en tenir la place. En effet, l'hypothèse de l'attraction, telle que l'a conçue son auteur, rend raison de tous les faits qu'elle n'avait pas renoncé d'expliquer (1).

Au reste, ce qui pourrait confirmer dans l'opinion que la méthode de Bacon et de Newton n'était pas, dans le principe, aussi pure qu'elle le devint par la suite ; c'est la considération des applications vicieuses que ces deux grands hommes en firent eux-mêmes à la science de l'homme physique. Entr'autres idées erronées, Bacon admit chez l'homme, outre l'âme raisonnable, une âme irrationnelle produite des matrices des élémens, et qui lui est commune avec les animaux. Selon lui, cette âme est une substance corporelle, atténuée et rendue invisible par la chaleur ; elle tient de la nature de l'air dont elle a la mollesse, pour recevoir des impressions, et de la nature du feu dont elle a la force, pour propager au loin son action. Dans les animaux parfaits, elle a son siége dans la tête, parcourt les nerfs, et s'entretient par le sang spiritueux des artères. Il place chaque faculté de l'intelligence dans diverses portions du cerveau, comme dans des loges, et il va jusques à dire que l'âme habite dans l'eau des ventricules, etc.

Newton, de son côté, a cru que les sensations dépendaient de cette matière éthérée, à laquelle il avait

---

(1) D'Alembert, Elém. de philos., p. 229.

fantaisie, de temps en temps, de rapporter tous les phénomènes de la nature. Je ne fais pas un crime à Bacon et à Newton d'avoir été mauvais physiologistes, mais je ne puis m'empêcher de relever un peu leur manière de philosopher, et de les accuser de procéder toujours par hypothèse comme Descartes, tout en parlant contre celles-ci, et en vantant l'expérience et l'observation. Ils ne furent donc pas entièrement infidèles à la philosophie de Newton et à ses principes, les médecins qui continuèrent les travaux des mécaniciens, à l'aide de l'attraction et de nouvelles théories physiques; car Newton comme Descartes donna naissance à une secte mécanicienne ou physicienne. On peut voir dans l'histoire de l'école iatro-mathématicienne, comment elle commença par être Cartésienne et finit par être Newtonienne, changeant ainsi de principes, mais non de méthode. Elle compta de très-grands médecins parmi ses prosélytes, s'étendit dans l'Europe entière et dura assez long-temps (1).

Ce qui tendrait encore à les rapprocher, c'est qu'il ne faudrait pas penser que tous les mécaniciens procédassent par hypothèses pures; on a beaucoup calomnié cette secte depuis qu'elle a été vaincue. Plusieurs avaient même été entraînés dans leurs erreurs par une marche trop sévère et par une réserve trop timide. Hoffmann, par exemple, qui était un excellent esprit, détestait les hypothèses, il ne remontait jamais jusqu'aux forces elles-mêmes, il

(1) Voyez Sprengel, Hist. de la méd., vol. V, p. 155-194.

recherchait les effets généraux, d'où il déduisait ensuite les effets particuliers. Le premier principe de son système est que le corps humain, de même que tous les autres corps de la nature, possède des forces matérielles à l'aide desquelles il opère ses mouvemens. Tout corps, selon lui, par cela même qu'il est corps, a les forces de résistance et de cohésion qui lui ont été données par le Créateur, et toutes les forces du corps agissent d'après le nombre, la mesure et l'équilibre: on peut donc les expliquer toutes mécaniquement et mathématiquement (1). L'on voit que Hoffmann proteste contre les hypothèses et la recherche des causes, qu'il ne veut s'attacher qu'aux effets les plus généraux, et qu'il prend ensuite ceux-ci comme causes. L'effet dont il est parti, le mouvement et l'idée qu'il y ajoute, qu'il est soumis au nombre et à la mesure, sont incontestables; mais il a beaucoup trop généralisé l'un et l'autre, et il les a pris à tort pour les bases *adœquatas* de la science: voilà comment il s'est égaré.

Pitcairn, un des iatro-mathématiciens les plus hardis dans ses conséquences, raisonne dans le principe avec cette même retenue.

« Tous ceux, dit-il, qui sont versés dans les mathématiques et dans l'étude de la médecine, savent que la connaissance que nous avons des choses se réduit à celle des rapports qu'elles ont entr'elles, des lois et des propriétés qui produisent

(1) *Op. vol. I*, p. 97. *De differentiis organismi et mecanismi.*

en elles les changemens qu'on y remarque ; on ne parle ici que des choses corporelles. Or, on connaît ces forces et ces lois des mouvemens par les actions qu'elles exercent mutuellement les unes sur les autres, et ce sont ces actions et les effets qui en résultent, qui nous conduisent à la science des lois qu'elles observent. A l'égard de la cause physique que les philosophes recherchent avec tant de soin, et qu'ils regardent comme le principe de ces forces, on l'ignore complètement. Comme donc on ne peut la connaître qu'on ne connaisse auparavant les forces et les lois qu'elles gardent entr'elles ; il s'ensuit que, si ces forces sont inconnues, la cause physique l'est de même, et que la connaissance de celle-ci serait inutile à ceux qui connaîtraient ces forces. Les médecins doivent donc se borner à étudier les forces des médicamens et des maladies au moyen de leurs opérations. Ils doivent les observer avec soin et s'efforcer d'en constater les lois, et ne point se fatiguer à la recherche des causes physiques, qu'on ne peut connaître qu'on ne soit instruit des lois que ces forces suivent, et dont la découverte est inutile au médecin, lorsqu'il est une fois instruit de ces lois (1). »

A Dieu ne plaise que, par ces considérations et ces rapprochemens, je veuille diminuer le mérite du grand Newton et l'importance de ses réformes dans les méthodes, je veux simplement relever un peu

(1) Pitcairn, Préf., p. 10.

les mécaniciens qu'on a beaucoup trop rabaissés ; je veux signaler une erreur, qui a été de tous les siècles et qui leur a été très-funeste, celle que les savans qui nous ont précédés se sont tous égarés, et que ce n'est que de notre temps que l'on a commencé, à proprement parler, à raisonner ; opinion qui calomnie les siècles passés et trompe les siècles présent et à venir Quoi qu'il en soit, je suis loin de contester l'heureuse révolution que Newton fit dans les moyens logiques ; s'il ne changea pas peut-être en entier le but de la science, il changea la route, et celle-ci devait à son tour conduire à un but tout différent de celui que l'on s'était proposé d'atteindre jusques alors. *Natura non amat saltus*, ont dit les philosophes théistes ; la chose n'est pas très-sûre par rapport à la nature à laquelle nous avons tort de prêter nos petites vues, mais elle est incontestable pour les progrès de l'esprit humain.

La science de l'homme ne devait pas être étrangère à cette grande révolution ; l'application de cette méthode devait être ici seulement plus lente, parce qu'elle est beaucoup plus difficile. Les médecins s'élancent dans cette nouvelle route ; voyons tout ce que l'École de Montpellier fit en ce genre. C'est à ce point que nous avons pris l'histoire de sa doctrine, comme l'on pourrait commencer, à proprement parler, celle de toutes les sciences.

Les sectes mécaniciennes dominaient dans cette École, comme par-tout ailleurs ; Boërhaave, leur plus digne interprète, avait obtenu un empire que

rien ne semblait pouvoir lui disputer. Sauvages fut le premier, en Europe, qui attaqua le mécanicisme (1737). J'exposerai, avec quelques détails, la manière de philosopher de ce grand homme, auquel on a été loin de rendre la justice qu'il mérite sous ce rapport. On ne le considère ordinairement que comme un savant compilateur, et l'on s'est servi de sa vaste érudition pour calomnier son génie. Je prouverai qu'il peut être compté au rang des esprits les plus droits qui se soient occupés de médecine. C'est sur-tout par le discours préliminaire de sa Nosologie que l'on doit le juger.

Sauvages ne fut pas un praticien très-répandu, il n'obtint pas une clientelle nombreuse, trop souvent le prix de l'intrigue. Il vit cependant des malades; les étrangers, plus justes que ses compatriotes, selon l'usage de notre pays comme de bien d'autres, le consultèrent de toutes parts; il fut long-temps à la tête de l'hôpital général de Montpellier. Plus que tout cela, il vivait dans une ville médicale, et dans une école spécialement dirigée vers la médecine - pratique. Il connaissait parfaitement les écrits de tous les observateurs dignes de quelque attention, depuis Hippocrate jusques à lui; de telle sorte qu'il avait à sa disposition les matériaux du système médical. Ce ne sont pas les manœuvres auxquels on doit les édifices, mais bien aux architectes, qui en conçoivent le plan et en dirigent la construction. Le plus souvent les praticiens ne sont tout au plus que de simples maçons qui bâtissent des maisons particu-

lières, et non de ces monumens publics, l'honneur de l'art : les détails rétrécissent les vues. Il ne serait pas difficile de montrer que les grandes révolutions, qu'a éprouvées la médecine, lui sont moins venues des praticiens les plus habiles, que des théoriciens les moins occupés ; et que les premiers ont presque toujours reçu, sans s'en douter, les lois que leur imposaient les seconds, si souvent l'objet de leurs plaisanteries. Je ne décide pas si c'est pour le plus grand profit de l'art que les choses vont ainsi ; je laisse à chercher aux médecins philosophes les moyens d'établir, entre des hommes également recommandables, une association plus intime et plus solide, et une constitution plus libérale, qui confonde un peu mieux les rangs et les services. Quoi qu'il en soit, j'indique ici les instrumens dont Sauvages se servit pour élever à la médecine le système le plus étendu que l'on eût encore jamais eu. Notre professeur ne possédait pas seulement les ouvrages des médecins, il était familiarisé avec les écrits des plus grands métaphysiciens, et sur-tout de Wolff, disciple fameux de Leibnitz. La connaissance de l'anglais et l'étude des mathématiques lui firent prendre part aux travaux de Newton. Il put admirer ses découvertes et participer aux bienfaits de sa méthode. En outre, il était très-habile dans les sciences naturelles, et sur-tout dans la botanique. De toutes parts, à cette époque, on s'occupait de classer les êtres et les idées ; on pensait être assez riche en faits particuliers ; le moment semblait être venu de les réduire en système.

Sauvages fait d'abord sentir tout le danger des hypothèses appuyées sur de pures imaginations, et ne donne pour base à la saine théorie que le témoignage des sens. « La cause, dit-il, des erreurs que commettent les médecins, n'est, selon moi, que le mépris des observations évidentes et des faits qui, avec le secours de la logique, pourraient fournir des corollaires aussi sûrs qu'utiles. Les médecins aspirent sans cesse aux choses cachées et qui passent l'intelligence, et moins elles sont à portée de leur esprit, plus ils s'opiniâtrent à les atteindre par la force de l'imagination, et à les exprimer par des paroles. Ce n'est que par une observation constante et assidue, qu'on découvre les phénomènes de chaque maladie. Ces phénomènes sont évidens, il ne faut aucun effort d'esprit pour les saisir, et c'est cette facilité même qu'on a à s'en instruire, qui fait mépriser l'histoire exacte des maladies. On ne la donne qu'en passant et à la hâte, quoique ce soit le seul moyen de déduire une bonne théorie, fondée sur la vérité; de même que c'est de l'observation exacte des phénomènes célestes, que les astronomes ont tiré leurs meilleurs systèmes. »

Effrayé de l'incertitude des hypothèses, Sauvages en vient à un paradoxe qui scandalisera sans doute les systématiques de tous les temps, et qui paraîtra cependant incontestable aux physiologistes de toutes les sectes, dès qu'ils ne sera pas question de leur opinion particulière. La physiologie, selon lui, ne peut servir de base première, fondamentale et unique

à la médecine-pratique. Il distingue à cette occasion deux sortes de nosologies, la nosologie historique et la nosologie philosophique. La nosologie historique prend pour ses matériaux les histoires particulières des maladies ; à l'aide de celles-ci, elle trace leur histoire générale ; elle s'élève enfin aux caractères essentiels des maladies. Elle les classe d'abord selon leurs grandes différences symptomatiques ; elle distingue ensuite les espèces selon les circonstances plus ou moins essentielles, quelquefois selon les causes quand elles sont connues, presque toujours d'après l'indication majeure ou secondaire. L'on voit que Sauvages a entrevu, sous certains rapports, la méthode analytique et *élémentaire* que Barthez devait développer. Sans doute que la classification de Sauvages n'est point parfaite : elle ne remplit pas, bien s'en faut, tous les vœux de la médecine-pratique ; mais elle les trompe peut-être moins encore que plusieurs autres travaux du même genre postérieurs au sien.

Sauvages établit que la nosologie descriptive, tant connue dans la suite sous le nom de *nosographie*, constitue seule la médecine-pratique ; et le premier, il donne à celle-ci des fondemens vraiment inébranlables. Il fit servir la classification des maladies à des vues neuves et très-philosophiques, qui n'ont pas toujours été saisies par les nosologistes venus après lui. Selon cette excellente idée, la médecine-pratique ne reposerait point sur la notion plus ou moins exacte que l'on peut se faire du mécanisme de la maladie ; mais sur les caractères

essentiels et évidens qui la signalent, et qui seuls peuvent être la source pure des indications ; il a trouvé en partie la solution si long-temps cherchée, du problême de l'empirisme raisonné. « Que les mécaniciens renoncent aux préjugés des écoles ; qu'ils obéissent à la raison plutôt qu'à l'usage, et qu'ils n'autorisent point les abus. La théorie qu'ils suivent étant fausse, obscure et incertaine dans plusieurs points, elle ne peut les conduire à cette évidence et à cette certitude dont on a besoin lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, vu qu'elle en est elle-même dépourvue. La théorie est, par rapport à la médecine, ce qu'est l'hypothèse par rapport à la physique ; elle sert non point à prouver une thèse, comme quelques philosophes se l'imaginent faussement, mais à découvrir la vérité. Elle doit être pour le médecin, ce que sont pour les géomètres les fausses positions qu'ils font pour résoudre les problèmes..... »

« Quelles erreurs les médecins ne doivent-ils pas commettre, lorsque, sans consulter l'expérience, et guidés par la seule théorie, ils osent décider de ce qui se passe dans le corps humain, et qu'ils se fondent sur des hypothèses ou des principes évidemment faux ! O chimistes, humoristes, mécaniciens, qui avez été si souvent trompés, ne conviendrez-vous jamais que la connaissance historique doit servir de base à la médecine, et que la théorie est un guide infidèle (1) ! »

(1) *Sauvag. Nos. method.*, vol. I, p. 87.

Cependant Sauvages ne s'arrête pas à ce point ; il entrevoit l'utilité de la nosologie philosophique ou de la théorie médicale ; et, le premier encore, il assigne la nature de ses véritables rapports avec la médecine clinique. Considérons les principes très-sages, d'après lesquels il pense que l'on doit s'élever à la théorie des phénomènes vitaux.

« Le corps jouit de forces mortes et de forces animées. On donne le nom de *force* à tout ce qui contient la raison suffisante de l'existence d'une action. La force est donc une cause, dont l'effet est appelé *action*. Toute force suppose une faculté : car là où il n'y a ni puissance ni faculté, il ne peut y avoir d'action..... C'est à tort que les modernes ont banni les facultés des Écoles de médecine, pour leur substituer une matière subtile. Serait-ce parce que leur essence nous est inconnue ? Mais, sur ce principe, ils auraient dû également bannir les noms d'élasticité, de gravité, dont on ignore l'essence ; ou serait-ce parce qu'il y aurait à craindre qu'on ne donnât que des noms à la place des choses ? On voit cependant des mathématiciens qui emploient les lettres *x* et *y*, pour désigner des quantités inconnues, et cela avec d'autant plus de succès, qu'ils découvrent, à l'aide de ces moyens, des vérités inaccessibles aux autres philosophes. De même, les mécaniciens emploient, dans la pratique, des puissances animées dont ils ignorent l'essence, et ils font entrer dans leur théorie des choses dont ils ne connaissent les forces et les effets que par l'expérience. J'userai du même droit ; j'examinerai ; à l'exemple des

mécaniciens, les facultés qui sont propres à l'homme, en tant que nous les connaissons par l'expérience ; je les examinerai comme causes des effets et principes de plusieurs fonctions, sans prétendre expliquer la manière dont elles agissent sur le corps (1). »

« Il déclare qu'il importe très-peu au médecin de savoir si les facultés motrices résident dans l'âme ou dans le corps (2). »

Sauvages avait donc vu que les causes devaient être expérimentales, que l'on devait se servir des dénominations abstraites pour la commodité du langage et la facilité des calculs analytiques. Il avait établi la distinction des forces animées et des forces mortes, et commencé ainsi la doctrine des propriétés vitales. Cependant le désir de trouver les causes des phénomènes vitaux, même en les cherchant dans l'expérience ; le vœu formel de s'élever à l'explication du mécanisme des fonctions, à l'aide d'une hypothèse rendue aussi probable que possible par un très-grand nombre de faits, dernier reste secret de l'ancienne méthode, qui avait encore tant de partisans publics ou cachés ; des habitudes de raisonnement et d'induction contractées dans l'étude des mathématiques ; outre tout cela, les idées régnantes de l'application directe des mathématiques à la médecine : toutes ces circonstances conduisirent Sauvages à rapporter les mouvemens de la machine animée aux affections obs-

(1) *Id.* vol. I, p. 49-50.
(2) *Id.* p. 53, §. 20.

cures de l'âme. Il pensa qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour *expliquer* l'énergie, l'automatisme, l'harmonie et les lois particulières des mouvemens vitaux, que d'admettre un principe intelligent qui produisait et dirigeait l'action des organes. Il modifia singulièrement l'hypothèse de Stahl, la rendit plus conforme aux faits, et la rapprocha heureusement de la Nature directrice et conservatrice des anciens. Sauvages eut donc la très-grande gloire d'attaquer, le premier en Europe, et de renverser le mécanicisme : il imprima au système de Stahl des changemens qui devaient le faire adopter par tous les bons esprits ; et prépara ainsi, dans le sein de notre École, une révolution plus complète et plus légitime.

Il faut le dire, l'opinion de Stahl n'était au fond qu'une hypothèse, comme celle de Boërhaave et d'Hoffmann ; mais cette hypothèse embrassait un plus grand nombre de faits ; et sans être la vérité, elle pouvait en tenir la place, autant que cela est possible à la supposition et à l'erreur. Il est plus que douteux que ce soit une intelligence qui dirige l'exercice des fonctions, dans l'état de santé et de maladie ; mais il est incontestable que si une intelligence en était chargée, elle ne les conduirait pas mieux ni autrement, pour la conservation et le rétablissement de l'ordre. « Je ne cherche point, dit Sauvages, à découvrir l'essence des causes premières, mais celle des mouvemens de la machine. Il suffit que le médecin sache que les mouvemens du corps sont tellement liés avec ceux de l'âme,

que quand même celle-ci les conduirait, ils ne seraient pas différens de ce qu'ils sont (1). »

Cette considération explique la différence énorme qui sépare les heureux effets des hypothèses métaphysiques et les tristes conséquences des hypothèses mécaniques; elle montre comment l'animisme, passant graduellement au *sensibilisme* et au vitalisme, doit arriver à la collection systématique et pure des faits physiologiques et pathologiques, but essentiel et définitif de la science.

Dans la nouvelle manière de raisonner, on ne s'était servi jusques alors, pour établir les dogmes médicinaux, que des expériences physiques (2)

---

(1) *Id.* vol. I, pag. 59, §. 259.

D'après Sprengel, (*Hist. de la médec.*, *vol. V*, *p.* 203.) Stahl n'aurait réuni les causes de tous les changemens du corps animal sous le nom collectif d'*âme*, que pour obéir à la loi de Newton, qui défend de multiplier les forces et les causes à l'infini. Sous ce rapport, la philosophie de Newton aurait eu la même influence que celle de Descartes, qui en médecine a donné naissance à deux systèmes diamétralement opposés, le mécanicisme et l'animisme, comme, en métaphysique, aux opinions contradictoires de Mallebranche et de Spinosa.

(2) C'est dans ce sens que Lacaze a dit qu'il méprisait la physique expérimentale, et non dans celui qu'a fait entendre M. Sprengel. En général, cet illustre savant a jugé très-défavorablement les auteurs de notre Ecole. Au milieu de ses lectures immenses, il n'aura pas eu le temps de méditer des ouvrages, qui exigent quelque réflexion et une certaine indulgence pour les expressions poétiques. Je ne vois pas comment l'ouvrage de Lacaze est fanatique, et celui d'Abadie mystique; je ne conçois pas comment un homme du mérite de M. Sprengel peut trouver insignifians les écrits de Robert, trop peu connus d'ailleurs même par les Français. Il en veut beaucoup au ton que prend Lacaze; selon lui, il n'aurait aucun droit à notre

faites sur des machines ou des cadavres, et c'était avec ces matériaux corrompus et toujours prêts à se dissoudre, que l'on élevait l'édifice de la science de la vie. Sauvages lui-même avait eu recours à cet appareil étranger. On l'avait vu, dans nos hôpitaux, mesurer la hauteur d'une colonne de sang pour déterminer la force du cœur, évaluer la densité respective de chacun de nos organes pour détruire l'opinion de Willis, ou pour étudier la théorie des plaies. Il avait renversé le mécanisme par les moyens mêmes dont on s'était servi pour l'établir. Ce n'était, en effet, qu'en comparant les principes mécaniques aux faits, que l'on pouvait découvrir leur peu de rapport. Cette marche était naturelle ; elle annonçait les nouvelles idées qui, selon la coutume, partent toujours et se débarrassent du sein des anciennes : le jour est précédé par le crépuscule, état qui unit par gradation les ténèbres et la lumière. D'ailleurs, c'était la méthode la plus efficace pour combattre l'erreur : toute autre n'eût pas même été entendue et eût été sans relation avec les hypothèses régnantes. Maintenant (1751) Lacaze ouvre une nouvelle source de vérités, établit un nouveau moyen d'investigation : c'est l'observation de ce qui se passe en nous dans l'état de santé ou dans les désordres de la mala-

---

estime par sa jactance, qu'il dit être digne d'un Gascon. Je crains bien que le savant allemand n'ait pas toujours pu suivre la marche vive et légère du médecin méridional, et qu'il n'ait pris pour une jactance insolente une plaisanterie ingénieuse.

que (1). En effet, nous nous sentons vivre, nous discernous les impressions particulières et quelques-uns des phénomènes qui accompagnent l'exercice de nos fonctions, soit dans l'organe qui en est immédiatement chargé, soit dans les organes éloignés, mais qui ont plus ou moins d'union sympathique avec celui-ci. Ainsi, quand nous digérons, quand nous nous livrons à des efforts musculaires, lorsque nous pensons, etc., etc., nous avons conscience de diverses impressions qui nous révèlent l'état des forces vitales, leur direction, leur concentration, leur concours, etc. etc.; et de même que le sens intime fournit les matériaux de l'analyse métaphysique, de même, sous un rapport éloigné s'entend, les sensations qui ont lieu dans l'exercice des fonctions peuvent jeter quelque jour sur leurs lois les plus essentielles.

En outre, Lacaze établit la haute importance, pour les progrès de la physiologie, de l'étude attentive de tous les agens extérieurs sur l'économie vivante; agens que les anciens semblaient avoir vicieusement écartés sous le titre de *choses non naturelles*, et dont les modernes eux-mêmes se sont encore peu occupés, ou ne l'ont fait que d'après des hypothèses, comme Brown et son École. Il rendit ainsi la physiologie toute expérimentale. Lacaze me paraît donc avoir commencé une révolution très-grande dans la logique; il créa, à

(1) Voy. les excellens prolégomènes de l'*idée de l'homme physique et moral*.

proprement parler, la physiologie médicinale ou d'observation, qui, comme nous le verrons bientôt, caractérise et distingue honorablement notre École. Cette nouvelle méthode rapprochait singulièrement la physiologie de la pathologie, et préparait entre ces deux sciences une association plus légitime que celle que le mécanicisme s'était efforcé d'établir.

Nous verrons ce moyen d'investigation acquérir une perfection toujours croissante dans les mains de Bordeu et de ses disciples, de Barthez et de M. Lordat.

Lorsque nous exposerons les détails du système physiologique de Lacaze, nous indiquerons les grandes vérités qu'il a puisées dans cette idée-mère. Nous nous assurerons qu'il a très-bien saisi que la physiologie médicinale, celle qui est plus immédiatement applicable à la clinique, celle qui devait prendre naissance dans une École de médecine, et non dans le sein d'une Académie étrangère à notre art; que cette physiologie, dis-je, devait moins se perdre dans l'étude des détails d'une fonction particulière, que s'élever à des considérations générales sur les rapports des organes, dans l'exercice de leurs fonctions respectives, sur leur concours et leur harmonie. Nous prouverons qu'il a été un des premiers fondateurs de la physiologie du système entier; physiologie qui est une des découvertes de notre École les plus importantes par la fécondité de ses principes et l'étendue de ses résultats.

Il faut l'avouer, Lacaze n'était point un esprit

du premier ordre; et quand il l'eût été, il n'eût point échappé à l'influence imprescriptible des idées régnantes ; on le voit mêler aux conséquences immediates de l'observation la plus profonde, les hypothèses les plus arbitraires. Ces hypothèses sont toujours puisées dans les idées mécaniques du temps : ce sont des mouvemens de ressort, de vibration, d'élasticité physique, qui animent le corps vivant. Le mouvement se communique, se suspend et se renouvelle ; il se renforce et s'affaiblit, toujours par des procédés mécaniques ; les fibres se tiraillent, s'entraînent ou se balancent. Cependant tout annonce que la nouvelle logique va se perfectionner de plus en plus, et qu'elle avancera tous les jours la révolution que Sauvages a commencée. Les mécaniciens sont réduits au silence ; battus de proche en proche, ils ont été obligés d'abandonner le champ de bataille; ils ne gardent l'empire de la science, que parce qu'aucune autre secte ne se présente pour prendre leur place. Le trône de l'opinion est vacant, du moins il en est ainsi dans notre École qui, dès ce moment, semble abandonner les autres Écoles d'Europe dont elle ne peut plus partager les principes; dès-lors elle se porte en avant et marche à grands pas par des voies qui lui sont propres, malgré les réclamations vives des traîneurs, qui prétendent toujours qu'elle s'égare. Le temps seul justifiera les hardiesses de l'une ou les réclamations des autres, et sa sentence sera aussi promptement exécutée de part et d'autre qu'elle sera équitable.

Bordeu paraît, il assure à jamais le sort de la nou-

velle méthode; il veut, il ordonne, avec l'ascendant de l'esprit et du génie, que l'on étudie l'homme dans toutes les phases de son existence physique. Toujours il a recours à l'observation des phénomènes soit physiologiques, soit pathologiques; et de même que Locke avait créé la méthaphysique, en l'arrachant aux principes abstraits au moyen desquels on l'avait cultivée jusqu'alors, et en la soumettant à l'observation directe des phénomènes; de même, par ce procédé, Bordeu établit sur ces véritables bases la science de l'homme et crée la doctrine de l'organisme. Profond anatomiste, il rattache les idées métaphysiques de Stahl et de Sauvages à l'étude de l'organisation, et leur prête ainsi un point d'appui. Il imagine un système mixte qui fait le passage des théories métaphysiques aux théories dynamiques ou à la doctrine des propriétés vitales. Il admet le sentiment et le mouvement comme propriétés inhérentes à la fibre animale, augmentées, dirigées et éclairées par l'âme immortelle. Ceux qui ont admiré les découvertes de ce grand homme, n'ont pas toujours peut-être assez apprécié la source où il les avait puisées. Il est d'autant plus important de tenir compte au génie des procédés qu'il emploie, que ce sont eux qui le distinguent et le caractérisent. Bordeu me paraît plus grand encore par la manière dont il a conçu que l'on devait étudier la science des êtres vivans, que par les belles découvertes de détail qui ont été le résultat de cette manière de philosopher.

C'est d'après les observations physiologiques et

pathologiques, qu'il vit que les organes sont animés de sentiment et de mouvement; qu'ils jouissent d'une vie propre ; qu'ils sont liés les uns aux autres, d'abord en départemens plus ou moins étendus, et enfin en un seul tout. C'est de ce point, le plus élevé de la science, qu'il étudia la marche des maladies et qu'il les compara au mécanisme des sécrétions.

Pour s'assurer de la révolution que Bordeu opéra dans la logique médicinale, l'on n'a qu'à rapprocher ses ouvrages et ceux de sa nombreuse École, de ceux qui paraissaient à la même époque. C'est ce qu'a très-bien fait Robert, son disciple. Voici ce qu'il disait en 1766 : « Je dois observer que le goût de la médecine commence à s'épurer; on voit, avec regret, les jeunes médecins occuper un temps précieux à la discussion de mille questions frivoles, qui ne peuvent contribuer à l'avancement de la médecine. Les médecins, désabusés pour la plupart de la vanité des systèmes, s'accordent à regarder leur science comme une science fondée sur des faits, et ils ont honte de la voir travestie par les faux brillans du raisonnement emprunté de la physique expérimentale (1). »

L'on se convaincra que l'observation directe des phénomènes vivans était singulièrement négligée avant Bordeu, que l'on faisait toute la science avec quelques principes généraux de mécanique appliqués à ces phénomènes, considérés toujours d'une manière

---

(1) Traité des principaux objets de méd., *disc. prél.*, *p. xxvjij*.

vague et générale, jamais dans ces détails qui seuls révèlent et éclaircissent la vérité. Leurs auteurs perdaient tout leur temps à faire ressortir les rapports imaginaires de ces principes mécaniques avec les phénomènes : chose tellement difficile par elle-même, qu'elle les occupait tout entiers.

Lorsque l'on veut juger une doctrine et apprécier l'influence qu'elle a eue sur les progrès d'une science, il faut lire successivement, et dans l'ordre de leur publication, les ouvrages qui ont précédé et suivi l'introduction de cette doctrine. Dès-lors on voit naître celle-ci, et l'on peut mesurer sans exagération les pas qu'elle a fait faire à la science. A s'en tenir à des idées *à priori*, ou à des considérations générales, c'est le moyen de n'avoir aucune notion claire et exacte. C'est pour avoir omis ce précepte, que tous les jours on attribue à une doctrine ce qui ne lui appartient nullement.

Depuis Bordeu, l'École de Montpellier a marché d'un pas ferme et assuré dans les voies qu'il lui avait ouvertes. L'on doit avoir cette circonstance toujours présente à l'esprit, lorsqu'on veut saisir la manière générale de notre École. Celui qui veut connaître franchement une doctrine, doit se placer dans le même point de vue, pour se convaincre si l'on ne s'est point mépris sur les objets que l'on a cru apercevoir de ce point. C'est par ce moyen que l'on verra comment tel principe de l'École de Montpellier, qui n'est pas démontré ou qui est même combattu par les expériences faites sur les animaux vivans ou par les analogies les plus

probables de l'anatomie comparée, lui semble suffisamment établi, si elle peut lui donner pour appui l'observation médicale. C'est par là encore que l'on peut expliquer quelques préventions injustes, ou des craintes exagérées que les parties intéressées n'ont pas toujours l'indulgence de pardonner.

Quant au système pathologique, il éprouva, à cette même époque, une très-grande révolution, à ne le considérer toujours, comme nous le faisons ici, que sous le rapport de la philosophie médicale. Bordeu, en recommandant l'observation, en rétablissant le naturisme sur ses véritables bases, rappela la médecine hippocratique dont les hypothèses mécaniciennes avaient tant écarté les esprits ; et il n'y eut pas jusques aux derniers détails de la thérapeutique, qui ne se ressentissent des changemens généraux. Il remit la médecine au point où Hippocrate l'avait laissée, et permit tous les développemens ultérieurs dont on l'enrichit dans la suite. Ce fut Bordeu qui resserra la chaîne qui liait l'École de Montpellier à celle de Cos ; chaîne qui, sans se rompre, s'était plus d'une fois relâchée, et dont on avait peine à saisir la continuité.

Suivons un peu les développemens de la méthode de Bordeu dans les ouvrages de ses disciples les plus célèbres. C'est d'autant plus nécessaire, qu'entraîné par la vivacité de son esprit, le maître négligea de résumer sa logique et ses principes fondamentaux. L'illustre Fouquet fut un des premiers à se charger de ce soin. Il donna une place à la nouvelle doctrine

dans le Dictionnaire Encyclopédique (1) ; ce qui annonçait déjà le rang qu'elle jouait dans la science et l'influence qu'elle obtenait. Fouquet eut le tort sans doute, comme on le lui a reproché, de rapporter tous les phénomènes de l'économie vivante, à une seule force vitale, à la sensibilité. Mais il n'en est pas moins vrai que cette propriété embrasse un nombre immense de phénomènes, qu'elle ouvre presque toujours la série de nos fonctions, et met en jeu toutes les autres propriétés vitales. La sensibilité devait frapper les premiers regards des premiers observateurs de la nature vivante.

Fouquet appuie toujours ses dogmes sur un grand nombre de faits, empruntés sur-tout à la médecine-pratique : tel était le caractère de la secte ; mais nous convenons aussi qu'il hasarda plus d'une hypothèse. L'on ne lui rendrait point justice, si l'on comparait sa marche libre et quelquefois même égarée, à la marche sévère et quelquefois même gênée que l'on suit aujourd'hui. Pour apprécier toute l'excellence de sa méthode, l'on doit la rapprocher de celle qui régnait à la même époque en Europe.

En outre, Fouquet a le défaut propre à l'École entière de Bordeu, défaut qui se rattache peut-être à l'influence du climat méridional sous lequel elle s'était formée. Une imagination ardente, spirituelle et poétique, donne presque toujours une forme positive à ses conceptions les plus abstraites : il

(1) Art. *Sensibilité.*

personnifie, il réalise tout. Il était d'autant plus porté à saisir ces fantômes, qu'il lui avait paru à propos de rechercher l'essence ou la nature de la sensibilité. Il veut remonter aux causes, et par voie de conjecture, il se permet des hypothèses plus ou moins gratuites. Suivons le fil qui l'égare dans ce labyrinthe.

La sensibilité consiste essentiellement dans une intelligence purement animale, qui discerne l'utile et le nuisible des objets physiques. La mobilité n'est que l'expression muette du sentiment, c'est-à-dire, l'impulsion qui nous porte vers un objet, ou nous en éloigne. Ainsi l'araignée se contracte toute en elle-même; les limaçons retirent soudainement leurs cornes, lorsqu'ils se sentent piqués ou blessés : au contraire, ces mêmes animaux se dilatent, s'épanouissent, pour ainsi dire, à l'approche des objets qu'ils reconnaissent leur être utiles ou qui flattent agréablement leur sensibilité. Dans le plaisir, l'âme sensitive semble vouloir s'élargir, s'amplifier, pour présenter plus de surface à la perception.....; c'est un principe sentant et se mouvant en soi, une âme corporelle......; tous les mouvemens de l'animal sont inspirés par la sensation intime de son existence, et dirigés par le désir de son bien-être.... Deux contraires, l'âme et le corps ne peuvent être associés que par un milieu, c'est l'âme sensitive..... L'âme sensitive peut être considérée comme une dépendance de l'âme du monde, admise par les Stoïciens : elle est la silique de l'âme raisonnable. S'il faut se décider sur ces ma-

tières par le nombre et le poids des autorités, on sera porté à croire que la sensibilité ou l'âme sensitive est substantielle et non simplement formelle. Cela posé, et en n'adoptant ces opinions qu'à titre de théories lumineuses, et à quelques égards même sublimes, il est à présumer que cette substance est un composé d'atomes subtils et légers comme ceux du feu, non de ce feu grossier et destructeur, appelé *feu élémentaire*, mais une émanation d'un principe plus sublime, ou le feu intelligent des Stoïciens. »

« Ces atomes ainsi animés s'insinueront dans la texture de certaines parties du corps, disposées à les admettre, en sorte qu'on pourrait se représenter l'assemblage distributif de ces atomes comme un tout figuré ou modelé sur l'ensemble de ces mêmes parties. Cette forme du principe sensitif est justifiée par ce qui s'en manifeste dans les passions. C'est, en effet, le relief de cette âme qui semble varier celui du corps sous des caractères relatifs aux affections qu'elle éprouve ; souvent même ces caractères restent représentés sur certaines parties, quelques momens après la mort ; ce qui rend plus qu'applicables à des êtres réels les expressions figurées des historiens et des poètes, comme par exemple le *Relictæ in vultibus minæ* de Florus, *lib. I*, et le *e morte anco minaccia* du Tasse. De tout ce que nous venons de dire, il suit qu'on peut regarder le sentiment, dans les animaux, comme une passion physique ou de la matière, sans qu'il soit besoin, pour rendre raison des spasmes affreux que peut causer un stimulus même

léger, de recourir à l'âme spirituelle, qui juge ou estime les sensations, comme le prétend Stahl... C'est donc une condition inséparable de l'état d'animal, que celle de percevoir ou de sentir matériellement, comme on dit, ou dans sa substance. L'âme raisonnable peut sans doute ajouter à ces sensations par des circonstances morales; mais, encore une fois, ces circonstances n'appartiennent point à l'animal considéré comme tel, et il est même probable qu'elles n'ont point lieu chez plusieurs. Restera toujours cette différence entre l'homme et la brute, que, dans l'homme, la sensibilité ou l'animalité est dirigée ou modérée par un principe spirituel et immortel qui est l'âme de l'homme, et que, dans la brute, elle tient à un être moins parfait et périssable appelé *instinct* ou *âme des bêtes.* »

L'on doit remarquer ici que Fouquet ne voulait pas de l'hypothèse de Stahl, et qu'il l'adopte cependant malgré lui et sans s'en douter. Il rapporte seulement à l'âme sensitive les phénomènes que Stahl attribuait à l'âme spirituelle, non pas en tant que raisonnable, mais en tant qu'animée de forces sensitives dirigées par l'instinct; ce qui revient à peu près au même, tant il est vrai que, lorsque l'on sort des faits pour se perdre dans la recherche des causes, on ne sait trop où l'on arrivera !

Nous insistons à dessein sur les erreurs qui ont échappé à notre École et sur les hypothèses qu'elle a pu se permettre, soit pour l'instruction de ceux qui continueront sa doctrine, soit afin de donner

à chaque instant au lecteur la garantie de notre impartialité.

L'on peut encore étudier avec fruit la manière de philosopher de Bordeu, dans les *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale.* Par cet ouvrage, écrit avec autant d'esprit dans l'expression que de profondeur dans la pensée, M. Desèze ne contribua pas peu à répandre la doctrine de Bordeu, et l'on regrette, en le lisant, que ce médecin estimable n'ait pas continué une carrière dans laquelle il était entré avec tant d'éclat, et qu'il n'ait pas suivi dans ses progrès ultérieurs une révolution à laquelle il avait coopéré avec tant de gloire.

Il me paraît que, dans l'ouvrage de M. Desèze, la nouvelle logique prend plus d'assurance et de fermeté, et sous ce rapport il doit nous arrêter quelques instans, malgré la marche rapide à laquelle nous nous sommes astreints, nous occupant, dans cette partie de notre travail, moins d'exposer les principes de chaque auteur que sa manière de philosopher, et les dogmes fondamentaux qui en ont été le résultat.

Il commence ses recherches par attaquer le mécanicisme : tel était l'usage consacré pour tous les ouvrages qui sortaient de notre École à cette époque. L'on n'a pas assez vu que si le mécanicisme est tombé, c'est à elle que la science doit sa chute. D'ailleurs, on a toujours aimé un peu à *ferrailler* dans notre École, c'est encore un des effets du climat ; et puis, nous l'avons déjà dit, depuis

quelque temps nous nous piquons de nous porter en avant, on en a ici la preuve évidente ; les traîneurs nous tiraillent et nous harcèlent, nous les aiguillonnons, nous voudrions les débarrasser de l'équipage qui les surcharge, et les empêche de nous tenir pied (1).

« Le principe des mécaniciens est-il vrai ? Le corps humain est-il une machine stato-hydraulique? Y a-t-il du sentiment dans une machine ? Y a-t-il une mobilité spontanée ? Le premier mobile n'est-il pas étranger aux rouages qu'il fait mouvoir ? Est-on bien sûr, d'ailleurs, qu'il y ait une physique dont les lois puissent embrasser tous les corps naturels ? La vraie philosophie doit-elle toujours généraliser les causes, et restreindre la nature aux seules manières d'agir analogues à nos conceptions ? Pourquoi n'accorderions-nous pas aux corps animés une physique particulière ? Les facultés qu'on remarque en eux, et qu'on ne remarque qu'en eux, n'annoncent-elles pas qu'ils font une classe à part, qui a ses lois d'action, ses lois de mouvement, indépendantes de celles qui dirigent les autres corps ? La sensibilité, qui est leur premier ressort, a-t-elle le

---

(1) Certains amours-propres pourront être blessés par le nôtre, et on ne manquera pas peut-être de nous en faire un crime. Les personnes charitables s'apercevront, j'espère, que je ne parle pas ici pour mon propre compte, quoique je me serve d'une expression qui m'identifie avec mes maîtres. Ce n'est que pour la commodité du langage, et de la même manière qu'un tambour parle des victoires de son général, comme s'il y avait coopéré de tout autre façon qu'en faisant un peu de bruit.

moindre rapport avec les forces motrices connues? A-t-elle une marche que l'on puisse calculer? Quoi! une machine active et sensible dans toutes ses parties, pourra être comparée à une machine inactive, insensible, morte, dont une force étrangère meut tous les ressorts! Jetez les yeux sur la marche des maladies, sur le travail de la coction, sur les mouvemens tumultueux des crises, sur les sympathies de tous les organes, sur les dépôts critiques, sur les métastases; sont-ce là des phénomènes concordans avec les lois physiques admises dans l'économie animale, et n'annoncent-ils pas un agent conservateur, qui modifie à son gré tous les mouvemens vitaux pour le plus grand avantage de l'être qui reçoit de lui le sentiment et la vie? »

« L'esprit humain, lassé de l'erreur, se repose enfin du mouvement rapide qui l'avait si long-temps entraîné vers elle; il fuit, dans les sciences, les hypothèses ingénieuses qui, presque toujours, ne sont fondées que sur de fausses applications; il veut monter des faits aux principes, et non descendre des principes aux faits. Grâces à la révolution générale qui s'est opérée dans toutes les branches de la philosophie naturelle, le règne de l'observation renaît; on s'occupe à rassembler les faits, à suivre la marche de la nature, à épier ses mouvemens secrets; et de là naîtra, sans doute, une théorie plus lumineuse, la seule vraie, la seule qui éclaire la pratique, et qui en soit éclairée à son tour (1). »

---

(1) Recherch. pag. 16.

Voici comment il s'exprime sur l'opinion de Stahl, qui, à cette époque, faisait tant de bruit à Montpellier, et comment il croit devoir la modifier : ce passage est très-important pour montrer les rapports et les différences qui existent entre les deux doctrines. « La théorie de Stahl est simple et étendue ; elle joint à la fécondité des détails l'unité du principe ; si elle n'a pas séduit tous les esprits, c'est qu'ils ont été rebutés par le style barbare de son auteur : elle a eu pourtant pour partisans des hommes célèbres, qui l'ont exposée dans un jour plus favorable. Les difficultés qu'on a faites ne tombent que sur le premier mobile que Stahl a choisi ; mais plus on méditera le fond de cette doctrine, plus on en sentira la vérité. Ainsi, en admettant un autre principe que l'âme pour diriger toutes nos fonctions, principe intimement uni avec elle, mais qui ne jouit pourtant pas des mêmes attributs, on résout une partie des objections qui combattent le Stahlianisme (1). »

Il est évident qu'ici, comme dans le Stahlianisme, on reçoit la nécessité d'un principe pour diriger nos fonctions, et les faire concourir à un but commun ; on cherche à expliquer ces fonctions, on les attribue à une cause positive et absolue. Le dogme fondamental du Professeur de Halle est admis, on ne s'écarte du système général que par quelques différences secondaires qui doivent avoir cependant, dans la suite, de très-grandes et très-heureuses influences. D'après cette manière de raisonner,

(1) *Id.* p. 59.

l'on se jetterait bientôt dans des hypothèses qui altéreraient les resultats des meilleures méthodes, l'on s'efforcerait vainement de pénétrer dans l'essence des choses.

« Si, dans la nuit profonde qui nous environne, nous osions toucher au voile qui couvre l'essence des choses, nous ne serions pas éloignés de croire, avec les Stoïciens, en nous restreignant pourtant dans les bornes qu'ils ont négligées, que la matière ne peut passer, par des progrès sensibles, de l'état d'inertie ou de mort à l'état d'activité ou de vie, qu'en admettant dans son sein une substance qui lui est étrangère, et qui contient en elle des facultés vitales. Cette substance, qui ne peut être conçue, unissant les propriétés d'un esprit pur aux propriétés de la matière, parce que ces deux sortes d'êtres sont d'une nature opposée, peut cependant avoir, sous une forme matérielle, des propriétés dont la matière ordinaire ne jouisse pas. On peut croire que les facultés qu'elle a en puissance ne sont réduites en acte que dans les corps dont l'organisation en favorise l'exercice; elle déploiera, par exemple, dans les minéraux et dans toutes les masses de matière brute qui, d'après la configuration de leurs molécules intimes, ou d'après le plan initial de celui qui créa tout, ne peuvent recevoir les qualités d'une nature vitale; elle déploiera, dis-je, une simple force d'attraction dans la masse totale, ou d'affinité dans les agrégés de ces corps.... »

« Dans les végétaux, le principe du mouvement général manifeste une nouvelle puissance; les lois

qui en ont combiné le mécanisme et qui le soutiennent, se compliquent. Il faut que la sève circule pour nourrir tous les rameaux de la plante, qu'elle circule dans des routes tortueuses, et que néanmoins son cours soit toujours réglé. Ce suc peut s'altérer, se corrompre; il faut donc un principe conservateur qui agisse d'après un plan fixe, qui garantisse la plante des maladies qu'elle peut éprouver et de la mort qui la menace. Le fond de la vie végétale paraît être borné au mouvement tonique et à une sorte d'irritabilité obscure dans quelques-unes, assez manifeste dans les sensitives, etc. Cette espèce d'irritabilité des végétaux a bien pour cause la sensibilité à l'impression de la lumière, du fluide électrique, ou d'un stimulus quelconque; mais cette sensibilité n'est qu'individuelle, elle ne donne pas la conscience des perceptions qui n'appartient qu'à l'animal; elle veille seulement à la conservation de l'individu; elle lui fait exécuter toutes ses fonctions.....»

« Le même principe, se combinant avec des corps doués d'une organisation moins simple et bien plus délicate, accroît encore le nombre des propriétés qu'il a développées dans les autres règnes. Il unit, dans les animaux, à cette force d'attraction, de combinaison dont jouissent les minéraux, qui réside dans les élémens particuliers qui les composent, et à l'irritabilité des végétaux, la sensibilité, faculté précieuse qui seule établit l'excellence du système animal, et lui fait occuper la place la plus honorable parmi les merveilles de la création.....»

« Si l'homme tient à tous les règnes de la nature, s'il fait partie de l'ensemble des corps organisés, soit par les molécules matérielles dont l'union forme le tissu de ses organes, soit par ce germe vivifiant qui en dirige tous les mouvemens suivant des lois particulières, il en est séparé par un principe plus noble, rayon de l'intelligence divine, qui échappe aux vicissitudes des combinaisons de la matière, et va, quand le corps est détruit, se rejoindre au foyer céleste dont il est émané. »

« La substance vivante circule donc, comme la substance ignée, dans toute la matière ; elle en anime toutes les formes, y déploie toutes ses facultés ; c'est un germe indestructible, un véritable élément qui fait croître le corps auquel il s'attache... Ce feu ne s'éteint point, il pénètre de nouveaux corps, déploie de nouveau tous ses attributs, jouit dans ces nouvelles créations des avantages qu'il n'aurait plus dans des corps épuisés et languissans (1). »

M. Desèze sent cependant qu'il s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres. « Ne scrutons pas plus avant, dit-il, dans l'essence du principe universel. La nature est un abîme dont l'homme mesure la surface, et dont Dieu seul sonde la profondeur. Dans des matières aussi obscures, et qui ne sont d'ailleurs que de pure spéculation, ne nous suffit-il pas d'avoir un point fixe ; et ce point, c'est l'existence de ce mobile intérieur attaché à l'organisation, comme le germe à une matrice où il se déploie ? Et pourquoi nous refuserions-nous à le

---

(1) *Id.* p. 73.

regarder comme une émanation de l'esprit de vie circulant dans tous les corps, si cette idée, très-probable en elle-même, ne nuit à aucune vérité, si elle sert à agrandir la sphère étroite de nos conceptions, et à faire briller à nos yeux, de couleurs plus vives, le tableau de l'Univers. L'homme peut-il concevoir rien de plus beau que ce qui existe; et le plan le plus vaste qui s'offre à son intelligence, n'est-il pas nécessairement le plan qu'a suivi la puissance créatrice, ou celui qui en approche le plus (1)? »

L'on voit avec quelle réserve M. Desèze s'engage dans toutes ces hypothèses : tel était déjà le caractère propre à son École. J'ai voulu rapporter tout au long ce passage remarquable pour faire voir comment on raisonnait à cette époque, et pour faire mieux apprécier les dangers de cette méthode séduisante. M. Desèze me paraît faire la nuance entre Bordeu et Barthez. Il avait été disciple de tous les deux, lorsque l'un portait sa gloire au plus haut degré, et que l'autre la commençait avec tant d'éclat.

Jusqu'ici les perfectionnemens successifs que l'École de Montpellier a introduits dans la science de l'homme, se réduisent aux trois chefs suivans: 1.° à l'affranchissement de la médecine, soumise jusqu'alors au despotisme de la physique et de la chimie (Sauvages, Bordeu); 2.° à l'observation plus attentive et plus étendue des phénomènes de l'état de santé et de maladie (Lacaze, Bordeu,

---

(1) *Id.* p. 88.

Robert); 3.° à la découverte de quelques propriétés fondamentales des êtres vivans, que l'on étudiait d'après les phénomènes et de toute autre manière qu'on l'avait fait. C'est ainsi que Bordeu avait rapporté tous les phénomènes vitaux au sentiment et au mouvement, et qu'il les avait déjà soumis à une analyse heureuse, quand il les avait considérés sous deux modes différens le mode latent ou caché, et le mode sensible ou manifeste. Il avait considéré les rapports de ces deux forces fondamentales et de leurs divisions, et avait enfin rattaché toutes les fonctions à ces deux phénomènes primitifs.

« En poussant, dit-il, aussi loin que possible les recherches sur la vie, on voit qu'elle consiste dans la faculté qu'a la fibre animale de sentir et de se mouvoir d'elle-même. Cette faculté, innée dans les premiers élémens du corps vivant, n'est pas plus étrange que le sont la gravité, l'attraction et la mobilité qui appartiennent à divers corps (1). » L'on voit ici un essai de l'application de la méthode Newtonienne à la science des êtres vivans. C'est encore ainsi que Haller avait distingué les parties vivantes en irritables et en sensibles.

Cependant on ne sait pas recevoir en entier ces propriétés comme le résultat pur et simple de l'expérience, quoique l'on en ait bien la fantaisie; l'on y ajoute toujours quelque idée hypothétique, on se croit obligé d'en donner l'explication. On ne sait donc point encore où l'on doit s'arrêter,

---

(1) Bordeu, ouv. cit., vol. II, p. 924.

quoique l'on sache enfin où l'on doit tendre. Haller compare son irritabilité avec l'élasticité et les autres propriétés mortes, il les compare d'après des faits, il proclame leur différence essentielle ; et il persiste à croire qu'elle dépend du gluten de la fibre et de l'élasticité de celui-ci : ce qui ramène l'erreur qu'il s'est efforcé de détruire ; mais Haller est disciple de Boërhaave, et l'on connaît la force des premières habitudes. On le tracasse sur ce point, il se retire d'assez bonne grâce, il se retranche sur cette proposition générale que rien ne rend d'ailleurs plus assurée, quoiqu'elle soit plus vague, savoir, qu'en dernière analyse, l'irritabilité doit dépendre de la fabrique de la fibre (1). Les sécrétions, les excrétions et une foule d'autres phénomènes vitaux sont toujours expliqués par la chimie et la physique, dans sa grande physiologie, comme ailleurs.

Bordeu avait admis la sensibilité et la mobilité comme propriétés primitives : il les avait considérées comme purement vitales et inhérentes à la fibre animale, comme un des attributs caractéristiques de la matière vivante qu'il distingue de la matière morte. L'âme ne faisait plus que prêter sa lumière et sa vivacité à ces propriétés vitales. Le moment approche où l'École de Montpellier ne sera plus Stahlienne. Il avait encore mêlé ce Stahlianisme modifié à quelques opinions mécaniques du temps, la vibration des nerfs, etc. L'étude de ce système mixte est un exemple frappant de cette marche de

(1) Mém. sur la nature irritable et sensible. Tissot, vol. I, p. 82.

l'esprit humain que nous nous plaisons à signaler et à suivre. Les idées se perfectionnent par nuances; elles ne tranchent jamais les unes sur les autres.

On n'étudie plus maintenant les phénomènes vitaux d'après des hypothèses préconçues, comme l'avaient fait jusque-là les médecins anciens et modernes, ainsi que le prouve l'histoire de la première origine du système des quatre humeurs, du *calidum innatum*, du *laxum* et du *strictum*, du *chimisme*, du mécanicisme, de l'animisme, etc. On ne commence pas par l'hypothèse pour finir par les faits que l'on plie à celle-ci, bon gré ou malgré; mais on commence par les faits, et l'on finit trop souvent par l'hypothèse: ce qui est bien différent; les hypothèses de ce genre font beaucoup moins de mal, mais elles en font encore. Tel serait un homme qui voudrait se corriger de ses vices, et qui, faute de notions exactes sur la vertu, ou plutôt par la force de l'habitude seule, ne serait encore rien moins qu'un honnête homme, au moment même peut-être où il se glorifierait d'être un sage.

Voilà quel était l'état de la logique de la science de l'homme; et ce qu'il y a de remarquable, mais ce qui doit peu nous étonner, c'est que la logique de toutes les sciences présentait les mêmes espérances et les mêmes imperfections à cette époque. De toute part, on détruisait les hypothèses et l'on vantait l'observation; on ramassait des faits, et l'on pressentait déjà que, pour les *théoriser*, il ne fallait que les classer: seulement on n'était pas

encore bien fixé ni sur les bases, ni sur les règles de cette classification.

Ce fut au milieu de ces circonstances favorables, que se forma Barthez (1777-1778) (1). Il saisit avec génie que toutes les erreurs et les incertitudes de la médecine provenaient de ce qu'on n'avait pas pleinement suivi les règles de la bonne manière de philosopher dans la formation des dogmes médicinaux. Il vit qu'il ne fallait pas s'amuser à émonder quelques branches mortes et dégénérées du vieil arbre de la science; mais qu'on devait le transplanter sur un sol plus favorable, qui pût lui permettre tout son développement naturel, et lui rendre la fécondité dont il était susceptible.

« C'est en vain, dit-il (2) avec Bacon, qu'on espère de grands accroissemens dans les sciences, lorsqu'on se borne à y sur-ajouter ou à banter les connaissances nouvelles sur les anciennes; mais il faut en reconstruire le système entier, depuis leurs premiers principes, si l'on ne veut y être toujours borné à un mouvement comme circulaire, qui ne permet que des progrès presque insensibles. »

Marchant ainsi sur les traces du chancelier d'Angleterre, le médecin veut avoir la gloire d'être compté au nombre des législateurs dans la science

---

(1) Dans cette partie importante de notre travail, nous avons dû nous servir très-souvent de la *Doctrine médicale de Barthez* par M. le professeur Lordat, ouvrage qui honore autant son auteur que le grand homme à la mémoire duquel il est consacré.

(2) Nouv. élém. de la science de l'homme, seconde édit., 1806, pag. 3.

des méthodes ; il donne plus de précision et de netteté à la philosophie de Bacon ; il la rend moins ambitieuse, et commence, si j'ose me servir de cette expression, à couper un peu les ailes de cet aigle hardi, toujours prêt à voler vers la recherche des causes premières. Barthez fit une réforme qu'appelaient les vœux de tous les savans de cette époque, qu'ils entrevoyaient, qu'ils embrassaient même, mais qu'ils n'étraignaient pas peut-être avec assez de force pour qu'elle ne leur échappât bientôt.

La philosophie naturelle (1) a pour objet la re-

---

(1) La philosophie de Barthez est exposée dans le *discours préliminaire* des Nouveaux élémens, dans les notes correspondantes et dans plusieurs passages de ses ouvrages. Je recommande ces divers morceaux à l'attention du lecteur ; je conviens qu'ils sont abstraits et obscurs, mais, au fond, ils sont très-courts et pas aussi difficiles à entendre qu'on le suppose, pourvu qu'on se dépouille de ses préjugés pour adopter un moment la manière de voir de Barthez. J'ose assurer le lecteur qu'il sera amplement dédommagé des peines qu'il aura prises en ce genre. Il ne s'agit point ici d'un systématique dont les opinions n'intéressent que les curieux, il s'agit d'un très-grand médecin qui affiche la prétention de réformer la science sur les principes de la bonne manière de philosopher, et qui semble l'avoir légitimée. Dans le temps, nous comparerons le discours préliminaire des Nouveaux élémens, avec les beaux prolégomènes de l'anatomie générale ; et l'on verra quelle différence dans la force de tête et dans la pureté des principes ! Je ne connais aucun morceau de ce genre dans aucun ouvrage de médecine. On lira encore avec le plus grand fruit, dans les mêmes vues, la *Doctrine médicale de Barthez*, pag. 119-140, et *passim* ; les Nouveaux conseils sur la manière d'etudier la physiologie de l'homme ; l'Éloge funèbre de Dumas, par M. Prunelle, pag. 16-22 et *passim*. Ce dernier discours est remarquable par la franchise et la sage liberté avec lesquelles un professeur de l'Ecole de Montpellier s'exprime sur le compte

cherche des causes des phénomènes de la nature, bien différente de l'histoire naturelle, qui ne s'occupe que de l'exposition de ces mêmes phénomènes. La philosophie naturelle classe et généralise les faits : elle seule crée la science. L'expérience ne peut nous faire connaître ce en quoi consiste essentiellement l'action des causes, même les plus simples ; par exemple, nous ne savons pas par quel mécanisme intérieur le mouvement se communique dans l'impulsion ; comment un corps élevé en l'air et abandonné à lui même est ramené vers la terre. Nous ne pouvons que constater les effets, les résultats de ces causes, l'ordre de succession des phénomènes entre eux, les lois auxquelles ils se montrent soumis. On entend donc par *cause*, ce quelque chose d'inconnu pour nous, mais qui n'en existe pas moins, et qui fait que tel phénomène vient toujours à la suite de tel autre, ce lien secret des phénomènes, dont nous ne voyons que les apparences et le jeu exterieur. Il est donc évident que nous n'avons aucune idée, aucune conception de la causalité en général, ni d'aucune cause en

---

d'un collegue, la gloire et l'orgueil de son Ecole. Pour ce qui me regarde, je me suis servi des propres expressions de Barthez, afin de présenter sa doctrine avec plus de pureté, me réservant seulement le droit de les étendre, lorsqu'elles me paraissent avoir besoin de ce secours. Il est possible qu'après toutes ces lectures et toutes ces explications, il y ait tel passage particulier que l'on ne comprenne pas ; mais, s'il en était ainsi de l'ensemble des dogmes, ce qui est le point important, ne pourrions-nous pas accuser la bonne foi d'un lecteur prévenu, si d'ailleurs il avait une intelligence ordinaire.

particulier. Barthez pense seulement que nous sommes forcés d'admettre la possibilité de la causalité comme fait fondamental de la philosophie des sciences, et qu'il faut nécessairement établir que les effets, quels qu'ils soient, reconnaissent des causes. Ses prétentions en ce genre ne vont pas au-delà.

Il suit de ces principes, que nous ne pouvons connaître les causes que par les lois que l'expérience consacre sur leur action. Nous ne pouvons pas voir directemenr les causes, nous n'avons aucun sens, aucune faculté qui nous mette en rapport avec elles, nous ne pouvons les étudier qu'à travers leurs effets.

On peut donner à ces causes générales, qu'il appelle *expérimentales*, les noms synonymes et pareillement indéterminés de *principe*, de *puissance*, de *force*, de *faculté*, etc. Ces mots ne désignent par eux-mêmes que l'admission présumable des causes en général; ils ne disent rien sur leur nature et leur mode d'action.

Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale prise en ce sens. Expliquer un phénomène, se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers, et qui dès-lors semblent être plus connus.

C'est ainsi, qu'après avoir trouvé que la pesanteur et la force centripète de la lune suivent une même loi dans leurs effets, Newton a dit que leur cause commune est la gravitation.

L'état présent de chaque science naturelle doit y faire admettre un certain nombre de causes expérimentales qui correspondent à la comparaison analytique des phénomènes et de leurs lois. Il est également nuisible à la marche de cette science, d'y trop étendre le nombre de ces causes, ou de le trop resserrer. Les anciens ont eu trop de facilité à multiplier, dans l'étude de la Nature, le nombre des causes experimentales. Ils ont introduit souvent une cause ou faculté nouvelle, pour rendre raison des phénomènes qu'ils auraient pu expliquer, par leur analogie avec d'autres phénomènes dépendans des facultés qu'ils avaient déjà admises.

Ils ont aggravé encore cette multiplication vicieuse des causes données par l'expérience, lorsque, au lieu d'énoncer simplement une de ces causes, ils l'ont définie par une affection morale ou autre, qu'ils ont supposée arbitrairement dans un principe inconnu. C'est ainsi qu'ils ont donné pour cause de l'ascension de l'eau dans les pompes, l'horreur du vide, qu'ils attribuaient à la Nature ou au principe universel.

Les modernes ont porté trop loin leurs préjugés sur l'imperfection de la philosophie ancienne; elle n'est pas repréhensible pour avoir établi des causes ou des facultés occultes, mais elle l'est pour n'avoir pas limité le nombre de ces facultés, d'après l'état présent des connaissances positives sur les résultats des faits.

La plupart des modernes sont tombés dans un

défaut opposé, en diminuant, dans les sciences naturelles, le nombre des causes expérimentales, fort au-dessous de celui qu'indique l'observation. Quelques-uns d'entre eux ont voulu rapporter toutes les forces motrices des corps à la seule force de communication du mouvement par l'impulsion; et ils ont ainsi voulu réduire à une seule force, les facultés occultes des anciens, qu'ils croyaient d'ailleurs pouvoir détruire. Mais ce n'est qu'en multipliant de vaines hypothèses, qu'on peut diminuer à ce point le nombre des causes expérimentales.

Dans toute science naturelle, les hypothèses qui ne sont pas déduites des faits propres à cette science, mais des faits empruntés à une science plus ou moins étrangère, sont contraires à la bonne méthode de philosopher. Il serait absurde, pour voir un objet, d'en regarder un autre dont on n'aurait pas prouvé l'identité avec le premier; ce serait aller à Londres pour savoir ce qui se passe à Paris. C'est cependant ce qu'on a presque toujours fait dans la science médicale; au lieu d'étudier les êtres vivans dans les phénomènes qui leur sont propres, on les a considérés dans les corps privés de vie. Encore un coup, c'est tourner le dos à un objet pour le mieux voir. On croyait, il est vrai, qu'il y avait analogie entre les uns et les autres; mais c'était cela même qu'il fallait préalablement établir, et dans ces vues il fallait commencer par étudier les phénomènes vitaux en eux-mêmes. On a suivi la marche inverse, et quelque vicieuse qu'elle paraisse, elle était cependant na-

turelle ; l'esprit humain va toujours du connu à l'inconnu, il a dû passer ainsi de la physique et de la chimie à la physiologie.

Lorsque l'on veut deviner la nature par des hypothèses où l'on emploie des principes étrangers aux faits qui sont l'objet de cette science, on néglige ou on altère ces faits, selon qu'ils se refusent ou qu'ils s'accommodent à ces hypothèses.

C'est en combinant et en calculant, c'est-à-dire, en déterminant le nombre respectif des faits bien observés qui se rapportent à chaque cause générale ou faculté expérimentale une fois établie, qu'on parvient à la découverte des lois secondaires de cette cause. Ainsi, ces lois secondaires ne sont que le résultat des faits arrangés d'après leurs grandes et légitimes analogies.

Il est évident que, d'après cette manière de philosopher, on ne prend aucun engagement avec aucune idée préconçue, pas même avec les dogmes qu'on est parvenu à établir. L'on peut changer les causes expérimentales elles-mêmes, si, par une comparaison analytique plus exacte de leurs lois, l'on juge convenable de les classer différemment.

On n'admet aucune notion intermédiaire entre les phénomènes, pour leur servir de lien et de moyen d'explication. On déclare formellement qu'on ne veut ni qu'on ne peut pénétrer dans leur mécanisme intérieur. On se croit obligé seulement de reconnaître que ces phénomènes, auxquels on est remonté graduellement et en suivant leur succession, doivent avoir une cause ; on proclame l'existence générale

de cette cause ; on ne dit rien sur sa nature, ni sur son mode d'action ; tout ce dont on est assuré, c'est qu'elle agit. On étudie cette action d'après les résultats de cette action même : résultats que l'on rédige en lois générales ou particulières.

Mais, dira-t-on, pourquoi s'arrêter à telle ou telle force, à l'attraction, par exemple, pour les corps physiques ? Parce que, au-delà du fait qu'elle est censée produire, je ne vois plus rien ; parce que ce fait me paraît seul de son espèce, qu'il ne peut être comparé à aucun autre ; du moins il en est ainsi dans l'état actuel de la science. Car, si un examen ultérieur de la Nature faisait découvrir un phénomène antérieur à l'attraction ; dès-lors celle-ci ne deviendrait qu'un effet secondaire, et il faudrait créer un mot qui exprimât la nouvelle faculté que le nouveau phénomène supposerait.

Comme cette méthode est très-abstraite, comme elle demande un esprit dégagé de toute espèce de prévention et même des préjugés les plus naturels, ou consacrés par les habitudes les plus fortes, il faut convenir qu'il n'est pas très-facile de la concevoir, et moins encore d'en faire l'application aux détails des sciences ; mais cependant elle devient très-simple une fois qu'on l'a saisie, et très-avantageuse quand on sait s'en servir.

Elle avait été entrevue, il est vrai, par Bacon, dans son dogme fondamental, quoique ce grand homme me semble avoir plus insisté sur les moyens logiques, que sur le but définitif de la science qu'il a placé beaucoup trop haut, dans la

région des causes transcendantales et premières, c'est-à-dire, au sein même des ténèbres. Elle avait été sur-tout suivie par Newton, et mieux encore par ses nombreux disciples, qui chaque jour lui faisaient faire de nouveaux progrès. Elle était, si l'on veut, une conséquence des principes du Chancelier d'Angleterre ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'elle n'avait jamais été établie, avant Barthez, d'une manière aussi précise et aussi formelle, qu'elle n'avait jamais été mise en pratique aussi franchement, et qu'elle ne l'avait été encore que par rapport aux sciences physiques, beaucoup plus faciles à étudier que les sciences physiologiques.

A voir comment cette méthode a été appliquée aux sciences, et sur-tout à l'étude des êtres vivans, j'ose déclarer que même aujourd'hui elle est méconnue en partie par un grand nombre de philosophes très-recommandables. Pour s'en assurer, on n'a qu'à faire attention à la manière dont la plupart des médecins proposent les divers problêmes physiologiques, et aux solutions qu'ils prétendent en donner. Les détails ultérieurs que nous aurons à présenter éclairciront ce point important de philosophie médicale, et justifieront ces reproches.

Dans la recherche des lois secondaires d'une cause ou faculté expérimentale, l'on doit employer le nom de cette faculté, préférablement à tout autre. Ainsi, par exemple, je dois me servir du mot de *sensibilité*, lorsque j'étudie les lois de cette propriété, quoique cependant je ne sache pas ce que c'est que la sensibilité. Cette dénomination a pour

moi un sens vague et indéterminé, elle ne spécifie rien sur la nature de cette force ; je dois l'employer cependant pour m'empêcher de me jeter dans quelque hypothèse que ce soit. Alors, je puis étudier les phenomènes avec pureté, et selon leurs analogies les plus légitimes; mon esprit n'est embarrassé par aucune prevention. Encore un coup, les mots de ce genre n'indiquent rien par eux-mêmes, ils ne signalent que la cause inconnue des phénomènes. Si on y ajoute une autre idée quelle qu'elle soit, et quelque problable qu'elle paraisse, ce ne peut être qu'une hypothèse, qui sera la source féconde de mille erreurs. Ce ne sont que des moyens artificiels de classification, qui ne sont destinés qu'à fixer la pensée sur certains points de vue, afin qu'elle ne s'égare point dans les vaines illusions de l'esprit : ils ne doivent avoir d'autre sens que celui que leur donnent les faits eux-mêmes. Que le sens ajouté soit formel et décidé, ou indéterminé et vague, que ce soit une idée positive ou une simple conjecture, une conception subtile ou grossière, métaphysique ou mécanique, on ne la recevra jamais sans de graves inconvéniens, selon nous.

Ces mots remplissent les mêmes fonctions que les x et y dans les mathématiques. Ces lettres n'expriment aucune valeur par elles-mêmes ; mais elles tiennent heureusement la place d'une valeur arbitraire et erronée, que l'on prendrait nécessairement, si l'on croyait devoir commencer le problème par une solution approximative, et si l'on

faisait entrer celle-ci dans les calculs, qui par cela seul deviendraient de plus en plus inexacts. Ils permettent la suite des calculs qui doit conduire à la solution véritable. C'est ainsi que la dénomination de *sensibilité* ne signifiait pas grand'chose, quand je m'en suis servi pour la première fois; mais lorsque, à l'aide de ce mot, j'ai eu étudié tous les faits relatifs à la sensibilité, que j'en ai eu établi les lois générales, ce mot me les rappelle à la fois: il les réunit en un seul faisceau, les empêche de s'isoler et de se perdre dans les hypothèses: ce qui serait arrivé inévitablement, si j'avais commencé par prendre une idée plus décidée de la chose. « Une solution indéterminée abrège donc le calcul analytique des phénomènes, comme le dit Barthez, calcul dans lequel on ne peut substituer aucune explication qui ne soit hypothétique, et qui ne rende les propositions où on la fait entrer incertaines ou fausses (1). » On voit dans quel sens il a pu dire qu'il est utile d'employer le nom d'une cause ou faculté expérimentale, comme si cet élément était connu.

Tels sont les dogmes fondamentaux, à l'aide desquels on doit entendre le langage de ce grand philosophe, toutes les fois qu'il exprime une cause quelconque. Nous allons voir comment Barthez a suivi l'application de ces dogmes.

« D'après ma manière de raisonner, dit-il, je donne le nom de *principes* aux causes générales des phénomènes du mouvement et de la vie, qui ne

---

(1) Ouv. cit., vol. I, *disc. prél.*, p. 15.

sont connues que par leurs lois que manifeste l'observation. Je n'entends désigner par ce mot que le commencement, l'origine, le principe de ces phénomènes, qui existe, quel qu'il soit. Ainsi, j'appelle *principe* du mouvement, les causes qui produisent les mouvemens de la matière morte. Dans l'état actuel des sciences physiques, ces causes expérimentales sont l'impulsion, l'attraction ou la gravité, l'élasticité, l'affinité chimique; l'expérience ne nous conduit pas au-delà de ces phénomènes primitifs, et des causes qu'ils supposent et représentent. » Ces mots, je le répète encore, dussé-je ennuyer mon lecteur, pourvu qu'il me comprenne à la fin; ces mots, dis-je, ne font qu'exprimer ces causes cachées, occultes, inaccessibles à tous nos moyens d'investigation. Vouloir pénétrer plus avant et s'enfoncer dans le mécanisme intérieur de ces phénomènes primitifs, c'est vouloir s'égarer dans mille hypothèses, c'est abandonner l'expérience pour se livrer aux suppositions. Les anciens ont commis cette faute, lorsqu'ils ont rapporté ces mouvemens à des affections morales, à des attractions ou à des répulsions. Les modernes suivent les mêmes erremens, lorsqu'ils s'imaginent pouvoir les attribuer à l'action des agens impondérables, de l'électricité, du galvanisme, du magnétisme, etc. Le point fondamental, dans la philosophie des sciences physiques, consiste à ne donner aucune solution de ces questions insolubles par elles-mêmes, ou à rendre la science indépendante des conjectures que l'on peut faire à ce sujet, si toutefois même

cette complaisance ne présente pas quelque danger; et si elle est également permise pour toutes les sciences, pour tous les temps et pour tous les esprits.

Barthez étend la même manière de raisonner à la science des êtres vivans; ainsi, il reconnaît que les plantes obéissent à des lois qu'on ne peut rattacher aux lois physiques et chimiques; il faut donc admettre ici de nouvelles forces, de nouvelles causes qui correspondent à d'autres modes d'action, et à une nouvelle serie de faits.

Ces forces, ces causes ne doivent pas être expliquées, pas plus que l'attraction et l'affinité: il y a le plus grand inconvénient à prendre parti en ce genre. C'est cependant ce qu'ont fait et ce que font encore aujourd'hui toutes les sectes. Il n'en est aucune qui ne se soit efforcée de rendre raison de ces forces, ne fût-ce que d'une manière vague et générale, en les rapportant à l'organisation, à la constitution chimique, ou à un principe métaphysique plus ou moins analogue à notre âme; et cette erreur première, fondamentale, a modifié tous les résultats ultérieurs de l'observation; de telle sorte, qu'ainsi que nous le verrons, tous ces systèmes sont essentiellement ruineux par cette seule circonstance. La base sur laquelle ils reposent n'est qu'un sable mouvant, qui ne saurait prêter un point d'appui solide à l'édifice, celui-ci fût-il d'ailleurs construit selon toutes les règles de l'art, et parfait par lui-même.

Les forces vitales diffèrent, sous un très-grand

rapport, des forces physiques; celles-ci sont isolées et indépendantes. Les forces sensitives et motrices, au contraire, se correspondent, s'unissent, se lient de manière à paraître ne faire qu'un seul tout; il semble donc qu'une même cause enchaîne ces deux phénomènes, qui ne seraient alors que les deux actes de cette cause unique. En outre, les forces vitales concourent au même but; les fonctions qui en sont le résultat paraissent être dirigées par une seule et même cause, du moins les phénomènes se présentent dans une sorte d'unité incontestable.

D'après ces considérations, et plusieurs autres répandues dans l'exposition de la doctrine, Barthez croit devoir admettre une cause unique de la vie, qu'il appelle *principe vital*.

Selon lui, le nom de cette cause est assez indifférent; celui qu'il a choisi peut être pris à volonté; il est susceptible de plusieurs sens très-variés, même opposés, ou plutôt de tous les sens, et par cela seul il ne lui paraît susceptible d'aucun en particulier. C'est par cette raison qu'il préfère cette dénomination indéterminée, à d'autres qui donneraient des idées plus limitées, comme le nom d'*impetum faciens* (Hippocrate), ou autres par lesquels on a désigné la cause des fonctions de la vie. Ce mot de *principe vital* n'indique donc, dans la doctrine de Barthez, que la cause, quelle qu'elle soit, de la vie, fût-ce un principe matériel ou métaphysique, un être substantiel ou une simple modalité de la substance organisée. Il peut se tra-

duire indifféremment par *cause de la vie*, *puissance vitale*, *force vitale*, *vie*, *être vivant*, *système vivant*, etc. etc., même par un caractère algébrique. Si Barthez réunit toutes les forces vitales sous une seule dénomination, c'est, encore un coup, parce que ces forces particulières se correspondent étroitement et paraissent dépendre d'une même cause, et que cette circonstance particulière des propriétés vitales ne pouvait pas être impunément négligée. Elle est fondamentale dans l'ordre des vérités de la science, et la plupart des systèmes de physiologie sont ruineux, parce qu'on n'a pas fait entrer cette idée essentielle dans la base même.

Plusieurs auteurs, avant Barthez, avaient bien admis un principe vital; mais tous, comme il serait aisé de le démontrer, avaient cherché à s'en faire une idée en partant de notions empruntées à la physique ou à la metaphysique. Barthez est le seul, et je ne crains point d'être dementi, qui ait présenté le principe de vie, comme une notion abstraite, indéterminée, dont il a dit qu'il fallait bien se garder de pénétrer la nature et le mode d'action, parce qu'on ne le peut que par des hypothèses qui detruiraient toute science physiologique. Cette opinion n'a pas été émise en passant, comme on pourrait la trouver implicitement dans quelques ouvrages où l'on a été forcé de convenir qu'on ne devait point rechercher la cause de la vie, mais elle a été établie formellement et en termes précis ; elle a été posée comme le principe essentiel de la manière de philosopher dans toutes les sciences, et

est devenue le fondement d'un système de physiologie entrepris sur ce plan et suivi jusque dans ses derniers détails.

Tout en établissant que le principe de vie devait être conçu d'une manière indeterminée, il a senti cependant que l'esprit humain aurait toujours une propension invincible à vouloir en prendre une idée plus positive ; il s'arrête ici pour prouver qu'il est impossible à un esprit sage de décider les questions de ce genre, et que par conséquent, sur ce point, il faut se fixer comme à une ancre sacrée, à un scepticisme absolu. Il invoque à la fois les autorités les plus imposantes et les raisonnemens les plus puissans, pour établir cette thèse si importante pour les destinées ultérieures de la science ; il montre que, dans tous les temps, les philosophes et les médecins n'ont point su s'ils devaient rapporter les phénomènes de la vie à un principe isolé de l'âme et du corps, ou bien si la vie n'était qu'une simple modalité de l'organisation ; ou plutôt il établit qu'ils ont embrassé alternativement ces opinions opposées, et qu'ils n'ont pu se fixer à aucune d'elles.

Selon lui, on ne peut donner, à cet égard, que des assertions négatives, des doutes et des conjectures. Il est utile de développer et de fortifier ce scepticisme, pour diriger plus sûrement l'étude des forces de la vie. En effet, lorsque aucune opinion préjugée sur les causes prochaines et immédiates des faits n'entrave les recherches de l'esprit, l'on arrive, d'une manière sans comparaison plus facile et plus directe, à des formules ou expres-

sions générales des analogies de ces faits ; et ces analogies sont toujours vastes et fécondes, si elles ont été conçues avec une grande intelligence, et examinées avec une logique sévère.

Ainsi, je suppose que l'on décide avec Bichat, et tant d'autres, que la vie dépend de l'organisation et des propriétés locales des tissus ; avec Cullen, de l'action nerveuse ; avec Hoffmann, du fluide nerveux; avec Sthal, de l'âme, etc. etc. ; il est très-sûr que, dès cet instant, l'esprit sera fixé dans une hypothèse gratuite, et que c'est à travers ce prisme trompeur qu'il examinera tous les faits. Il est incontestable que l'on ne tiendra compte que de ceux qui seront en rapport avec l'hypothèse qu'on aura choisie; que l'on écartera les uns et torturera les autres. On sera loin de les considérer en eux-mêmes, et de les réunir en lois expérimentales ; mais on ne s'occupera que de les rattacher tant bien que mal à cette même hypothèse, c'est-à-dire, à rendre plus probable une proposition qui par sa nature est souvent arbitraire et supposée. En un mot, il serait aisé de démontrer, qu'en partant de pareils principes, on travaillerait la science pendant des siècles entiers presque en pure perte, ou du moins sans autre profit que celui des faits nouveaux, auxquels l'hypothèse aurait pu conduire.

C'est dans ces vues que Barthez balance toutes les opinions. « Il se peut, dit-il, sans doute que, d'après une loi générale qu'a établie l'Auteur de la nature, une faculté vitale, douée de forces motrices et sensitives, survienne nécessairement, d'une manière in-

définissable, à la combinaison de matière dont chaque corps animal est formé, et que cette faculté renferme la raison suffisante des suites de mouvemens qui sont nécessaires à la vie de l'animal, dans toute sa durée (1). » « Il est possible, ajoute-t-il dans le même sens, que ce principe ne soit qu'une faculté innée, ou qui advient au corps animal, et qui y produit et dirige, suivant des lois primordiales, toutes les chaînes de mouvemens spontanés dont ce corps est susceptible. Un art divin peut faire que, dans un système de matière, les mouvemens automatiques de chaque partie concourent à la formation et à la réparation du tout, et que le corps animé ressemble, suivant la pensée ingénieuse de Galien, à la forge de Vulcain, où les soufflets même étaient vivans (2), pourvu toutefois qu'on ne croie pas être en droit d'expliquer les phénomènes de la matière, en tant que vivante, par les lois chimiques et mécaniques auxquelles elle est soumise, en tant que morte; car, dans l'état actuel de la science, on ne le peut que par la voie de l'hypothèse, et nullement par la voie d'une légitime analogie des phénomènes et de leurs lois respectives. » Mais il se peut aussi, d'un autre côté, que Dieu unisse à la combinaison de matière qui est disposée pour la formation de chaque animal, un principe de vie qui subsiste par lui-même, et qui diffère, dans l'homme, de l'âme pensante (3), pourvu toutefois qu'on étudie

(1) Ouv. cit., vol. I, p. 97.
(2) *Id.* p. 106.
(3) *Id.* p. 98.

l'action et les lois de ce principe dans l'expérience pure et simple, et non point dans des analogies arbitraires prises des phénomènes moraux, qui sont totalement différens. »

Je le répète encore, on ne peut avoir sur ces opinions diverses, que des probabilités dont la discussion ne donne pas seulement matière à des spéculations curieuses, mais est encore indispensable, pour établir dans la science un scepticisme qui devient la source unique de la certitude de tous les dogmes ultérieurs (1).

Il a paru superflu à Barthez de recueillir des probabilités en faveur de la première opinion, qui a été la plus généralement suivie dans ces derniers temps, et qui semble être la plus naturelle par sa simplicité, savoir : que le principe vital, quoique différent des principes mécaniques connus, peut n'avoir point d'existence séparée de celle du corps de l'animal qu'il vivifie. Il se borne à indiquer des probabilités que l'on a trop négligées, et par lesquelles on peut rendre fort vraisemblable, selon lui, le sentiment de ceux qui croient que le principe vital a une existence distincte et substantielle. Il me paraît insister avec trop de complaisance sur les probabilités de ce genre, et l'on voit qu'il tend à partager l'opinion de ces derniers, en ne l'admettant cependant que comme une conjecture, dont il se promet de ne tirer aucune conséquence. Mais quand même Barthez aurait commis cette faute, comme

(1) *Id.* p. 98.

je le crois, elle n'en fait pas moins sentir la nécessité et la sagesse de sa manière de philosopher, elle en confirme même le besoin.

Voici la conclusion définitive à laquelle il s'arrête. « Dans tout le cours de mon ouvrage, je personnifie le principe vital de l'homme pour pouvoir en parler d'une manière plus commode ; cependant, comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immédiatement de l'expérience, rien n'empêchera que, dans mes expressions qui présenteront ce principe comme un être distinct de tous les autres et existant par lui-même, on ne substitue la notion abstraite qu'on peut s'en faire, comme d'une simple faculté vitale du corps humain qui nous est inconnue dans sa naissance, mais qui est douée de forces motrices et sensitives (1). »

En effet, que l'on prenne tel passage que l'on voudra des Nouveaux élémens, et j'ose affirmer que l'on peut toujours substituer le nom de *force vitale* ou tel autre, à celui de *principe vital*; que, dans l'ensemble de l'ouvrage, on ne se sert point du principal vital comme moyen d'explication, tandis que Sthal et Van-Helmont ont employé constamment dans ce sens les noms d'*âme* et d'*archée*; que ces idées étaient pour eux la conséquence rigoureuse de leur manière de philosopher par hypothèses pures, et des idées primitives dont il étaient partis; qu'ils se sont entièrement livrés à ces conséquences; que les notions métaphysiques faisaient le fond de leur

(1) Ouv. cit., vol. I, p. 107.

système ; tandis que si quelquefois Barthez paraît s'oublier, il est en contradiction formelle avec ses principes fondamentaux, ses erreurs en ce genre ne sont que passagères, elles n'embrassent jamais la totalité d'un dogme ; elles peuvent altérer seulement sa pureté sans jamais la défigurer complètement ; il y a très-peu de changement à faire pour rectifier celui-ci, tandis que, dans le système de Sthal et de Van-Helmont, tout est vicieux.

« Il ne m'importe, continue Barthez, qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet être que j'appelle *principe vital* ; mais je suis la vraie méthode de philosopher, lorsque je considère les fonctions de la vie dans l'homme, comme étant produites par les forces d'un principe vital, et régies suivant ses lois primordiales. Ces lois, qui règlent l'usage et les directions des forces vitales, doivent toujours être déterminées d'après des résultats de faits propres à la science de l'homme, et peuvent ensuite être confirmées par leurs applications à d'autres résultats de faits analogues. »

« Il me paraît essentiel, pour la bonne méthode de philosopher, dans l'état actuel de la science de l'homme, et pour les véritables progrès de cette science, de reconnaître un principe vital qui produit, dans les organes du corps humain, une infinité de mouvemens nécessaires aux fonctions de la vie, d'après des *sentimens aveugles*, et par des *volontés non réfléchies* ; et de bien séparer ces mouvemens de ceux qui sont opérés dans l'homme

vivant, d'après les *sentimens éclairés* et les *volontés raisonnées* de l'âme pensante. »

« On manque aux règles de la méthode philosophique, lorsqu'on assure à présent qu'une seule âme, ou un seul principe de vie, produit, dans l'homme, la pensée et les mouvemens des organes vitaux. Cependant, on ne doit pas affirmer qu'il soit impossible que la suite des temps n'amène la connaissance de faits positifs qui sont ignorés aujourd'hui, et qui pourront prouver que le principe vital et l'âme pensante sont essentiellement réunis dans un troisième principe plus général. »

« Si ce cas a lieu un jour, ce sera seulement alors qu'en se conformant aux règles de la méthode philosophique, on pourra réduire ces deux causes ou facultés occultes, à une seule cause ou faculté occulte, indiquée par l'expérience..... »

« On n'a pas su ou voulu m'entendre, quand on a assuré que je fais consister la nouveauté de ma théorie (ou manière de voir) en physiologie et en médecine, dans l'adoption d'un principe vital, comme d'un être dont il suffisait de supposer l'existence et l'action, pour expliquer toutes les fonctions de la vie. »

« Mon objet est de rappeler les faits que présentent les phénomènes de la vie, à des analogies simples et très-étendues, pour approcher de plus en plus de connaître les forces, les fonctions et les affections de ce principe vital inconnu. Si ces analogies que je proposerai sont bien formées, il en résultera un corps de doctrine nouvelle, qui

sera du genre le plus utile pour assurer les progrès de la science de l'homme, et pour fonder solidement les méthodes de l'art de guérir (1). »

Je crois avoir déterminé, par les propres expressions de Barthez, le sens qu'il attache au mot de *principe vital*, d'après sa manière de philosopher. Je vais suivre celle-ci dans quelques exemples qui achèvent d'en donner une idée complète, me réservant, dans l'exposition particulière de la doctrine physiologique, le soin de faire ressortir sa méthode par tous les détails.

Le principe de vie ou la force vitale agite et meut les parties vivantes. Barthez constate, d'après les faits, quelles sont celles qui jouissent spécialement de cette faculté, et quels sont les divers modes sous lesquels elle se présente. Haller, qui, par une idée purement arbitraire, quoique presque généralement reçue encore aujourd'hui, admettait que les propriétés vitales dépendaient de l'organisation, fut très-prompt à profiter des expériences qui paraissent rattacher la force motrice à la fibre musculaire, et il dut être très-peu disposé à tenir compte des faits physiologiques et pathologiques qui prouvent que tous les organes vivans possèdent plus ou moins cette propriété. Jusques à Barthez, on avait cherché à expliquer ce que l'on appelait le mécanisme des mouvemens vitaux, et on avait cru presque toujours y être parvenu par des hypothèses ; on n'avait d'autre manière de concevoir

---

(1) Ouv. cit., p. 108; Notes 17 et 18, p. 96.

le mouvement que par impulsion, attraction ou combinaison chimique. Le mouvement tonique de Stahl n'était que l'élasticité des parties, dont l'âme était seulement le premier agent. Baglivi, Lacaze, Bordeu n'avaient vu, dans les mouvemens animés, qu'une force de ressort; les nerfs eux-mêmes n'exécutaient les fonctions motrices si étendues, dont on les avait chargés, qu'à l'aide d'une semblable propriété morte. Les théories chimiques et physiques que l'on donne de nos jours des mouvemens vitaux, reposent sur les mêmes bases fondamentales, et prouvent qu'encore l'on n'a pas renoncé à expliquer le mouvement vital, quoiqu'on y ait été pris si souvent; et qu'on s'obstine à ne pas recevoir la force motrice comme un fait, comme un mouvement particulier, propre aux êtres vivans, dont il faut étudier les lois et les circonstances d'après l'expérience seule, et non d'après des analogies chimiques ou mécaniques que rien ne justifie.

Au lieu de se perdre dans toutes ces hypothèses, inévitables dans la manière ordinaire de raisonner, voici tout ce que dit Barthez d'après la sienne. « Je pense que tous les mouvemens vitaux sont produits par le principe vital ou par une force vitale, de quelque nom qu'on l'appelle, qui agit immédiatement dans chaque partie du tissu musculaire, c'est-à-dire, en d'autres termes, que les muscles ont la propriété de se mouvoir, soit qu'ils la tiennent du tissu même vivant, ou d'un principe qui est présent à tous nos organes. »

« Cette manière de voir l'action du principe vital,

comme opérant immédiatement les mouvemens musculaires dans tous les points des fibres des muscles auxquels il est inhérent, me paraît présenter les notions les plus sûres et les plus simples, sur ce que disent les faits concernant le mouvement quelconque des muscles, et le passage qui peut se faire dans l'instant de ce mouvement à un parfait repos. »

« D'ailleurs, il est aussi facile de concevoir que la force vitale agit immédiatement sur les molécules de la fibre musculaire pour les mouvoir, que d'imaginer qu'elle meut les fibrilles nerveuses ou les esprits animaux à l'origine des nerfs, comme on l'a prétendu dans les deux hypothèses vulgaires par lesquelles on a jugé pouvoir expliquer tous les phénomènes du mouvement musculaire (1).

Les expériences et les observations pathologiques, sur lesquelles on a fait reposer ces hypothèses, n'ont donné de pareils résultats, que parce qu'elles ont été interprétées par des hommes qui ne rapportaient les phénomènes vitaux qu'à des agens mécaniques ou chimiques, et ne pouvaient concevoir d'autre communication d'organe à organe que celle qui a lieu par des voies mécaniques. Ces expériences, considérées en elles-mêmes, prouvent seulement que l'intégrité des communications nerveuses est une des conditions du mouvement musculaire. « C'est, dit Barthez, en me bornant aux faits même qui sont essentiellement relatifs à l'action des forces musculaires, que j'établis une théorie qui est expérimentale sur la force motrice des muscles. »

---

(1) Ouv. cit., p. 118.

En effet, Barthez est le seul de tous les physiologistes qui ait donné une véritable théorie des mouvemens des muscles, c'est-à-dire, une simple collection de faits; seul il n'a point été au-delà de ces faits, et il a admis avec franchise un mouvement vital et essentiel, dont il a considéré les lois toujours d'après l'expérience; tandis que tous les autres, sans exception, ont voulu expliquer ce mouvement par des idées métaphysiques, physiques ou chimiques, par des circonstances organiques ou par des agens intermédiaires purement hypothétiques (1).

Prenons un autre exemple : l'idée des forces sensitives a été toujours embarrassée, dans les autres doctrines, par des notions plus ou moins arbitraires. On a très-souvent confondu ces forces avec les forces motrices, quoique l'observation directe ne légitime pas cette union. On a même rapporté les unes et les autres à un mouvement mécanique, à un fluide nerveux, à une combustion chimique, etc.; en un mot, l'on s'est efforcé de se faire des conceptions matérielles de ces forces; et cela, nous ne saurions trop le répéter, parce qu'on a voulu expliquer ce qui est inexplicable, et que l'on a prétendu pénétrer dans le mécanisme de la sensibilité par des analogies trompeuses.

Voici le langage de Barthez dans sa manière de philosopher. La force vitale ou les organes vivans

(1) Voy. notre article *Force musculaire*, vol. XVI du Dictionnaire des sciences médicales.

jouissent de forces sensitives. Le sentiment : voilà un fait primitif, un fait au-delà duquel il n'y en a point d'autre dans l'état actuel de la science. Je suppose une force qui le produit et je m'arrête à ce point. J'examine toujours, d'après les faits, ses modes, ses lois, ses conditions vitales et organiques, ses véritables rapports avec les forces motrices, etc. Barthez donne ainsi une place commode à tous les faits, même à ceux que l'avenir cache dans son sein ; tandis que toutes les autres doctrines n'en embrassent qu'une très-petite partie. Elles s'établissent en guerre ouverte avec leur plus grand nombre ; et si elles ne sont point le résultat des faits connus, à grand'peine pourront-elles s'accommoder à ceux que la science peut découvrir ultérieurement.

Ainsi, par exemple, pour ne pas parler des hypothèses mécaniques, chimiques et organiques de la sensibilité, hypothèses qui ne sont presque en rapport avec aucun fait, je rappellerai les opinions plus vraisemblables par lesquelles on a rapporté les phénomènes vitaux à la sensibilité et à l'irritabilité, à la force nerveuse, à l'incitabilité, etc. Toutes ces doctrines se sont mises dans l'obligation de repousser les faits qui établissent que, dans certaines circonstances, les mouvemens vitaux sont spontanés, et ne se montrent pas subordonnés à une excitation préalable.

Je crois qu'en voilà assez pour faire sentir quelle est la manière de philosopher de Barthez ; comment elle ne consiste pas dans l'admission d'un principe

particulier, moyen d'explication ; mais dans la collection de tous les faits sous les dénominations qui désignent les forces expérimentales auxquelles il pense qu'on doit les rapporter, comme il le répète si souvent en principe, et le montre presque toujours dans l'application. Il voulait ainsi réduire la science de l'homme physique aux rapprochemens des faits bien observés, aux analogies simples et étendues de ces faits, aux lois spéciales que ces analogies indiquent et qui mènent aux causes expérimentales, qui, selon lui, sont les seuls moyens artificiels de réunir ces faits. Par cette méthode, on ne s'oblige à rien qu'à tenir compte de tous les faits, quels qu'ils soient, des plus extraordinaires ainsi que des plus communs, des exceptions les plus rares comme des lois les plus générales de la nature.

Cette méthode, prise en elle-même, ne saurait être mauvaise, lors même que toutes les classifications de faits données par Barthez seraient démontrées fausses. C'est la seule qui puisse amener des progrès réels dans la science ; seule, elle embrasse les principes les plus élevés comme les détails les plus particuliers.

Tel est l'esprit fondamental de la doctrine de notre illustre Professeur ; telle est la marche qu'il a généralement suivie. Avouons cependant que Barthez n'est pas sans reproche, et la liberté avec laquelle nous signalerons ses fautes, nous mettra à couvert peut-être de toute accusation de fanatisme et de prévention.

Le mot de *principe vital* dit un peu plus que ce que l'auteur voulait dire ; il n'exprime pas simplement l'existence d'une cause quelconque, de la manière la plus vague et la plus indéterminée, comme le voulait Barthez ; mais il décide qu'il existe un principe vital, indépendamment de l'organisation matérielle. Ainsi ce mot consacre ou inspire, si l'on veut, une hypothèse qu'il repoussait par ses principes fondamentaux de philosophie. Il aurait dû mettre son langage plus en harmonie avec sa pensée. Les mots, en effet, ont une signification, une valeur par eux-mêmes; ils réagissent sur les idées, et bon gré malgré ils les modifient. L'on peut se défendre quelque temps contre une notion étrangère dont on connaît tous les dangers et qu'on a pris l'engagement de rejeter ; mais l'on n'est pas toujours sur ses gardes, l'on cède à la fin, même sans s'en apercevoir. L'on ne peut pas à chaque instant, et par un effort d'esprit d'ailleurs aussi ennuyeux que pénible, rendre à une expression sa valeur réelle, absolue et métaphysique.

Je suppose qu'en physique ou en chimie on employât la dénomination de *principe moteur* ou toute autre analogue, et qu'on parlât sans cesse de l'*action* de ce principe, de ses *affections*, de ses *déterminations*, de ses *idées*, de son *attention*, de sa *mémoire*, etc., etc. ; certes l'on se jetterait bientôt forcément dans une foule d'hypothèses plus ridicules les unes que les autres.

Nous avons établi, nous avons démontré que

Barthez n'avait jamais fait usage du principe vital comme d'un moyen unique et absolu d'explication, ainsi qu'on le lui a reproché; mais nous sommes obligés de convenir, que la notion théorique que ce mot représente, a pu entrer dans les combinaisons de sa pensée, altérer plus d'une fois la pureté des résultats de l'expérience, et que, comme il le dit lui-même, ce mot a pu lui servir pour faciliter la *conception* des phénomènes, ce que précisément il devait éviter, d'après ses principes; car il est évident que nous ne pouvons pas concevoir les choses; nous ne pouvons que les voir telles qu'elles sont, ou plutôt telles qu'elles nous paraissent, sous des considérations générales ou particulières.

Barthez devait prendre ses précautions avec d'autant plus de soin contre l'animisme, que ce système, déjà très-heureusement modifié, était celui de ses maîtres et de ses collègues; et que les défenseurs de Stahl l'accusaient de donner une idée inexacte de cette fameuse théorie, soit pour la réfuter avec plus d'avantage, soit pour séparer avec plus de netteté la doctrine qui lui était propre, de celle de l'illustre professeur de Halle avec laquelle il ne voulait pas qu'on la confondît. Barthez poussait l'injustice, par rapport à Stahl, jusques à ne le considérer que comme un grand chimiste et à ne vouloir presque pas reconnaître son mérite comme physiologiste (1). Il faut le dire, Barthez a

(1) Voy. Nouv. élém., vol. I, notes, p. 26; Mém. sur le trait. méth. des flux. et sur les col. iliaq. Sévalle, 1816, p. 94.

été aussi injuste envers Stahl, qu'on l'a été envers lui-même, et en faveur de celui-là même qu'il s'était tant efforcé de déprécier ; punition sévère qu'il eût évité peut-être, s'il avait eu la noble franchise d'avouer le premier ce qu'il devait à Stahl et à plusieurs autres, et de se donner ainsi le droit incontestable de revendiquer ce qui lui était propre. Sa portion de gloire réelle eût été aussi grande que légitime, et il l'eût même augmentée par de pareils aveux qui ne doivent coûter qu'à la médiocrité qui a tout à perdre en les faisant. On ne peut pas contester que les opinions qui régnaient dans notre École, à l'époque où parut Barthez, n'aient eu plus de part qu'il ne voulait le faire croire à la formation de ses dogmes. Nos idées ne se forment pas de toutes pièces, et comme si elles venaient du ciel, ou si elles étaient créées par les inspirations seules du génie ; elles naissent de l'examen et de la discussion des idées de ceux qui nous ont précédés, et sur-tout de ceux qui nous environnent. Il ne peut qu'en arriver ainsi, à moins qu'un homme ne vécût complètement isolé de ses semblables ; et alors même il ne produirait rien, pas plus qu'une terre qui n'aurait pas été ensemencée.

Une fois pour toutes, donnons la généalogie des idées de notre École, généalogie sur laquelle on a jeté tant d'obscurité, soit pour rabaisser, soit pour relever leur origine. Elles se composent primitivement de l'animisme, puisé dans l'observation clinique ainsi que dans les travaux analogues des anciens, de Stahl et de Van-Helmont, modifié

par des notions plus saines et plus exactes (Sauvages), associé à l'admission des propriétés vitales inhérentes à la fibre nerveuse (Bordeu), rendu peu à peu indépendant des volontés et des affections de l'âme pensante, et soumis à des lois propres. De ce point à l'admission du principe vital, il n'y avait qu'un pas ; aussi Bordeu, avec un peu de cet amour-propre d'auteur dont tous les grands hommes n'ont souvent que trop, pouvait se faire illusion jusques à accuser Barthez de l'avoir copié (1). Mais Barthez eut le mérite, ce qui l'élève bien au-dessus de Bordeu et de tous les autres physiologistes ; il eut, dis-je, le mérite d'établir les principes généraux de la méthode de philosopher, de considérer les faits sous un point de vue plus large, de les débarrasser de tout nuage d'explication, et d'arriver presque à la contemplation pure des phénomènes, quoiqu'il fût peut-être primitivement parti d'une hypothèse et qu'il y revînt de temps en temps. Cette position singulière de Barthez rend raison de l'incertitude qu'on remarque quelquefois dans sa doctrine, et de sa tendance manifeste vers certaines erreurs.

En supposant que Barthez se sentît assez fort pour résister à un piége auquel aucun autre génie n'avait encore échappé, devait-il avoir une idée aussi favorable du commun de ses disciples ? Ceux-ci devaient-ils avoir la même puissance intellectuelle, la même prudence, ou, si l'on veut, la même adresse ? Sauraient-ils éviter l'erreur, ou

---

(1) Œuv. de Bordeu, vol. II, p. 972.

du moins la cacher? Distingueraient-ils toujours la doctine positive à laquelle il n'était pas permis de rien changer, et les opinions sur lesquelles le maître laisse un peu plus de liberté malgré tout le despotisme de l'École, en d'autres termes, la doctrine extérieure et intérieure, *exotérique* et *ésotétique*? N'était-il pas à craindre que quelqu'un d'entr'eux n'insistât spécialement sur l'hypothèse, comme il est déjà arrivé si souvent; et que ce système, ainsi que tous les autres, se détruisît par les efforts mêmes destinés à le défendre.

Plus on réfléchit sur l'histoire des sciences, plus l'on voit que les grands maîtres avaient été toujours assez fidèles à l'observation. Mais ils avaient laissé échapper une conjecture, ils s'étaient permis un mot équivoque; le germe d'erreur a fermenté et le système entier est tombé en pourriture. Quiconque veut établir une doctrine de quelque durée, doit sur-tout prendre ses précautions contre l'avenir : c'est l'ennemi qu'on redoute le moins, et celui cependant qui est le plus à craindre. L'on doit se prémunir moins contre les attaques des adversaires, que contre les exagérations des amis. Les disciples de Boërhaave ne devaient pas être tous des Van-Swieten (1); ni ceux de Barthez des Lordat. C'est Chirac qui fut la cause de la chute du Boërhaavianisme par sa pratique hardie et téméraire; il divulgua tous les secrets que le maître avait

---

(1) Encore même beaucoup de personnes pensent-elles que Van-Swieten gâta plus d'une fois les aphorismes de son maître.

tenus cachés et qu'il avait enveloppés avec art dans un vaste ensemble de faits précieux et d'autorités imposantes. D'ailleurs, le génie se corrige, la médiocrité n'est susceptible d'aucune réforme On le sait, Boërhaave changea d'opinion vers la fin de sa vie, sans que l'on s'en aperçût ; du moins il n'y eut guère que nos Professeurs de Montpellier qui furent assez habiles pour le prendre sur le fait et assez malins pour le dire à l'Europe entière. Stahl souriait aux incartades de ses disciples ; il avait tort, il aurait dû les tancer vivement, et les ramener à l'ordre : ils lui firent plus de mal que les mécaniciens les plus acharnés. Encore un coup, dans les sciences comme dans la morale, dans la conduite privée comme dans les grandes révolutions publiques, c'est souvent de nos amis que nous devons le plus nous défier.

Le mot de *principe vital* répand dans le langage physiologique une très-grande obscurité ; il détourne l'attention de l'observation des phénomènes et de leur comparaison analytique, ce qui constitue, selon nous, toute la science, pour la diriger vers la recherche des causes ou vers leur prétendue découverte, ce qui doit la détruire tôt ou tard. Si les ouvrages de Barthez sont si peu lus, si peu compris, si mal entendus, c'est à lui-même qu'on doit s'en prendre. Ce mot métaphysique, qui revient à chaque ligne et que l'auteur répète avec une dangereuse complaisance, distrait le lecteur et use toutes les forces de son intelligence dans des abstractions trop relevées et souvent perdues dans la

vague des hypothèses. Si l'on donnait une nouvelle édition des Élémens de la science de l'homme, en retranchant complètement l'expression de *principe vital* et en lui substituant celle de *force vitale*, en se servant même de celle-ci aussi peu que possible, et se contentant d'exprimer tout simplement les différentes classes de phénomènes et leurs lois expérimentales ; la doctrine de Barthez deviendrait par cela seul et sans autre changement, aussi claire dans l'exposition qu'elle est inébranlable dans les dogmes. Elle le serait même beaucoup plus que toutes celles où l'on s'efforce en vain de faire concevoir les phénomènes vitaux par des analogies physiques, mécaniques, chimiques, ou organiques, auxquelles on n'entend rien au fond, pour peu qu'on ait l'esprit juste et qu'on ne se paye pas de mots ou d'idées superficielles. Elle n'aurait dès-lors plus besoin que de développement dans les détails, chose que Barthez a un peu trop négligée ; mais Barthez n'était pas un maçon, c'était un architecte ; c'était Michel-Ange, concevant le plan de l'église de Saint-Pierre, et laissant à des mains moins habiles le soin de l'exécution.

Une observation importante à faire encore par rapport à la *manière* de Barthez, c'est qu'il procède presque toujours par la méthode synthétique. C'est ainsi qu'il arrive de plein vol, et dès son entrée dans la carrière de la science, à l'expression ou à la formule la plus générale de tous les mouvemens du corps vivant (*principe vital*); en descendant ensuite de cette expression ou de ce fait

primitif aux faits secondaires, il découvre, dans ces derniers, des analogies moins étendues, il en forme des combinaisons nouvelles, les étudie sous le plus grand nombre de leurs rapports, et s'essaie ainsi à déterminer la valeur de l'inconnue, exprimée dans l'énonciation du problême.

Cette méthode suppose et annonce sans doute un grand génie, mais elle me paraît dangereuse. C'est la voie la plus courte, mais la moins sûre. Il se pourrait que l'on se fût trompé dans la première vue, sur-tout en regardant si vîte; dès-lors tous les travaux successifs seraient altérés par une première erreur. C'est prendre une lunette, au lieu de se servir de ses yeux; on peut y voir plus au loin, mais le verre peut prêter aux objets des couleurs mensongères. D'ailleurs, on borne les progrès que l'on peut faire dans une science. Enfin, cette méthode est nécessairement obscure, puisqu'elle semble souvent supposer préalablement la connaissance de ce qu'elle veut enseigner.

Au contraire, la méthode analytique, c'est-à-dire, celle qui dans la physiologie s'élève des faits particuliers aux phénomènes généraux; de ceux-ci aux forces qui les produisent; de celles-ci à la notion de leur réunion en une force unique; cette méthode, dis-je, est sûre et facile; elle permet un libre examen des dogmes, et laisse une place commode à tous les perfectionnemens possibles.

Au reste, Barthez n'a fait que suivre ici l'influence et le goût de son siècle : celui-ci était porté vers les méthodes synthétiques. Les choses ont changé; de

toute part on introduit aujourd'hui dans la méde-cine les méthodes analytiques. Peut-on calculer tous les effets de cette réforme que réclame plus d'un esprit sage, par rapport à la doctrine de Barthez? On prendrait les choses en sens inverse, on partirait d'un point opposé; devrait-on toujours arriver au même résultat?

A Dieu ne plaise, que par ces remarques nous voulions rabaisser le mérite de Barthez! Mais a-t-il pu arriver seul à tous les perfectionnemens des méthodes de philosopher? A-t-il pu les suivre dans tous leurs détails? De même qu'il a emprunté à ses devanciers, n'est-il pas à croire qu'il a laissé à faire quelque chose à ses successeurs? Ce sera un aussi grand homme que l'on voudra; mais enfin il tient sa place dans la chaîne des intelligences. Quelque admi-ration que j'aie pour un homme, j'en ai encore plus pour l'esprit humain. Barthez a-t-il pu s'arracher en entier à l'influence de son siècle, qui passait encore des faits aux hypothèses, et qui était peu familiarisé avec les saines méthodes à peine introduites dans les sciences? S'en est-il tenu aux faits seuls? N'a-t-il pas donné quelque chose à l'esprit d'hypothèse? Il aurait franchi un espace trop grand. Pour honorer dignement le génie, faut-il renverser les lois éter-nelles de la Nature? L'homme marche, mais ne vole pas. A-t-il pu résister à l'entraînement d'une des têtes les plus métaphysiques, et échapper à un piége dans lequel était tombé Aristote? La médita-tion profonde, en donnant plus de netteté aux idées abstraites, finit presque toujours par les réaliser.

On pourrait dire, pour excuser Barthez, qu'il a senti la propension invincible de l'esprit humain à la recherche des causes, et que, ne pouvant la surmonter, il a cru convenable de la tromper par des mots qui n'avaient d'autre valeur que de laisser toujours en supposition le problême insoluble. C'est ainsi que Cotes défendait Newton d'avoir présenté son attraction comme une hypothèse, et non comme un fait généralisé. On occupe ainsi, par un mot, une place qu'il faut toujours remplir par quelque chose. Mais il me paraît que cette excuse ne peut être reçue; on ne s'amuse pas ainsi impunément des poisons, il n'est pas peu dangereux de nourrir l'espérance de la découverte des causes, et de la tromper en l'irritant; à la première occasion on est puni de cette complaisance. Il est à présumer cependant que l'introduction de la doctrine de Newton aurait été retardée d'un demi-siècle, s'il avait donné son attraction comme une simple observation. Je n'ose affirmer, même pour son honneur, qu'il y ait entendu finesse, et que cette conduite soit le résultat d'un calcul; il me paraît plus probable qu'il a subi la loi de l'enchaînement des intelligences, à laquelle n'échappent pas même les plus grands génies.

Exposons maintenant la manière de philosopher de Barthez dans la médecine-pratique.

La médecine, considérée comme l'art de guérir ou plutôt de traiter les maladies, doit être définie la science dogmatique des indications. Son but est donc la thérapeutique, en prenant ce mot

dans le sens le plus étendu, et non comme synonyme de matière médicale ou de simple formulaire. Jusques à Barthez on n'avait envisagé les maladies que sous des points de vue plus ou moins rétrécis, quelquefois même purement hypothétiques et erronés ; et c'était de ces notions incomplètes, arbitraires ou fausses, que l'on avait déduit les indications. Ainsi, les médecins s'étaient tous partagés en humoristes ou en solidistes, en expectans ou en agissans, en métaphysiciens ou en matérialistes ; certains prenaient même des bases moins larges d'indication, ils ne tenaient compte que de la constitution physique de la fibre, qu'ils supposaient lâche ou serrée ; des troubles de la circulation, qu'ils imaginaient embarrassée par des obstructions et des stases ; du dérangement des premières voies, qu'ils croyaient surchargées de matières surabondantes ou putrides ; de l'état dynamique des forces, dont ils n'admettaient que les lésions en plus ou en moins, etc. Tous n'étudiaient la Nature qu'à travers le prisme trompeur d'une idée plus ou moins bornée, et ne considéraient les maladies que par un champ de vision très-étroit.

Les esprits sages de tous les temps avaient senti les inconvéniens et les graves dangers de cette manière de procéder, et n'avaient trouvé d'autre moyen pour les éviter, que d'avoir recours à l'empirisme ou à l'éclectisme. Mais l'empirisme grossier et brut, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, celui qui n'est soumis à aucune règle dogmatique, détruit presque toute médecine, à force

de restreindre son domaine ; il la décompose en la réduisant à ses matériaux primitifs. L'éclectisme n'est souvent qu'une association bizarre d'erreurs et de suppositions, dont les détails particuliers n'ont pas plus de valeur que leur ensemble général.

Barthez conçoit la belle idée de plier la médecine-pratique à la même philosophie qu'il a introduite dans la science physiologique. Il présente à son esprit le tableau complet de toutes les méthodes variées que l'on a jamais appliquées aux maladies ; il les prend à leur source et à leur première origine ; il détermine leur caractère, évalue leurs avantages et leurs inconvéniens ; il les met à leur place respective, et les coordonne selon leurs légitimes usages. Il fait, en un mot, pour la médecine-pratique, ce que le génie de Montesquieu avait fait dans l'étude des gouvernemens et des lois. Il se garde bien de s'attacher à telle ou telle idée particulière ; il embrasse tout son sujet et ne lui donne d'autres limites que celles que lui ont laissées les travaux réunis de tous les grands observateurs. Jamais médecin, nous osons le dire, ne s'était élevé si haut ; et l'on s'assurera bientôt que lors même que l'on pourrait lui contester, sous quelque rapport que ce soit, quelque application particulière de ses principes généraux, on ne pourrait pas lui refuser la gloire d'avoir créé la philosophie de la médecine-pratique considérée sous le point de vue le plus étendu, philosophie, qu'aucun des grands hommes qui l'avaient

précédé n'avait jamais conçue dans ce vaste ensemble (1).

Il entend par *méthodes* les plans divers de traitement que l'on peut opposer aux maladies. Jusques à lui on n'avait guère connu que les médicamens

(1) Galien, esprit éminemment systématique, avait eu le premier des idées analogues, quoique très-éloignées encore de celles de Barthez, lorsqu'il avait distingué les méthodes de traitement en deux ordres, les méthodes rationnelles et les méthodes empiriques. (Giraudy, *Traité de thérap. génér.*, p. 242, 1816.) Il faut ensuite franchir des siècles et arriver à Fordyce. M. Lordat a prouvé (*Doct. méd.*, p. 309 et 311.) contre M. Dumas, que Stahl n'avait eu rien moins que des idées de ce genre; et que notre illustre Professeur avait été trompé à cet égard, par une analogie d'expressions, et peut-être par le désir secret de diminuer le mérite de Barthez, qui ne reconnaissait pas assez le sien. L'auteur anglais paraît s'être plus rapproché de Barthez; mais, dans le peu qu'ils ont de commun, il n'a fait qu'entrevoir vaguement ce que Barthez a vu d'une manière fixe et arrêtée. D'ailleurs le principal mérite de celui-ci est moins encore, selon nous, d'avoir distribué les différentes méthodes de traitement que d'avoir fait servir ces vues à la philosophie entière de la médecine-pratique; et c'est sous ce jour particulier qu'il faut considérer et apprécier sa doctrine. Elle est la clef et la base de la médecine-pratique. Sous ce rapport, Barthez est sans égal, et il ne peut être comparé à personne. C'est pour ne s'être pas formé une idée exacte des *Méthodes* Barthéziennes, qu'on ne les prend très-souvent que pour des divisions scolastiques assez indifférentes. M. Lordat a très-bien relevé cette erreur, quand il a dit (Ouv. cit., p. 308) : « dans ce grand travail, il éclairait toutes les faces des faits pathologiques; il en faisait réfléchir la lumière sur les lois de l'économie animale; il rangeait sous des principes solidement établis un nombre prodigieux d'observations thérapeutiques, qu'un empirisme timide et grossier laissait isolées, et que le dogmatisme hypothétique rejetait, quand elles ne s'accordaient avec la théorie reçue. »

et leur classification systématique plus ou moins heureuse. J'affirme même que les médecins étrangers à sa doctrine ne savent pas trop encore ce que c'est qu'une méthode. On ne s'occupe que de nosographie, de thérapeutique et de matière médicale ; on n'a pas d'idée d'une science antérieure à toutes celles-là, et qui décide de leur direction et de leurs destinées ultérieures, la philosophie de la médecine-pratique ou la science des méthodes. La science des méthodes est à la thérapeutique, ce qu'est la tactique à l'art militaire, la législation à l'administration.

Il distingue les méthodes en naturelles, en analytiques et en empiriques (1).

1.° *Méthodes naturelles.* La nature guérit les maladies, elle les guérit par des actes sensibles ou cachés ; il arrive quelquefois que ces actes s'annoncent, se commencent, mais ne s'achèvent pas.

---

(1) Il faut lire sur les méthodes la préface de la *Nova doctrina*, 1774 ; les *Nouveaux élémens*, vol. I, p. 44, *notes*, p. 25, (9) ; *Mém. sur la col. il.*, §. V ; *Traité des malad. goutteuses* ; (la Préface est consacrée en entier à l'exposition et à l'application de ces méthodes ; -- *Consult. de Barthez*, préface de M. Lordat ; -- Dumas, *Traité des mal. chron.*, p. 602 ; - Bérard, *Dict. des sciences médicales*, art. *Élément.* Je crois avoir rendu à l'analyse le service d'ailleurs très-facile :

1.° De l'avoir isolée de toute discussion physiologique et métaphysique, dont on ne l'embarrasse que trop souvent.

2.° D'avoir insisté plus spécialement sur les caractères essentiels de chaque élément et sur leur description à la manière de la célèbre École de Pinel.

3.° D'avoir restreint à un plus petit nombre les élémens des maladies, et d'avoir établi des principes plus tranchans et plus sévères pour distinguer le symptôme de l'élément.

Dans ce cas, l'art a les moyens de les préparer ; de les faciliter et de les fortifier : ainsi, par exemple, une fièvre inflammatoire parait-elle vouloir se juger par une hémorrhagie nasale, et cependant les efforts en ce genre sont-ils incomplets, ou ne remplissent-ils pas entièrement leur but, l'art peut les aider, les soutenir et les terminer.

Ces méthodes ont composé la pratique d'un très-grand nombre de médecins. Hippocrate et la plupart des anciens, Sydenham, Stahl, Bordeu, et les plus sages parmi les modernes, en ont fait l'emploi le plus étendu, et quelquefois même ils se sont bornés vicieusement à elles seules, ce qui a rendu leur pratique timide et rétrécie. Barthez restreint sagement leur domaine aux cas où la nature a une tendance manifeste à affecter une marche réglée et salutaire.

2.° *Méthodes analytiques.* L'art ne se contente pas de faciliter les mouvemens de la nature, il a encore d'autres instrumens en sa puissance. Il peut combattre des états morbides par des moyens directs : ainsi, il peut faire disparaître l'état inflammatoire que nous venons de considérer dans ses rapports avec les crises, par des saignées plus ou moins répétées ; ainsi, on attaque l'état vénérien par le mercure, la faiblesse par les toniques, la douleur par les narcotiques, etc. etc. Ces moyens n'agissent plus en imitant la Nature, ou plutôt en facilitant ses efforts spontanés ; bien loin de là, ils détruisent les états morbides auxquels on les oppose directement, de quelque manière que cela

se fasse ; car, pour le moment actuel, nous ne voulons ni ne devons entrer dans aucun détail à cet égard : rendons la question générale indépendante de toute discussion particulière.

Or, il est prouvé par l'expérience journalière, que les états morbides diffèrent les uns des autres ; que la diminution des forces n'est point la même chose que leur augmentation, la douleur que le spasme, etc. Je ne veux ni ne dois encore donner aucune idée déterminée de ces états, fixer leur nombre et leurs caractères ; je ne sais ni ne veux dire jusques à quel point l'on peut s'en tenir aux analyses qui ont été faites en ce genre : tout ce que je prétends, c'est qu'il y a des états morbides différens ; que, dans l'état actuel de l'observation clinique, il y a plus d'une maladie et même plus de deux, quoi qu'en disent les systématiques anciens et modernes ; qu'il y a plus, par exemple, qu'atonie ou qu'irritation prises exclusivement (Brown, M. Broussais), réunies, ou suivies dans toutes leurs combinaisons.

D'un autre côté, l'expérience prouve qu'il y a plusieurs classes de médicamens ; que chacune de ces classes bien distincte est ou doit être en rapport avec quelque état morbide particulier ; enfin, cette même expérience établit qu'un individu, dans la même maladie, n'a pas toujours un seul état morbide, qu'il peut en avoir plusieurs à la fois, qu'il ne faut pas se servir d'une seule classe de remèdes, mais bien en employer de plusieurs classes adaptées à chaque état morbide différent. Décomposer ainsi une maladie, c'est l'analyser ; la traiter

d'après cette analyse, c'est la traiter d'après une méthode analytique. En d'autres termes, saisir les indications fondamentales et essentielles que présente une maladie ; les saisir dans leur nombre plus ou moins multiplié et dans leurs rapports respectifs ; les remplir par des moyens convenables et proportionnés, c'est ce qu'on entend par *méthode analytique*.

« Les méthodes analytiques, dit Barthez, sont celles où, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, ou dans les maladies plus simples qui s'y compliquent, on attaque directement ces élémens de la maladie, par des moyens proportionnés à leurs rapports de force ou d'influence (1). » Citons quelques exemples pour faire ressortir cette vérité importante : un individu est atteint d'une fièvre inflammatoire-bilieuse. Y a-t-il un seul praticien qui nie les faits de ce genre ; car, pour les systématiques, je le déclare une fois pour toutes, je les récuse, ce n'est pas devant leur tribunal que j'en appelle dans le moment ; j'ai recours à une cour suprême et de l'ordre le plus relevé dans la hiérarchie médicale, à l'expérience ou à l'observation clinique pure et simple. Eh bien ! n'y a-t-il dans ce cas qu'une seule affection, ou mieux encore, pour parler un langage moins sujet à discussion, n'y a-t-il qu'une seule indication à remplir, qu'une seule classe de moyens thérapeutiques à employer ? Non, il y en a deux : la saignée et l'ensemble des moyens anti-phlogistiques,

(1) Traité des mal. goutt., préf. p. *xj*.

les évacuans et l'ensemble des moyens *anti-gastriques*, *anti-bilieux*, tout comme on voudra les appeler. Pour tout praticien, ces deux ordres de médicamens ne seront jamais les mêmes.

Maintenant est-il indifférent de commencer par la saignée ou par l'émétique? Non; il y a donc un art qui apprend à distribuer ces différens agens thérapeutiques, à les proportionner aux rapports qu'ont les deux affections élémentaires; donc il y a une analyse clinique, une analyse thérapeutique; il y a des méthodes de ce nom; et Barthez ne s'est pas perdu dans de vaines abstractions métaphysiques, quand il les a admises dans sa belle classification des méthodes.

A-t-il trop étendu leur domaine? Ce n'est point ce dont il s'agit; nous devons examiner seulement si ces méthodes existent. C'est à l'expérience, suffisamment instruite, à prononcer sur toutes les questions de détail, et à juger tous les incidens; mais la question générale est complètement et irrévocablement décidée aujourd'hui; la cause de l'analyse est gagnée.

Mais, qu'est-ce qu'un élément ou une affection essentielle? C'est un sujet d'indication majeure; ce n'est pas autre chose. Mais, telle indication qui nous paraît aujourd'hui majeure, pourra, dans la suite, devenir très-secondaire, et être réunie à une autre indication déjà connue. Eh bien! il y aura une indication de moins dans le tableau général. Cela ne détruit pas le système; bien loin de là, cette circonstance le confirme.

Les méthodes analytiques se confondent avec les méthodes symptomatiques. Il est possible que certains auteurs aient très-souvent commis cette faute; que Barthez lui-même s'en soit rendu aussi coupable que l'on voudra (1). Dans un très-grand

(1) Barthez me parait avoir commis l'erreur fondamentale d'avoir considéré, comme élémens des maladies, tous les divers actes qui constituent une même affection; ainsi, par exemple, dans une inflammation, il prend pour ses élémens, dans tous les cas, la douleur, la fluxion, l'irritation phlogistique, etc. Je craindrais beaucoup que la doctrine, si l'on s'obstinait à lui donner ce sens, ne fût jamais reçue par les esprits sévères qui ont une juste appréhension des abstractions métaphysiques, et qui ne redoutent rien tant qu'un système qui consacrerait, par la philosophie la plus relevée, la médecine symptomatique, la plus mauvaise de toutes les médecines.

J'ai jugé convenable de présenter la doctrine de l'analyse thérapeutique dans ses principes les plus généraux, et abstraction faite de l'application particulière qu'a pu en faire Barthez. J'ai cru en outre devoir rapporter à Barthez, comme à son premier auteur, tous les développemens ultérieurs qu'elle peut avoir reçus.

M. Lordat, qui a exposé la doctrine de Barthez dans d'autres vues, et nécessairement avec plus de détails que nous, pourra nous en fournir les principaux traits. Il l'a développée à sa manière, avec autant d'esprit que de profondeur, il semble n'avoir rien oublié pour la faire ressortir; il a même osé divulguer des secrets que Barthez aurait réservés peut-être pour les adeptes. Chaque secte a ses expressions consacrées, qu'il ne convient peut-être pas pour ses intérêts, de trop répéter devant les profanes, qui pourraient les prendre dans un mauvais sens et en faire leurs profits.

« Selon Barthez ou selon M. Lordat, une maladie se compose d'affections variées ou d'*idées* différentes de la puissance vitale; et pourquoi la modification de l'unité vitale, d'où dépend la maladie qui détermine cette cause active à produire divers actes insolites dans le système entier ou dans quelques parties, ne pourrait-elle

nombre de cas limitrophes, elles sont analogues, et on ne doit pas même trop se piquer, pour les intérêts bien entendus de la médecine-pratique,

---

pas s'appeller *idée morbifique?* (Barthez avait laissé échapper, en passant, cette opinion Helmontienne, dans les Nouv. élém., vol. II, p. 31, *idée de mouvement*, p. 212, *idée canine.*) Cette dénomination serait d'autant plus commode que, si elle devenait usuelle, on pourrait continuer d'emprunter à la physiologie les mots qui expriment les qualités et les relations des idées intellectuelles, pour rendre des qualités et des relations analogues des idées morbifiques, comme la simplicité, la complication, la composition, l'association. »

« On sait que les opérations mentales, quelque variées qu'elles soient, se résolvent en un petit nombre d'actes simples, dont l'âme arrange la succession selon le but qu'elle se propose. On sait encore que toutes les fonctions naturelles se composent de combinaisons et de suites de phénomènes simples que l'unité vitale exécute au moyen des facultés sensitive, motrice, altérante, plastique, etc., dont elle est douée, phénomènes qu'elle co-ordonne suivant des lois primordiales qui se rapportent à des fins utiles. Ces analyses doivent aider à concevoir que les maladies, quelque longue qu'en soit l'énumération, se résolvent de même en un nombre circonscrit de phénomènes élémentaires que présente la puissance vitale vicieusement modifiée: ce sont des altérations de la sensibilité, un exercice insolite des mouvemens, une aberration des actes qui règlent la constitution chimique des humeurs, etc. etc. » C'est là ce que Barthez nomme les *élémens* des maladies. (*Doct. méd.*, *p.* 289.)

« La complication proprement dite est d'autant plus digne d'attention, qu'elle embarrasse singulièrement la marche des maladies connexes, comme les fièvres périodiques doubles, triples, en offrent la preuve journalière. La puissance vitale est, dans la conduite de ces affections simultanées, aussi sujète à des aberrations, que la puissance morale, lorsqu'elle veut mener de front deux opérations intellectuelles, disparates, comme dicter deux lettres sur deux sujets différens. On me pardonnera ces comparaisons fréquentes tirées de l'être pensant : je ne puis comparer l'individualité vitale qu'à un principe d'unité, et il est naturel

de tracer une ligne de démarcation rigoureuse entre les unes et les autres : mais enfin, dans l'exemple que nous avons supposé d'une fièvre réellement inflammatoire-bilieuse, peut-on considérer l'etat inflammatoire comme fournissant une simple indication symptomatique; d'autres en diront autant de l'état bilieux. Que deviendra la maladie? Observez que je ne nie pas qu'il ne puisse en être ainsi dans certains cas, mais ce n'est pas de ces cas dont il s'agit maintenant, et celui dont il est question ne peut pas être révoqué en doute.

Une fois la méthode générale étant établie, si l'on la considère dans tous ses détails, l'on verra bientôt qu'elle sert admirablement pour classer tous les faits que la pratique présente; que seule, elle se plie avec facilité à toutes les formes des maladies, et peut suivre toutes leurs combinaisons; que seule, elle utilise les travaux des observateurs de tous les temps, de tous les pays et de toutes les sectes, pourvu qu'ils soient exacts, lors même qu'ils seraient en opposition plus ou moins directe

---

de préférer celui que nous sentons en nous-mêmes. » (*Ouv. cit.*, *p.* 298.)

Au reste, je dois avertir que ces expressions métaphysiques, qui peuvent arrêter ceux qui ne sont point habitués à ce langage, ne sont que métaphoriques; ce mot d'*idée mortifique* n'est que synonyme d'affection vitale, dans l'intention de son auteur. J'avoue que je ne puis déterminer jusques à quel point Barthez aurait été bien aise de voir introduire dans sa doctrine le langage de Stahl. Je soupçonne qu'il n'était pas assez ami du professeur de Halle, pour souffrir un si grand rapprochement, même dans les expressions.

entre eux, ce qui arrive assez souvent : tandis que ; dans les autres systèmes exclusifs et absolus, comme ils le sont tous sans exception, l'on n'embrasse forcément qu'une série de faits, l'on néglige tous les autres et l'on se jette nécessairement dans un très-grand nombre d'erreurs graves.

Prenons un exemple remarquable. L'ouverture des cadavres constate que, chez des individus qui ont succombé à différentes espèces de fièvres, l'on trouve très-souvent des traces d'inflammation dans la muqueuse des voies digestives. Si nous avons arrangé le système médical de telle manière que nous ne puissions avoir qu'une seule idée, qu'une notion absolue sur ce que les théoriciens appellent la *nature* de la fièvre, et que nous supposions, par exemple, que l'excitation générale du système circulatoire, qui constitue, dit-on, la fièvre, est toujours produite par un point d'irritation locale que l'on décide positivement ne pouvoir avoir d'autre siége que les muqueuses abdominales, il en résultera forcément que toutes les fièvres ne seront que des inflammations abdominales. Si on nous montre au contraire des cas dans lesquels l'autopsie cadavérique offre des traces de relâchement et d'atonie dans les tissus, avec ce même système absolu et décidé, avec cette manière tranchante de philosopher, nous nous jetterons dans le système opposé, le Brownisme. Le matin nous aurons une opinion, le soir nous en embrasserons une autre, le lendemain nous en changerons encore, à moins que nous n'ayons une opiniâtreté qui nous

mette au-dessus des faits, et dans tous les cas nous nous égarerons également, nous ne ferons que tourner dans un cercle continuel d'erreurs, et j'ose affirmer encore, à cette occasion, que quand plusieurs millions d'individus du plus grand mérite travailleraient de cette manière la médecine-pratique pendant plusieurs millions d'années, le système général n'en serait pas plus parfait et resterait toujours frappé du même vice radical.

C'est ce qui est constamment arrivé depuis l'origine de la médecine jusques à nos jours; mais dans les premiers temps on était pardonnable, on ne peut pas tout voir à la fois, et le meilleur moyen de découvrir un objet, n'est-il pas de commencer par en étudier chaque face, même avec ces préventions qui animent le zèle? C'est dire en d'autres termes, j'en conviens à notre honte, qu'aujourd'hui que nous n'avons pas les mêmes excuses, les fautes de ce genre commencent à être véritablement criminelles. Dans le principe, c'était des péchés de simple omission, des péchés véniels selon les casuistes les plus sévères; ceux d'omission sont beaucoup plus graves et ont d'autres conséquences pour le salut.

Voyons, au contraire, comment, d'après la méthode d'analyse dont nous parlons, l'on peut étudier le rôle que jouent les inflammations abdominales dans les fièvres. Il faut classer les faits selon leurs grandes analogies: telle est la loi fondamentale. Or, il y a des cas dans lesquels on n'oberve, durant la maladie, aucun phénomène d'inflammation ou d'irri-

tation quelconque, dans lesquels on constate même la présence de phénomènes diamétralement opposés, des cas où l'autopsie ne laisse aucune trace de phlogose dans la muqueuse. Il y en a d'autres, au contraire, dans lesquels, d'après les symptômes, la marche de la maladie, le traitement et les lésions cadavériques bien interprétées, il y a incontestablement phlegmasie. Ici l'inflammation doit être considérée comme état essentiel, la fièvre n'est que symptomatique.

M. Broussais a rendu un très-grand service à la médecine, en faisant mieux connaître qu'on ne l'avait fait avant lui les cas de ce genre, en dévoilant les formes différentes les plus insidieuses sous lesquelles se cache l'inflammation, en corrigeant des écarts que les méthodes de classifications symptomatiques multipliaient tous les jours. Nous l'en remercions au nom de tous nos confrères de tous les pays; mais que l'on prenne garde de ne pas faire payer trop cher à la science un service qui reconnaît enfin ses bornes, quelque grand qu'il soit, et qui ne mérite pas qu'on lui livre en revanche la médecine entière (1).

Il y a d'autres cas où l'inflammation se combine,

---

(1) Nous nous plaisons à rendre cet hommage public à l'immortel auteur du Traité des phlegmasies chroniques. Il me semble que ce médecin s'était fait déjà un assez beau nom parmi les grands observateurs, pour ne pas craindre un peu plus de se compromettre aupres de la postérité la plus reculée, par des exagérations qu'elle n'a jamais pardonnées. Les grands hommes ne doivent pas se permettre de ces faiblesses qui font souvent la fortune de la médiocrité.

se complique avec d'autres états morbides. Tout prouve qu'elle n'existait pas auparavant, qu'elle n'a paru que durant le cours de la maladie ; ou bien que, si elle existait primitivement, elle marchait avec d'autres symptômes qui n'étaient point le résultat de celle-ci ; que ces symptômes particuliers avaient leurs causes, leurs marches et auraient pu avoir lieu sans elle. L'on doit donc ici, par une analyse exacte, rechercher quels sont les élémens de la maladie composée, et quels les rapports de ces élémens ; en d'autres termes, si, dans les cas de ce genre, il ne faut employer que la saignée, les sangsues, l'eau de gomme, etc., ou bien s'il faut faire concourir d'autres méthodes.

Enfin, il y a des cas où l'inflammation n'est que symptomatique : elle n'a paru que vers la fin de la maladie, et elle n'est que le résultat des autres états morbides qui ont précédé.

Il est incontestable que l'on ne peut pas nier toutes ces distinctions essentielles, rejeter l'existence de toutes ces combinaisons, et par conséquent contester la nécessité de l'analyse clinique et thérapeutique. Il n'est pas facile, dira-t-on, de suivre ces divisions dans la pratique : j'en conviens autant que l'on voudra ; mais toujours faudra-t-il reconnaître qu'elles existent, et qu'il importe d'étudier les maladies d'après cette méthode.

3.° *Méthodes empiriques.* Dans ces méthodes, on s'attache directement à changer la forme entière de la maladie par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité

dans des cas analogues. Ces méthodes empiriques sont ou vaguement perturbatrices, ou imitatives des mouvemens salutaires que la nature affecte dans d'autres cas de la même maladie, ou administratives des spécifiques que l'expérience a fait connaître dans cette maladie.

Nous développerons dans la suite l'application heureuse de ces différentes méthodes au traitement des maladies goutteuses. Pour le moment, nous devons nous borner à l'exposition de la manière générale de philosopher dans la médecine-pratique.

On le voit aisément, Barthez a suivi ici le même esprit que dans la physiologie. Embrasser tous les faits de la science pathologique, toutes les méthodes thérapeutiques, les lier selon leurs plus grandes analogies, arriver ainsi à des dogmes généraux; faire autant d'espèces de maladies qu'il y a de classes de faits semblables et de méthodes identiques, tel est le principe fondamental de sa doctrine, telle est la méthode dont il a donné le premier l'exemple, quoiqu'il faille reconnaître encore ici qu'il n'a pas pu ni voulu la présenter dans tous ses détails et dans toutes ses applications, exposer toutes les vérités qui en émanent dans leur gradation de probabilité et de certitude, se dépouiller sur-tout de toute espèce de prétention à l'explication des phénomènes, du moins comme médecin-praticien. Car il faut le dire, il s'est trop haté d'associer la pathologie à la physiologie, et il paraît n'avoir pas assez insisté sur leur indépendance réciproque que je crois être la base de la constitution la plus

heureuse de la science médicale. Il faut, en effet, que celle-ci établisse la liberté et les rapports des *pouvoirs*, pour prévenir l'invasion du despotisme des dogmatiques et de l'anarchie des empiriques. Les sciences se sont perdues comme les états, parce que l'on n'avait pas assez nettement déterminé ces *pouvoirs*. Dès-lors la pratique n'a pas voulu reconnaître de maître, ni la théorie de lois; mais aussi les états politiques ne commencent-ils que de nos jours à entendre ce que c'est qu'une constitution libérale. Peut-on exiger plus des sciences? La vérité n'est-elle pas fille du temps et de l'expérience, comme la félicité des nations et du genre humain?

Je dois cependant le dire à la défense de Barthez. Il ne recevait les applications de la physiologie à la médecine-pratique, que comme de simples conjectures plus ou moins fondées; et dans son Traité des maladies goutteuses, il ne donne sa théorie sur cette maladie que comme extrêmement probable, et il insiste spécialement sur les faits thérapeutiques qui semblent démontrer que l'état goutteux doit être considéré comme essentiel et spécifique. Sans doute que la physiologie de Barthez, sortie presque toute entière du sein de la pratique, pouvait lui être appliquée ou mieux encore rendue plus aisément que toute autre; sans doute que l'on doit admirer les beaux résultats cliniques auxquels les théories physiologiques l'ont conduit dans le traitement méthodique des fluxions, dans la doctrine et la thérapeutique des affections nerveuses, de la malignité et de la paralysie qui a lieu après la colique de Poitou;

mais nous n'en pensons pas moins que ces heureuses exceptions ne doivent pas renverser la loi générale que nous avons posée, savoir, que l'analyse purement empirique doit être le fondement de la médecine-pratique, et que les théories empruntées à la physiologie ne peuvent être considérées, surtout dans l'état actuel de la science, que comme des moyens d'investigation toujours plus ou moins infidèles, et même comme essentiellement dangereux, quand on s'en sert habituellement.

Une des preuves qui porterait le plus à penser que la manière de philosopher de Barthez ne fut point d'abord saisie, et qu'elle favorisait même sous certains rapports l'introduction des hypothèses Stabliennes qu'il avait voulu écarter à jamais de la science, ce sont les efforts de Grimaud, son élève, son ami et son suppléant dans ses fonctions, pour renouveler sous ses yeux ce même animisme que le maître avait proscrit avec tant d'empire. L'on doit remarquer que Grimaud part des mêmes principes logiques, ce qui peut faire soupçonner que ceux-ci sont entachés de quelque erreur grave ou de quelque imperfection secrète, puisqu'ils ont pu conduire un esprit aussi sevère et aussi conséquent que celui de Grimaud, à des résultats aussi hypothétiques et aussi éloignés du but primitif.

Il commence par établir, comme Barthez, que les causes ne peuvent être que les lois que nous avons aperçues et observées dans l'ordre successif des phénomènes que nous présentent les objets de la nature; et il cite l'autorité de Berkeley, à

l'appui de ce dogme important, à côté de celle de son illustre maître (1).

Il pense que la véritable manière de raisonner consiste à comparer ces lois les unes aux autres, et à s'assurer de leur ressemblance ou de leur opposition. D'après ces vues, il sépare à jamais les phénomènes vitaux des phénomènes mécaniques (2). Selon lui, l'histoire aussi exacte que possible des fonctions physiologiques et des maladies est la base de la science de l'homme. « Tous les raisonnemens, dit-il, qui ne portent pas sur les faits, ne sauraient aboutir qu'à des conséquences vicieuses, par rapport aux choses vraiment existantes, ou par rapport aux productions réelles de la nature (3)... La vie nous est absolument inconnue dans sa nature ; tout ce que nous en savons se réduit aux phénomènes que nous avons pu saisir, et l'ensemble ou la collection systématique de ces phénomènes observés pendant l'état de santé, compose, à proprement parler, tout le fonds de notre science physiologique. De même encore, pour acquérir sur l'état maladif des connaissances solides, il faut suivre la même route, il faut observer de la même manière, il faut également amasser des faits pour nous procurer des idées ; et ces idées seront d'autant plus lumineuses, et elles seront d'autant plus éminemment applicables à la pratique, que nous aurons plus multiplié ces

(1) Premier mémoire sur la nutrition, p. 25.

(2) *Idem*, et Cours de physiologie, vol. I, p. 334.

(3) Cours de physiologie, vol. I, p. 1.

faits, et que l'ordre de distribution que nous aurons établi entre eux répondra plus exactement à leurs rapports naturels de dépendance et de succession.... (1). »

« Pour étudier les fonctions, l'on doit rechercher l'ordre dans lequel elles se suivent, marquer les rapports qui les unissent, et sur-tout il faut tâcher de s'élever par des analogies simples aux lois qui les dirigent (2)..... Il faut négliger les hypothèses, il faut étudier les faits dans toute leur simplicité, dans toute leur pureté; il faut savoir les dépouiller de toute interprétation; car toute interprétation qui n'est pas déduite des faits mêmes, ou des faits analogues, est arbitraire et vaine, et toutes les théories qui ne sont pas des faits observés, rangés selon l'ordre de subordination naturelle, ne sont que des monumens élevés à l'erreur, monumens d'autant plus funestes qu'ils auront été élevés par des hommes d'un plus grand génie (3). »

D'après ces excellentes vues de philosophie, Grimaud classe un très-grand nombre de faits physiologiques et pathologiques, les considère sous le jour le plus vaste, et les débarrasse d'une foule de petites explications; mais malheureusement il n'échappe pas au danger de les réunir tous sous une seule hypothèse: l'admission d'un principe substantiel qui produit également les phénomènes vitaux et les phéno-

(1) Cours de fièvres, vol. I, p. 1, 2.e édition publiée par M. Demorcy-Dellettre (1815), et enrichie de supplémens précieux.

(2) Cours de physiologie, vol. I, p. 1.

(3) *Idem*, p. 89.

mènes moraux ; et observons encore qu'il s'est engagé dans ces suppositions, toujours par cette seule et même raison qui a égaré les plus grands et les plus sages physiologistes, savoir, que l'on peut sortir des faits, que l'on peut s'elever des phénomènes à leurs causes par la voie de l'expérience ; qu'il n'y a aucun danger dans la recherche de ces causes, lorsqu'on y parvient par la comparaison analytique des faits, et que c'est même en cela que consiste le fonds de la science, que l'on ne croit pas pouvoir exister sans cette détermination des causes.

Cette philosophie paraît si probable, si sûre, si modeste, si bien en rapport avec nos facultés intellectuelles, ou du moins avec l'analyse que nous en ont donnée jusqu'ici les meilleurs métaphysiciens, qu'on regardera peut-être l'opinion par laquelle on veut l'ébranler, comme un paradoxe insoutenable, inutile à proclamer, d'une application impossible, et ne tendant qu'à jeter la science dans un empirisme trop étroit ou dans un vague indéfini.

Grimaud nous servira d'exemple pour faire apprécier au juste cette manière de raisonner, et faire entrevoir tous ses dangers. Il adopte sans façon l'hypothèse de Stahl, et donne ainsi les motifs de sa conduite : « on reproche, dit-il, communément à ce grand homme d'avoir rapporté à l'âme toutes les opérations du corps ; mais ce beau génie avait bien vu, comme Hippocrate et comme tous les autres philosophes théistes, que la raison d'individualité d'un être vivant ne pouvait être que dans l'unité du principe qui l'anime : il avait bien vu que les

différentes parties qui le composent ne peuvent s'unir, s'accorder, concerter leurs opérations, et tendre à certaines fins par des mouvemens communs, qu'autant qu'elles sont sous la dépendance d'un être simple qui, à raison de sa simplicité, peut exister à la fois dans toutes ses parties, et les faire concourir à des fonctions qui ne se rapportent ni à telle partie, ni à telle autre, mais qui se rapportent au tout formé par leur assemblage; il avait bien vu qu'en admettant dans le corps animal deux principes différens, comme on le fait si communément dans ce siècle, et même encore en le livrant à l'action rigoureuse et nécessaire des causes mécaniques, c'était introduire dans ce corps une opposition ou un conflit de mouvemens que rien ne pourrait calmer, c'est-à-dire, que c'était rendre de tout point impossible l'existence de l'animal, qui ne subsiste que par le concert, l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ses fonctions (1). »

Il est incontestable que Grimaud ne donne dans cette hypothèse, que parce qu'il cherche la raison de l'individualité de l'être vivant, que parce qu'il ne peut pas expliquer, sans l'admission de ce principe un et intelligent, le concours des fonctions, leur harmonie, leur manière d'être, leur tendance manifeste à la conservation de la santé et à son rétablissement par des moyens très-variés, très-compliqués, et toujours proportionnés aux besoins, même à ceux du moment ou à ceux qui sont pure-

(1) Cours de phys., vol. I, p. 325.

ment accidentels. On pourrait s'amuser à remarquer ici que Barthez avait eu plus d'une fois l'imprudence de faire valoir ces mêmes raisons pour appuyer l'existence de son principe vital, et pour démontrer, selon lui, la nécessité de son admission. Barthez, comme Grimaud et tant d'autres, quand il établit des dogmes ou attaque ceux des autres, se sert presque toujours moins des faits directs, que de la possibilité ou de l'impossibilité de concevoir une chose dans un système donné : manière de raisonner aussi puissante dans la dispute qu'elle est faible dans la recherche de la vérité.

Je le déclare avec assurance, et il ne me sera point impossible de soutenir ma proposition devant tout homme de bonne foi, et qui réfléchit un peu sur les conséquences d'un principe. L'hypothèse de l'animisme, en tant qu'elle se charge d'expliquer les phénomènes vitaux et surtout l'unité de l'homme physique et moral, l'harmonie des fonctions, etc., me paraît la plus probable de toutes, la plus rigoureuse et la plus inévitable (1); et cependant elle est la plus insoutenable, et j'oserai dire la plus ridicule, quand on la suit dans tous ses développemens ultérieurs. D'après ces vues, voilà la science jetée dans une position singulière, que

(1) Si je me croyais condamné à choisir entre les hypothèses métaphysiques et celles mécaniques, chimiques, organiques et même dynamiques de Brown et de plusieurs autres modernes, je ne balancerais pas; je me déciderais en faveur des premières : elles s'accordent avec un plus grand nombre de faits, et expliquent mieux les phénomènes.

je me plairai volontiers à prolonger pour la forcer de changer de méthode. De deux choses l'une : ou il faut renoncer à l'obligation de remonter à la cause des phénomènes, et de s'arrêter en ce genre à l'hypothèse rendue la plus probable par le plus grand nombre de faits, il faut être formellement décidé à ne s'en tenir qu'aux faits eux-mêmes, généralisés et exprimés dans toute leur pureté ; ou bien il faut recevoir, bon gré malgré, l'hypothèse de Stahl. C'est cette circonstance qui explique, sans doute, comment cette opinion a été admise, sous des noms différens, par les plus grands génies qui se sont occupés de la science de l'homme, depuis Hippocrate jusques à nous. Cette hypothèse est tellement dans les faits, qu'elle a été celle des meilleurs praticiens, même de ceux qui protestaient contre toute espèce d'explication, comme l'illustre empirique Sydenham. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que cette manière de s'enfoncer dans la recherche des causes peut être aussi dangereuse dans ses résultats qu'elle est séduisante dans ses moyens.

Si l'on suit Grimaud dans les détails, l'on s'aperçoit avec étonnement qu'il se sert précisément des mêmes faits que Barthez, qu'il les interprète de la même manière, qu'il les rattache aux mêmes lois, aux mêmes forces, qu'il les réunit et les confond comme lui dans un seul principe. L'on ne peut souvent distinguer entre ces deux grands hommes que la différence des expressions, et encore même Grimaud employait-il quelquefois le mot de *principe vital*.

Le système de Grimaud se rapproche d'autant plus aisément de celui de Barthez, qu'on n'y rapporte point les fonctions vitales à des affections purement morales, à des impressions avec conscience, et à des volontés réfléchies. Selon Grimaud, et selon Stahl dont il se charge ici de faire connaître les véritables idées (1), l'âme dirige les fonctions vitales d'après des notions intuitives, par des impressions sans conscience, par des déterminations instinctives, automatiques, non réfléchies et forcées par des lois primordiales que le physiologiste doit étudier d'après l'observation et l'expérience. Dès-lors tombe l'objection que Barthez avait faite à l'animisme; objection contre laquelle Stahl lui-même avait constamment protesté, comme dirigée contre une opinion qu'il déclarait n'avoir jamais été la sienne.

Enfin, après tant de réclamations, on commence aujourd'hui à rendre justice à Stahl sous ce rapport. Sprengel a relevé, avec impartialité, cette infidélité de Haller et de tous les adversaires de l'animisme (2).

« C'est à tort, disait Grimaud, qu'on a cru devoir regarder le sentiment intérieur comme le caractère nécessaire des opérations de l'âme. L'âme est susceptible d'autres facultés, ou plutôt le sentiment qui accompagne ses actes n'est qu'un accident, qu'une circonstance qui se trouve ou ne se trouve pas avec eux. Je n'ai jamais pu concevoir comment M. Barthez avait cru pouvoir combattre avec

(1) Cours de physiol., vol. I, p. 927.

(2) Sprengel, Hist. de la méd., t. V, p. 368.

avantage le Stahlianisme, d'après cette opinion de Locke (1). »

Grimaud fait cette dernière remarque aussi judicieuse qu'importante dans une note de l'ouvrage; je ne crois pas qu'il ait eu le courage de la proclamer dans ses leçons, le maître ne l'aurait pas souffert patiemment.

Nous avons vu comment Stahl protestait contre toute explication métaphysique empruntée de l'ordre moral, nous avons cru devoir recevoir ces réclamations. Eh bien! nous devons convenir maintenant, avec la même impartialité, que toutes les explications qu'il a données sont cependant frappées de ce vice radical et que l'on a eu raison de le lui reprocher (2).

De toutes ces contestations et ces incertitudes, résulte le dogme le plus intéressant pour la phi-

(1) Cours de physiologie, vol. I, p. 408.

(2) De cette circonstance résulte la très-grande différence qu'il y a entre la doctrine de Stahl et celle de Barthez. Celle de Barthez est toute tournée vers les faits, de temps en temps seulement elle se dévie vers l'hypothèse; ses désirs le portent peut-être et l'entraînent vers ces régions inaccessibles, mais la sagesse le retient : d'ailleurs l'analogie des mots peut tromper quelquefois; ils répètent, en effet, les mêmes mots, mais ils y attachent des sens bien différens. Ces considérations, cependant, font sentir la nécessité de faire cesser cette ambiguité dans les termes qui peut permettre à tout le monde des méprises funestes. On me reprochera peut-être de ne pas distinguer assez ces deux systèmes, d'autres m'accuseront de ne pas assez les confondre. Je me suis efforcé de les présenter tels qu'ils sont, et de ne pas être plus tranchant dans mon jugement qu'ils ne le sont eux-mêmes dans leurs doctrines, qui se touchent il est vrai par certains points, mais s'écartent par beaucoup d'autres.

losophie de la science de l'homme: savoir, que, malgré lui, Stahl a été conduit à des résultats qu'il déclarait lui-même absurdes, et qui étaient cependant la conséquence rigoureuse de sa manière de philosopher qui admettait la recherche des causes et s'efforçait de concevoir le mécanisme intérieur des phénomènes.

Il est incontestable qu'avec toutes ces notions intuitives et ces affections sans conscience, il raisonne dans les détails particuliers, comme s'il avait admis des notions réfléchies et avec conscience; et ne peut-on pas se servir de cet exemple pour faire connaître tous les dangers des systèmes métaphysiques, et plus généralement encore de l'idée de remonter des phénomènes à la recherche de leurs causes? La vue de ces écarts ne serait-elle pas propre à prévenir la tendance vicieuse que pourrait prendre, dans certains cas, la doctrine de l'Ecole de Montpellier, si elle n'était suffisamment surveillée? Elle doit marcher désormais au milieu du mécanicisme et du Stahlianisme, et se tenir également éloignée de ces deux écueils contre lesquels se sont venues briser presque toutes les sectes de physiologie. Cela lui sera d'autant plus facile, que si nous avons bien fait connaître l'esprit de la philosophie de Barthez, encore plus que ses principes, celle-ci n'a contracté aucun engagement avec aucune opinion; que pour elle les hypothèses n'ont guère été qu'un vain-luxe auquel la véritable richesse peut toujours aisément renoncer; que l'essentiel est la collection systéma-

tique des faits, d'après leurs analogies les plus vastes et les plus exactes.

Quant à la médecine-pratique, Grimaud adopta l'application de l'analyse telle que Barthez l'avait conçue, et suivit les développemens de cette doctrine dans l'étude des fièvres. Le Cours de fièvres est un recueil immense de faits admirablement classés; nul autre n'offre un cadre plus commode à tous ces faits, ne précise mieux les indications variées et combinées de ce genre de maladies, nul autre ne présente la médecine plus débarrassée de toutes ces petites hypothèses, que l'on admet dans tous les autres systèmes; l'on a cependant toujours à lui pardonner son idée Stahlienne, à laquelle il revient sans cesse. Mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, malgré sa doctrine métaphysique, Grimaud analyse en véritable praticien; presque jamais, il ne se perd dans les divisions trop subtiles auxquelles cette méthode est presque naturellement exposée. Il la consacre par les observations de tous les grands modernes, et la justifie par les autorités les plus respectables. Pour ceux qui ont médité le Cours de fièvres, et qui savent avoir quelque indulgence pour les faiblesses de l'humanité, qui jusques ici n'a pu se refuser de payer un tribut plus ou moins fort aux hypothèses, c'est un des ouvrages de médecine-pratique dont la philosophie est la plus pure et la plus étendue.

L'opinion de Stahl fut encore embrassée par un autre élève de Barthez, par l'ingénieux auteur du *Système physique et moral de l'homme et de la*

femme, et nous pouvons encore profiter de cet exemple dans les mêmes vues ; nous ne ferons que rapporter les principaux passages, nous nous dispenserons de toute réflexion, nous observerons que Roussel associe le plus souvent les idées de Borden, son maître et son ami, à celles de Barthez, et qu'il se jette cependant dans le Stahlianisme que l'un et l'autre avaient proscrit, et sur-tout le dernier. C'est dans un Essai sur la sensibilité, que Roussel expose ses idées fondamentales.

« La faculté de sentir est le moyen que la nature a donné à tous les corps vivans, de choisir ce qui est propre à maintenir leur existence, et de rejeter ou de fuir tout ce qui peut leur nuire...... Cette faculté de sentir nécessite à chaque instant les êtres vivans à des mouvemens spontanés, dont leur bien-être et leur conservation est toujours l'objet plus ou moins éloigné (p. 342.)..... Tous les phénomènes de la sensibilité indiquent dans l'animal un instinct vigilant, dont les efforts pour repousser les atteintes qui peuvent lui être funestes, semblent moins répondre à la nature et à la puissance des causes dont elles émanent qu'au jugement qu'il en porte et au danger qu'il aperçoit. (p. 344.).... L'essence de la sensibilité, considérée indépendamment de ses effets, ne pourra pas plus se chercher, que l'essence du mouvement, du temps et de l'espace (p. 346.).» Pourquoi cet auteur la cherche-t-il donc, et prétend-il l'avoir trouvée comme tant d'autres?

« Il en est de la médecine comme de la politique,

celle-ci se propose de parvenir à la connaissance de l'homme moral, en s'attachant à démêler le motif de ses actions dans la société; la médecine aspire à connaître l'homme physique, ou, pour mieux dire, le caractère vital de l'homme, en tâchant de découvrir le but des mouvemens et des actions organiques. La première a pour objet l'homme extérieur; la seconde, l'homme intérieur; les actions de l'un et de l'autre dépendent du même principe, qui est l'amour de nous-mêmes. Cet amour prend le nom d'*intérêt* dans l'homme extérieur; on peut l'appeler, dans l'homme intérieur, *désir de la vie et de la conservation.* » (p. 354.)...

« Tous les organes ou tous les sens dont chacun a ses fonctions particulières à remplir (ce qui a fait dire à Bordeu que chaque organe était en quelque sorte un animal), sont cependant soumis à un principe universel, à un moteur unique qui régit toute la machine; l'activité de chaque organe lui est subordonnée. C'est pourquoi les mêmes parties ne sont pas toujours également sensibles, son énergie s'appliquant tantôt à l'une, tantôt à l'autre (1). Ce phénomène singulier qu'Hippocrate avait aperçu, est inexprimable par les idées de ceux qui croient que tout ne s'opère dans le corps vivant que par l'irritabilité locale des parties qui les constitue.... » (p. 356.)

---

(1) C'est ce que Fouquet expliquait à sa manière par l'admission des forces disponibles que l'âme sensitive distribuait à son gré.

« Le défaut essentiel de cette hypothèse, c'est de présenter les diverses parties qui composent l'animal, trop isolées et trop en détail, et de nous dérober la connaissance des effets qui résultent de leur ensemble. Ce dernier point de vue est celui qui doit le plus intéresser le philosophe et le médecin, qui ne peuvent point considérer le corps vivant comme un assemblage d'individus, mais comme un seul individu, comme un composé de parties liées entre elles par des rapports plus ou moins évidens, et toutes sous la direction d'un mobile principal; car les actions les plus solitaires et les plus indépendantes en apparence sont le fruit du concours harmonique de tant de parties, qu'elles semblent plus appartenir à la machine qu'à aucun organe particulier. Selon les partisans de l'irritabilité, chaque partie faisant séparément ses fonctions et sans aucune dépendance réciproque, il n'y aurait point d'unité sensitive dans les êtres organisés, point de *moi*; les mouvemens dont chacun ne tend pas moins à la conservation du tout qu'à celle de chaque organe particulier, n'y seraient point subordonnés à un principe qui les dirige et les dispose à propos pour les rendre efficaces (1). Sans ce surveillant, sans ce principe modérateur, il n'y aurait dans tous les corps doués de sentiment et de vie qu'une multiplicité d'actions sans ordre, sans liaison, de laquelle résul-

(1) M. Lordat a très-bien développé ce point de doctrine.

terait un être bizarre, et non un animal bien ordonné.... » (p. 357.)

« Les fonctions ne sont pas bornées à la seule action de l'organe immédiat où elles s'exécutent..... La digestion n'est pas l'ouvrage du seul estomac.... (p. 359.) Le principe vital, dans ce cas, dirige les efforts nécessaires des organes qui doivent avoir part à cette fonction, dispose les humeurs, détermine leurs divers courans de la manière la plus avantageuse.... (p. 360.) Toutes les sensations vont se confondre dans le sentiment commun de l'existence..... Toute perception est un jugement rapide en vertu duquel l'âme émue se porte aussitôt vers l'objet qui l'a causée, ou tâche de se dérober à son impression. Si cet objet intéresse l'individu en bien ou en mal, c'est sur le jugement des diverses impressions auxquelles l'animal est en butte, que sont fondées toutes ses fonctions organiques. Les objets de ses perceptions qui sont hors de lui produisent les passions, comme les impressions des causes qui sont au-dedans de lui produisent le bien-être ou les maladies. Si, à l'aspect d'un serpent ou d'une bête féroce, un homme timide recule, en pâlissant, et manifeste tous les symptômes de la frayeur; si la présence d'un objet propre à réveiller en lui l'idée du bonheur, dilate au contraire ses organes, et en y allumant le feu du désir, en augmente le mouvement et l'action; en un mot, si chaque passion donne constamment à l'animal une détermination conforme à la nature de cette passion : de même, lorsque quelques

causes de maladie affectent le corps vivant et le menacent de quelque danger, ses organes prennent plus ou moins promptement une disposition propre, ou du moins tendante à repousser cette cause ou à éluder ses effets. Par la meme raison que les regards d'un homme s'animent, et que son pouls s'éleve, lorsqu'il est frappé des charmes d'une belle femme, les impressions d'un venin dangereux ou d'une humeur malfaisante excitent en lui des convulsions ou la fièvre. »

« Tous ces différens mouvemens découlent d'une source commune. Rien ne serait plus inutile et plus contraire à l'observation des phénomènes de la vie, que de les rapporter à des principes différens.... » (p. 362.)

« On doit donc reconnaître combien il serait superflu d'admettre plusieurs principes d'action dans les corps vivans, pour expliquer les différens ordres des fonctions auxquelles ils sont assujétis, et avouer que l'exercice de toutes ces fonctions est l'ouvrage d'un même principe doué d'autant de facultés qu'il y a d'especes de faits dont la machine qu'il gouverne est capable.... » (p. 364.)

On voit à quelles conséquences conduit une première hypothèse, et comment elle peut envelopper les faits les plus précieux qu'il faut cependant toujours conserver.

Jusqu'ici nous avons prouvé qu'il se formait graduellement dans le sein de l'École de Montpellier une nouvelle manière de philosopher, qui consistait à observer avec soin les phénomènes vitaux, et à

remonter de l'ensemble des faits à la recherche de leurs causes et de leurs lois expérimentales. A mesure que nous avançons, nous pouvons nous convaincre qu'on s'arrête tous les jours plus long-temps dans les faits, et qu'on s'élance avec moins d'ardeur vers la recherche des causes. Ces causes mêmes ne sont le plus souvent que des expressions de faits plus ou moins correctes. Telle était, d'ailleurs, la tendance favorable de la logique de toutes les sciences à cette même époque. La métaphysique avait déjà éprouvé la plus grande révolution; l'empire des principes abstraits, qui avaient si long-temps despotisé la pensée, était complètement détruit. Locke, et Condillac après lui, avaient démontré que toutes nos idées, du moins intellectuelles sinon affectives, venaient primitivement des sens, et ils avaient établi sur ces bases solides un empirisme universel. Newton était entendu de l'Europe entière, et sa philosophie perfectionnée par l'esprit français, si propre à en tirer les meilleurs résultats, était généralement appliquée. L'on sentait tout le vide des explications, et l'on acquérait de plus en plus la conviction profonde que l'intelligence humaine ne peut sortir du cercle des sensations ou des phénomènes que par l'arrangement et la classification abstraite de ces sensations mêmes, et que par conséquent la connaissance des causes lui est à jamais interdite. L'on n'a peut-être pas encore une idée nette et précise des moyens dont il faut se servir pour dogmatiser l'empirisme, afin d'en faire un système vraiment rationnel, digne de

reproduire d'une manière aussi fidèle que commode la collection immense des faits que la science possédait déjà. Mais tous les jours la lumière devient plus vive et plus pure, et le moment approche où l'astre qui éclaire les sciences, arrivé en quelque sorte à son zénith, s'arrêtera à jamais dans ce point fixe, et ne fera que prolonger ses rayons dans l'immensité des siècles à venir.

Cette amélioration importante dans la logique était très-avancée vers la fin du siècle dernier, sans qu'on puisse trop déterminer quel a été le chef d'une révolution dont les progrès ont été trop exaltés par les uns et trop rabaissés par les autres. Il en a été de celle-ci comme de presque toutes les autres : car je suis tenté de croire que dans les sciences, comme en tout autre genre, jamais un individu n'a fait, à proprement parler, une révolution. Les hommes marchent dans un certain sens; quelques-uns d'entre eux, plus habiles ou plus ambitieux, vont un peu plus vite, se trouvent ainsi à la tête et se donnent les airs de conduire la troupe.

M. Dumas reprit les travaux de ses prédécesseurs et continua la suite de leurs perfectionnemens naturels, en se servant d'ailleurs du secours de la philosophie régnante (1800). Il commence par établir les moyens que nous avons pour acquérir des connaissances solides. Ces moyens sont, selon lui, l'expérience, l'analyse et l'induction. L'expérience embrasse la collection complète et légitime des faits, soit que la nature se présente

à nous dans l'observation, ou que nous allions au-devant d'elle par l'expérience proprement dite. « L'analyse décompose les objets, distingue leurs parties, montre successivement chacune de leurs faces à l'attention qui éprouve moins de peine que si elle était obligée de les considérer dans leur ensemble. Elle écarte toutes les circonstances excédantes ou accessoires; et remontant à leur origine, elle les livre à la réflexion dans leurs premiers élémens; elle leur rend ensuite toutes les parties qu'elle en a retranchées; elle les unit de nouveau, et par des combinaisons successives elle les rétablit dans l'état où ils doivent être, en observant la liaison de leurs parties et la suite de leurs rapports » (1).

« L'induction rapproche les faits travaillés, épurés par l'analyse, les compare, saisit leurs traits de similitude et de dissemblance, en déduit des conclusions rigoureuses qui sont autant de vérités inconnues. De ces vérités naissent de nouveaux faits, de nouvelles idées, qui, analysés, comparés, mènent à d'autres découvertes (2).... Si l'on procède dans cet ordre, on viendra sans doute à bout de déterminer les lois qui règlent la production successive des phénomènes de la nature, et d'assigner

(1) Princip. de Physiol., 1.re édit., vol. I, p. 14. C'est sur-tout dans cette première édition que l'on doit étudier les dogmes de la philosophie médicale de M. Dumas, ainsi que dans son *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme.*

(2) Ouv. cit., p. 15.

des causes expérimentales semblables à tous les effets naturels du même genre.... Déduites de cette manière, les notions que l'on aura prises des objets exprimeront du moins l'ensemble de leurs propriétés constitutives » (1).

C'est sur ces bases larges et solides que M. Dumas fait reposer l'édifice de la science de l'homme ; et l'application de ces trois instrumens de l'intelligence lui donne la division la plus étendue et la plus utile qu'on ait présentée de la physiologie ; il partage celle-ci en partie expérimentale ou historique, en partie philosophique ou raisonnée, en partie médicale ou pratique. Voici le programme qu'il se proposait de remplir.

« Le traité de physiologie philosophique ou générale aura pour but de présenter la science dans sa plus grande extension possible, et de suivre les changemens ou les modifications de son objet dans toutes les circonstances capables de le faire varier. On y recherchera les conditions, les effets, les causes de l'action vitale, en parcourant l'universalité des êtres où elle s'établit. On montrera les développemens et les progrès de cette action chez l'homme qui l'éprouve avec toute l'énergie, toute la plénitude de ses moyens. On examinera d'abord comment elle opère sur la constitution entière du corps animal, puis sur les systèmes d'organes dont il se compose, ensuite sur chacun de ses principaux

(1) *Id.* p. 17.

organes séparés. On évaluera le caractère, la direction, l'influence respective des propriétés et des forces par lesquelles les phénomènes de la vie se succèdent ; enfin, l'action vitale sera considérée sous l'aspect le plus général ; et si, dans un genre de travail tout-à-fait neuf, il était permis de se proposer un modèle d'un genre différent, nous oserions le comparer à cette nouvelle statique, où le savant Berthollet, avec toute la profondeur du génie, éclaircit les résultats de l'action chimique, en déterminant les conditions, les propriétés, les forces qui concourent à la produire. »

« Le traité de physiologie expérimentale ou démonstrative devra s'appliquer à recueillir avec choix, à distribuer avec ordre les expériences et les observations intéressantes, qui, faites pour éclairer la science, en constituent les véritables matériaux. Ce sera une sorte de répertoire, de magasin ou de recueil, dans lequel on aura réuni et rangé tout ce que les épreuves tentées sur les animaux vivans nous ont appris. Il s'agira d'établir de bonnes divisions auxquelles toutes les expériences puissent être ramenées, d'opposer ces expériences les unes aux autres, de signaler celles qui paraîtront fausses ; de tirer à la suite de chacune les seules inductions qu'elles doivent rigoureusement fournir, de mettre au jour les conséquences arbitraires, les résultats hasardés qu'on a voulu en déduire, et de désigner le terme où les produits de l'imagination se mêlent à ceux de l'expérience. On aura soin de rattacher ces idées expérimentales aux di-

vers ordres de phénomènes qu'elles peuvent éclaircir, en distinguant les expériences qui se rapportent aux phénomènes physiques et chimiques, celles qui concernent les phénomènes organiques et anatomiques; enfin, celles qui regardent les phénomènes hyperorganiques ou vitaux. En méditant sur l'objet d'un tel ouvrage, on se rappelle cette vaste collection de faits et d'expériences que le restaurateur de la philosophie forma pour l'histoire naturelle; et sans la crainte d'être taxés de témérité ou d'orgueil, nous n'hésiterions pas de comparer notre dessein avec celui de Bacon, dans le *silva silvarum*, qui fût à la connaissance de la nature, ce que le traité de physiologie expérimentale bien exécuté serait à la connaissance de l'homme et des animaux. »

« Le traité de physiologie médicale ou pratique offrira l'application des principes et des connaissances physiologiques à l'étude de l'homme malade. Il considérera la science de l'économie animale dans ses rapports avec la médecine-pratique, et l'action de la vitalité dans les changemens qu'elle subit par l'effet des maladies. On y développera les circonstances et les causes qui altèrent les forces, les propriétés, les fonctions des corps vivans, et il en résultera un tableau fidèle de toutes les vérités physiologiques strictement applicables à la manière de traiter ces altérations et de les réparer. La meilleure classification des maladies indiquera l'ordre et la méthode de cet ouvrage, qui sera sans doute plus utile à la science que ne l'ont

été les livres d'anatomie pathologique auxquels on pourrait le comparer » (1).

M. Dumas classe les phénomènes que présentent les êtres vivans, toujours avec cette même étendue de vues. Il reconnaît des phénomènes physiques et chimiques, des phénomènes organiques et des phénomènes hyperorganiques ou vitaux. Plus on étudiera la physiologie, et plus on se convaincra combien ce système de distribution est vrai en lui-même et utile dans ses conséquences; comment seul il embrasse l'ensemble des faits dont l'étude partielle et isolée a donné naissance aux opinions de toutes les sectes.

Il faut reconnaître sans doute que, dans l'état actuel de la science, il n'est pas toujours facile de déterminer à quel ordre de phénomènes appartient telle circonstance particulière, et que l'on ne doit pas s'en tenir en ce genre aux premières apparences, sur-tout pour les phénomènes physiques et chimiques qui, le plus souvent, ne fournissent que les matériaux ou les instrumens du travail des forces vitales, et de simples données pour la solution des problêmes physiologiques : mais il n'en sera pas moins incontestable que cette division est la seule qui s'accorde avec tous les faits, et qu'elle présente un modèle de la méthode générale à l'aide de laquelle l'on doit cultiver désormais la science.

De la comparaison analytique des phénomènes

---

(1) Principes de physiologie, 2.e édit., *Avert.*, *p. v.*

ainsi distribués en trois grandes classes, M. Dumas s'élève à la recherche des causes. « Les premiers principes de la vie des corps animés sont encore à découvrir (1), et ceux des mouvemens des corps matériels ne sont pas mieux connus; ils résultent pareillement des lois que la nature suit dans la succession des phénomènes sensibles qu'elle développe, tantôt sur la matière vivante, tantôt sur la matière morte: et comme il y a, de part et d'autre, des phénomènes qui ne sont point produits par les mêmes lois, il doit y avoir dans la nature autant de principes divers, que ces lois combinées doivent fournir des résultats différens. »

« Si l'on observe avec soin l'ordre non interrompu dans lequel les phénomènes les plus constans se succèdent, on trouvera bientôt que, d'effets en effets, il faut remonter à quelques effets plus généraux dont les particuliers dérivent. Ces effets généraux sont pour nous les vraies lois auxquelles on ramène tous les faits du même genre qui paraissent en dépendre, et *dont il ne nous est pas permis de deviner les causes*. Ces lois ne déter-

(1) L'on voit que M. Dumas ne renonçait pas en entier à la connaissance des sources premières de la vie; c'est dans ces vues qu'il recherche les causes des phénomènes, du moins par des suppositions de convention prises des faits. La méthode est conséquente au principe, mais le premier me paraît faux, et la seconde en outre fort dangereuse. Nous ne pénétrerons jamais les causes, nous classerons seulement les effets; il faut prendre son parti, c'est ce qu'il y a de mieux à faire; mais il faudra encore quelque temps pour que l'homme se soumette franchement et sans restriction à l'arrêt irrévocable de la nature.

minent rien par leur propre énergie, mais elles représentent les seuls principes des choses que notre esprit ait la capacité de concevoir. Elles ne suffisent pas pour expliquer l'histoire du monde et le système de la nature, mais elles dispensent d'imaginer des explications et des hypothèses. Elles ne sauraient donner la raison des faits qu'on y rapporte, mais elles renferment l'énoncé ou l'expression même de plusieurs faits principaux, d'où l'on peut partir pour connaître tous ceux qui en découlent... » (1).

« Ces lois que l'observation et l'expérience ont découvertes peuvent recevoir les noms indéterminés de *principes*, *puissances*, *forces*, *facultés*, etc., *en attendant que, par une suite d'observations nouvelles et d'expériences réitérées, on vienne à bout de leur assigner une cause déterminable et certaine* » (2).

« Dans un calcul analytique où il y a nécessairement des *inconnues* qui balancent les données, il faut pouvoir exprimer ces *inconnues* d'une manière abstraite, indéterminée, qui facilite cependant les moyens d'en faire ressortir la valeur. La première chose qui nous frappe, lorsque nous venons à étudier les êtres vivans, c'est la différence qui les sépare des êtres morts et inanimés. Toute la science physiologique se borne à développer cette différence. *Pour la trouver, nous la*

(1) Princip. de phys., 1.re édit., p. 314.
(2) Ouv. cit., p. 316.

supposons sans la connaître, exprimée par un principe quelconque qui existe dans les êtres vivans, et n'existe pas dans les morts ; car il est évident que leur différence réelle doit être prise de quelque chose qui se trouve chez les uns, et ne se rencontre pas chez les autres. *Ce quelque chose*, nous l'appellerons âme, archée, esprit, principe vital, x, y, z, comme les quantités inconnues des géomètres, peu importe, il ne nous reste qu'à déterminer la valeur de cet *inconnu*, dont la supposition facilite, abrège le calcul des phénomènes que nous connaissons, et de ceux que nous cherchons à connaître (1).

---

(1) Ouv. cit., pag. 61.

M. le Professeur Prunelle, dans son excellent Éloge de M. Dumas, ne paraît point disposé à reconnaître les avantages de cette comparaison, et il montre très-bien qu'il n'y a pas identité complète dans ses élémens : « Il est facile, dit-il p. 13, de remarquer que lorsqu'on met des quantités en équation, et qu'on exprime les termes inconnus de cette équation par des caractères convenus, les opérations ou transformations que l'équation subit ensuite, conduisent à découvrir la valeur de l'inconnue. La chose ne se passe pas ainsi dans l'histoire d'une fonction animale, dont on peut bien mettre les phénomènes principaux en équation, pour les comparer plus aisément entre eux ; mais aussitôt que le problème physiologique est réduit à l'état d'équation, on ne s'occupe plus des moyens de le résoudre, en cherchant la valeur des quantités inconnues qui s'y trouvent exprimées. » Nous avons déjà indiqué à la page 86 de cet ouvrage le seul sens légitime dans lequel on peut se servir de la dénomination des forces pour faciliter la suite des recherches. Il paraît ici que M. Dumas exagère leurs avantages et les rattache toujours à cette espérance secrète de la découverte des causes. Ceci indiquerait en partie le vœu caché de la doctrine Barthézienne. Ce qui me le prouverait encore, c'est que cette fameuse compa-

D'après ces vues, M. Dumas conçut la notion des forces vitales, et il en établit une classification plus complète que toutes celles qui avaient été proposées jusque-là. Aux forces sensitive et motrice, admises par tous les vitalistes, il ajouta la force assimilatrice sur laquelle Barthez n'avait donné que quelques idées heureuses, mais trop vagues, et qui rendirent très-précieux les développemens de Grimaud sur ce point de doctrine. Il créa, enfin, une force de résistance vitale dont on peut bien contester la nécessité, mais non pas mettre en doute les faits importans et trop négligés qu'il a rappelés à cette occasion.

Les quatre forces qui animaient la matière vivante, répondaient, selon lui, aux quatre propriétés de la matière morte : l'impulsion, l'attraction, l'affinité et l'inertie, qui n'est pas plus une propriété pour les corps morts, que la résistance vitale pour les êtres vivans. M. Dumas se plaisait dans ce rapprochement, et il était à craindre que ce sentiment ne l'attachât un peu trop à une analogie d'ailleurs fort peu importante et même dangereuse. Dans ses derniers cours, il avait réduit à trois phénomènes principaux tous les phénomènes de l'économie animale, la réaction, l'assimilation et la résistance vitales; mais la dénomination de *réaction*

---

raison prise des caractères algébriques, et qui a été l'objet d'une dispute assez vive entre Barthez et M. Dumas, n'appartient ni à l'un ni à l'autre, mais bien à Sauvages, en propres termes, comme nous l'avons prouvé, p. 50, et l'on sait que le Stahlien Sauvages l'employait adroitement pour légitimer ses hypothèses.

vitale me paraît confondre les forces sensitive et motrice par une circonstance qui n'est qu'occasionelle par rapport à leur développement, et qui ne détruit point leurs différences primitives et fondamentales, quelques rapports qui existent d'ailleurs entre elles.

L'on peut se convaincre que M. Dumas suivait, en général, la manière de philosopher de Barthez; il sentit cependant vivement le danger des abstractions réalisées, et reconnut que son illustre maître n'avait pas toujours échappé à ce danger. M. Dumas me paraît donc faire une époque très-importante dans l'histoire de la philosophie de notre École; il s'efforça le premier de la débarrasser de quelques abstractions métaphysiques, qui n'en faisaient pas sans doute le fond et l'essence, comme l'on nous le reproche encore si souvent, mais qui enveloppaïent et défiguraient sa véritable doctrine. Il a mis les travaux de ce corps illustre en harmonie avec les progrès de la philosophie, et l'on peut calculer déjà les grandes améliorations qui seront nécessairement le résultat d'une direction plus sage et plus modeste. Que l'on y fasse cependant bien attention, l'École de Montpellier n'a pas changé pour cela ses dogmes fondamentaux, ce qui justifie l'excellence de la méthode dont elle s'était servie jusqu'alors.

Ainsi, au lieu de considerer les propriétés vitales comme les actes divers du principe vital, M. Dumas les étudie dans les organes qui les recèlent et les appliquent. La vie n'est plus une simple abstraction fugitive, toujours prête à se perdre ou à

s'obscurcir dans de vaines abstractions ; elle devient quelque chose de réel et de sensible, c'est l'action vitale des différens organes. Il faut même le dire, M. Dumas ne se tint point dans un juste équilibre à cet égard. Il poussa cette opinion trop loin et parut soumettre la physiologie au matérialisme qui à cette époque avait envahi le système entier des connaissances humaines, et n'avait pas même épargné les sciences métaphysiques et morales. Il regarde toutes les propriétés que la matière organisée nous offre, telles que la vie, le sentiment et la pensée, comme attachées à cette matière et une dépendance de sa nature essentielle ; quoiqu'il soit incontestable, lorsqu'on ne sort point des faits, que nous ne connaissons la nature de la matière sous aucun rapport, que nous ne pouvons point saisir le lien qui unit à elle les propriétés mortes, et encore moins les propriétés de la vie et de la pensée. Ici M. Dumas violait à sa manière et en sens inverse le principe fondamental de la philosophie de Barthez, par lequel il était expressément défendu de décider les questions de ce genre, même de la manière la plus générale et la plus indéterminée. Et observons toujours qu'il l'a violé sans s'en apercevoir, tout en protestant de son pyrrhonisme, et que cependant il n'en a pas moins été puni par plusieurs erreurs graves qui ont été la suite inévitable de cette première faiblesse. Barthez avait souvent spiritualisé la vie : M. Dumas la matérialise à son tour. Barthez avait considéré la science sous un point de vue trop vague : M. Dumas donne

quelquefois à ses idées une précision rigoureuse que la nature n'avoue pas toujours. Barthez n'avait tenu compte que des forces vitales : M. Dumas s'appesantit sur l'action des organes et des systèmes d'organes, sur leur influence, leur harmonie et leur antagonisme. C'est entre ces deux directions que la doctrine de l'École de Montpellier doit marcher désormais d'une manière ferme et assurée ; ce sera d'autant plus facile, que les deux grands hommes dont nous venons de signaler les méthodes peuvent servir de guide presque toujours dans cette route difficile : ils ne s'en écartent que rarement et de très-peu de chose. En rapprochant, en effet, ces deux doctrines, on les ramène dans les faits, on redresse la déviation que chacune d'elles avait commencée, et qui conduirait inévitablement aux erreurs les plus graves, si l'on ne corrigeait cette tendance vicieuse. La science des êtres vivans n'a souvent été étudiée que par des analogies physiques ou métaphysiques ; elle peut être comparée, sous certains rapports, à une personne qui ne sachant pas se servir de ses membres naturels et ignorant même qu'elle en avait, aurait long-temps marché sur deux jambes factices ; elle s'est tenue tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre ; elle apprend tous les jours de plus en plus qu'elle peut aller par elle-même ; tous les jours elle acquiert plus de force, et ses pas deviennent moins incertains. Les enfans ont besoin de lisières dont se passent très-bien les adultes.

M. Dumas a rendu les plus grands services à la

philosophie médicale de l'École appliquée à la pathologie. Il a placé en tête de sa *Doctrine générale des maladies chroniques*, un discours préliminaire dans lequel il expose la manière d'étudier ce genre de maladies ; ou plutôt, ses préceptes, comme tous ceux de son ouvrage, embrassent le système entier des maladies, et c'est sous ce point de vue plus étendu que nous allons les présenter. Il trace les obstacles, les difficultés et les moyens de l'esprit d'observation. Il indique avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui, même dans notre École, les divers sens dans lesquels l'on doit prendre le mot d'*analyse*, afin d'épuiser toutes les ressources de la méthode. D'abord, il commence par établir que ce n'est qu'à l'aide de cet instrument que l'on peut étudier les symptômes d'une maladie, en les considérant isolément, c'est-à-dire qu'il développe tous les avantages de l'analyse, telle que l'a conçue Condillac, et que les nosographes modernes l'ont appliquée, avec tant de succès, à la détermination des maladies : mais il ne s'arrête pas à ce point ; tout en reconnaissant les avantages incontestables de ce genre d'analyse, il la considère encore sous un autre rapport plus important pour la médecine-pratique ou la science des indications. « C'est en faisant connaître, dit-il, les principes ou les élémens des maladies, que l'analyse est particulièrement utile ; c'est en cela que ses procédés brillent et triomphent. La première espèce d'analyse est l'origine et le fondement de la seconde ; car une

maladie est bientôt ramenée à ses élémens primitifs, lorsqu'on possède une bonne distinction analytique de ses phénomènes. Les divers ordres de signes évalués et connus indiquent assez les divers principes dont ils dépendent, et remontant, par cette voie, des phénomènes aux causes; ils en développent pleinement la génération et la nature.... » (1).

« Ce serait avoir une idée bien fausse de l'analyse, que de la borner uniquement à tracer la description exacte des maladies, à représenter leurs caractères distinctifs sous forme de tableaux, à déterminer la place qu'elles peuvent occuper dans un cadre nosologique, à énumérer les espèces, les genres, les ordres et les classes qui composent une distribution arbitraire, à recueillir beaucoup de faits particuliers, et à fonder leurs connexions sur des rapports tirés des circonstances les moins essentielles. Ce sont là certainement des choses utiles et curieuses. Mais il faut se proposer un objet plus élevé, et tendre vers de plus grands résultats; c'est de comparer les faits connus, d'y joindre les observations nouvelles, de les examiner sous leurs différentes faces, de les combiner ensemble, de fixer leur similitude et leur dissemblance, de les rattacher à des faits plus généraux, de remonter par leurs secours aux principes et à la formation des maladies, de développer les affections simples dont elles résultent, d'établir les

(1) Doctrine génér. *Disc. prél.*, p. xxj.

rapports qu'il y a entre leurs élémens, de montrer comment ceux-ci se mêlent, se succèdent, se modifient, se compliquent ; et d'appliquer enfin cette marche vraiment analytique au perfectionnement des méthodes curatives » (1).

Il ajoute à l'observation et à l'analyse, d'autres moyens logiques d'une utilité non moins incontestable, quoique plus bornée : l'analogie dont il signale les inconvéniens et dirige les avantages, et la méthode par exclusion qu'il a, en quelque sorte, acquise à la philosophie médicale. Le premier, il a donné la description détaillée des élémens des maladies, et il a tracé les caractères essentiels qui séparent l'élément de l'affection symptomatique. Voici par quelle méthode habilement combinée M. Dumas arrive, par la doctrine des élémens, aux causes immédiates des maladies, et s'efforce d'en déduire, sans hypothèses intermédiaires, les vrais principes des théories par lesquelles on explique leur formation. Il a développé cet usage de la doctrine, d'une manière aussi neuve que profonde ; et les considérations qu'il a présentées ont tant d'intérêt par elles-mêmes qu'elles valent bien la peine qu'on cherche à les saisir au milieu même d'un langage un peu trop abstrait et métaphysique. On aura d'ailleurs le plaisir d'y reconnaître toujours l'unité des principes propres à notre École. «L'objet d'une théorie est de remonter aux faits les plus généraux, et de lier étroitement avec eux les faits

---

(1) Ouv. cit., p. LV.

particuliers qui en dépendent. L'observation et l'expérience recherchent, vérifient, constatent et multiplient ces faits. La théorie et le raisonnement les rapprochent, les distribuent, les unissent et les expliquent mutuellement les uns par les autres, d'après l'ordre de leur filiation et de leurs rapports. Cette méthode établit une suite d'inductions rigoureuses, qui s'élèvent des phénomènes sensibles à quelques phénomènes essentiels et primitifs dont les autres dérivent, et que l'on peut regarder comme leurs causes. C'est la méthode la plus sage pour nous éclairer dans l'étude et l'explication des phénomènes de la nature. Elle a fait découvrir les principes du mouvement des corps célestes, et ceux de l'action intime des molécules de la matière. En l'appliquant aux maladies, elle nous fera parvenir, sinon aux causes prochaines, du moins aux principes les plus immédiats de leur formation. »

« Les phénomènes les plus généraux des maladies, ceux qui semblent être les plus propres à fournir les principes simples dont elles résultent le plus directement, sont les affections essentielles et primitives auxquelles tous les autres phénomènes de ces maladies peuvent se rattacher » (1).

La théorie consiste donc à déterminer l'ordre de succession des phénomènes qui constituent une maladie, à remonter ainsi aux phénomènes-

---

(1) Ouv. cité, chap. VII. *Théorie générale de la formation des maladies chroniques*, p. 452.

principes, à ceux qui renferment la raison de tous les phénomènes particuliers, ou que du moins l'expérience prouve pouvoir produire ceux-ci, sans que l'on doive rechercher le lien d'union intérieur de ces mêmes phénomènes. C'est ainsi qu'ayant déduit tous les faits relatifs à l'hydropisie de quelques phénomènes principaux qui sont la faiblesse universelle, l'inertie des forces absorbantes, la dégénération séreuse des humeurs, etc., on peut se flatter, selon M. Dumas, d'avoir la vraie théorie de cette affection, puisque c'est de ces circonstances majeures, premières en date et en force, que l'on peut déduire tous les phénomènes de ce genre de maladies ; c'est ainsi que le fait unique de l'exaltation de la sensibilité, auquel s'enchaînent tous les phénomènes observés dans certaines maladies nerveuses simples, est le fondement de leur théorie. Remarquons ici que cette exaltation de la sensibilité est un fait, un fait qu'il n'est point permis de contester, dont on reconnaît ne pouvoir ni ne devoir rechercher la nature. Dans cette doctrine, l'on ne sort jamais des faits relatifs à l'homme vivant en général, et en particulier à la maladie dont on veut connaître la cause expérimentale. L'on peut bien se tromper dans la détermination de ce phénomène primitif ; l'on peut prendre pour cause un phénomène qui n'est qu'effet ; mais du moins, on ne s'échappe point hors du cercle de l'observation directe ; l'on a toujours les faits sous ses yeux, l'on les voit tels qu'ils sont : un examen plus attentif peut et doit nécessairement redresser

l'erreur d'un premier jugement. On n'a recours à aucune hypothèse étrangère ; on ne s'efforce point de plier la maladie à aucune idée préconçue ; on remonte des phénomènes particuliers aux phénomènes généraux ; on peut ne pas aller assez loin, l'on peut ne pas toujours saisir la filiation naturelle des phénomènes, mais on tient du moins leur chaîne ; on ne la lâche jamais, et peu à peu on est sûr d'arriver au bout. Tandis qu'à rechercher la cause des maladies par des hypothèses vagues, générales et souvent même complètement étrangères aux êtres vivans, l'on ne peut que s'égarer ; l'on ne regarde point l'objet, comment pourrait-on le voir ? L'on n'est pas à la chose, comment pourrait-on la connaître ? On s'est abandonné presque au hasard d'une première conjecture, trop heureux si l'instinct du sens commun et de l'observation rattache, tant bien que mal, l'explication imaginée à quelques-uns des phénomènes de la maladie ! Ainsi, par exemple, lorsque les médecins de l'antiquité attribuaient les maladies aux qualités sensibles du chaud et du froid, du sec et de l'humide, ils ne tenaient compte que de cette simple circonstance physique, circonstance qui n'était qu'accessoire et accidentelle, qui ne jouait qu'un rôle très-secondaire dans la formation de la maladie ; ils ne voyaient que ce phénomène, et dans ces mêmes maladies, il y en avait mille autres plus importans. Il en est de même des hypothèses prises de la prédominance et de la dégénération humorale du sang, de la pituite, de la bile, de l'atrabile. Dans le corps

vivant, il y a du sang, de la bile, de la pituite; peut-être même de l'atrabile, pour ne pas chicaner sur le principe; ces humeurs ne prédominent ni ne s'altèrent pas sans doute dans toutes les maladies : accordons encore ce point; mais n'y a-t-il que cela dans les affections morbides? Ces données sont-elles les seules? Et de quel droit retranchez-vous toutes les autres? Celles-ci sont des effets; l'avez-vous prouvé par un examen complet de tous les phénomènes?

Les humeurs circulent dans les vaisseaux; sous certains rapports, elles sont soumises aux lois de l'hydraulique, comme tous les autres fluides. Ces circonstances sont incontestables; mais sont-elles encore les seules dans une machine animée? Sont-elles effets? Sont-elles causes? Quel rôle infiniment petit ne jouent-elles pas dans l'état de santé? N'en est-il pas de même dans l'état de maladie? Et cependant, c'est sur cette base frêle et étroite que Boërhaave fait reposer tout son système pathologique. Il ne voit que la circulation, parce qu'il pense que les phénomènes de ce genre se plient mieux à son hypothèse que tous les autres. L'homme est-il donc réduit à un seul système d'organes? N'est-il qu'une espèce de syphon rempli de sang?

Parlons des doctrines modernes qui sont plus complètes et plus probables, mais qui sont cependant frappées de ce même vice radical : on y ramène, bon gré malgré, tous les phénomènes des maladies à une seule force, à une seule propriété, telle que la sensibilité, l'irritabilité, la force nerveuse

l'excitabilité, etc. Ici, l'on va d'une idée générale aux faits particuliers; tandis que, dans la méthode de M. Dumas, l'on va des phénomènes mêmes de la maladie, à ces mêmes phénomènes devenus ainsi primitifs. On arrive alors à des divisions larges et entières ; l'édifice est vraiment solide, sa base est proportionnée à sa surface. Ce n'est qu'en réunissant les phénomènes particuliers qu'on les généralise; la vue se répand sur les détails, les saisit dans toutes leurs parties, les embrasse graduellement dans leur ensemble : ainsi, après avoir étudié avec soin un pays, l'on détermine les divers points de vue d'où l'on peut l'observer avec plus de facilité et d'avantage.

Dans la méthode de M. Dumas, au lieu de rechercher vaguement les causes directes et prochaines des maladies, on s'applique à connaître les affections primitives dont elles se composent, et à déterminer l'influence que celles-ci exercent sur les phénomènes, sur la marche, et sur toutes les modifications de ces maladies. Le résultat de cette influence donne la véritable cause de leur formation.

« Ce procédé est une imitation heureuse de la meilleure méthode que l'on ait pu suivre dans les sciences, pour établir la théorie spéciale des objets qu'elles considèrent. En se laissant conduire par cette méthode, la chimie reconnaît que la composition et les phénomènes chimiques des corps, ont pour cause l'action déterminée de leurs principes constituans, et le rapport des affinités

mutuelles qu'ils exercent les uns à l'égard des autres ; la mécanique trouve que les mouvemens et les effets d'une machine sont dus à l'action réciproque des parties qui la forment, et au rapport convenable de ces parties entre elles ; la métaphysique attribue l'origine des connaissances et des opérations de l'esprit, au développement et au rapport des affections primitives, comme la sensation, la perception, la réflexion, etc., qui en sont les matériaux et les élémens. La médecine aura le même succès, lorsque, prenant le même guide, elle expliquera la cause immédiate et déterminante des maladies, par la force et les rapports combinés des affections élémentaires qui sont les principes de leurs phénomènes les plus généraux et les plus constans » (1).

Un des services que M. Dumas a encore rendus à l'analyse, toujours dans l'esprit qui distingue et caractérise ce médecin, a été de rattacher les élémens des maladies aux divers organes de l'économie vivante. Barthez les avait considérés d'une manière trop abstraite et trop isolée de l'organisation. Pour lui, les élémens n'étaient que des affections, des déterminations, presque des vices du principe vital, des idées exagérées ou fausses. Il avait toujours rapporté les maladies à des modifications de l'unité vitale, M. Dumas les attribue à l'exaltation, à la diminution et aux altérations des forces des divers organes.

---

(1) Ouv. cit., p. 462.

Lorsqu'on suit le système d'analyse de M. Dumas, le médecin philosophe admire sans doute la profondeur de tête qu'il suppose, mais le praticien n'est pas peut-être aussi content, il n'éprouve pas ce sentiment du besoin satisfait. Il semble que si ce système est incontestable en principe, l'application en est sujète à beaucoup de discussions. D'abord il me paraît avoir établi une association trop intime et prématurée, entre l'analyse pathologique et l'analyse physiologique. Le nombre des propriétés vitales qu'il a admis, est-il suffisant pour rendre raison de tous les faits ? Ce nombre est-il reçu par tous les médecins ? Faut-il considérer les maladies comme des affections de propriétés isolées, ou bien comme les affections d'une seule force ? Le plus souvent toutes les facultés sont également compromises, il est aussi impossible qu'inutile de chercher à débrouiller cette combinaison inextricable ; par exemple dans l'inflammation, est-ce l'augmentation de la contractilité qui seule constitue la cause de la maladie ? Est-elle même la cause première ? La sensibilité organique n'est-elle pas préalablement augmentée ? La sensibilité animale est-elle parfaitement intacte ? En outre, M. Dumas ne multiplie-t-il pas trop les élémens, lorsqu'il en reconnaît quatre dans l'inflammation la plus simple ? La clinique avouera-t-elle jamais des distinctions aussi subtiles ? Il est évident que M. Dumas, en rapprochant trop la médecine-pratique de la physiologie, a fait partager à l'une, comme par contagion, les faiblesses, les imperfections et les erreurs de

l'autre. Il prolonge trop la chaîne de l'analyse, elle peut ne se casser que plus aisément ; en l'allongeant, elle devient plus faible ; en la portant trop au loin, elle se perd enfin dans les régions abstraites. Plus on voit de près, mieux on voit. C'est encore à cette circonstance qu'il faut rapporter l'obscurité, le vague, et l'indécision de l'exposition de la doctrine. On croit être un peu dans les espaces du chaos, on découvre bien les élémens des choses, mais l'on ne voit pas précisément le monde. Si l'excellent traité de M. Dumas n'a point mérité à notre doctrine, il faut en convenir, un peu plus de cet assentiment général qu'elle aura vraisemblablement un jour ; il faut l'attribuer à cette tournure métaphysique et abstraite, qui paraît dans tout cet ouvrage, comme dans presque tous ceux de notre École, et qui sera peut-être pendant long-temps un obstacle à l'introduction de nos principes dans les autres Écoles d'Europe. Mais cet obstacle doit disparaître, enfin, lorsqu'on aura détruit peu à peu et avec la prudence convenable, l'échafaudage métaphysique, dont l'École a cru devoir se servir, pour élever le vaste édifice qu'elle avait conçu, et pour le soutenir, avant son entier achèvement, à la hauteur qu'elle lui avait destinée. Les dénominations abstraites, mêlées même à certaines idées hypothétiques, assez heureusement choisies pour tenir la place des faits, sont indispensables dans le principe pour la construction du système de la science. Ces moyens artificiels peuvent seuls soutenir les faits avant qu'ils se soutiennent par eux-mêmes, par

leur rapprochement seul et par leur liaison naturelle. Dès-lors ces mots n'auraient d'autre inconvénient que celui de cacher aux regards de l'observateur, étranger au plan de l'architecte, le chef-d'œuvre que celui-ci prépare. Notre édifice est-il déjà très-avancé? Est-ce le moment de briser l'échafaudage? La science peut-elle se passer aujourd'hui du secours heureux, quoi qu'on en dise, des hypothèses sagement employées, et des dénominations qui amusent l'esprit d'explication?

M. Dumas ayant décidé que la vie était attachée à l'organisation, ou du moins étant parti de cette supposition, a pu aisément méconnaître l'ordre des faits qui établissent l'unité vitale; pour mieux étudier les détails, il a négligé l'ensemble sur lequel Barthez avait jeté tant de lumières. C'est avec peine qu'on le surprend, cherchant à expliquer par une double série de mouvemens opposés, le phénomène inexplicable de la sensation, embrassant sur l'action cérébrale les hypothèses de quelques matérialistes modernes, tenant un peu trop de compte des circonstances physiques et chimiques, etc.

Sous M. Dumas, la Doctrine de l'École de Montpellier avait perdu, il est vrai, avec avantage quelque chose de cette tournure trop abstraite et trop métaphysique, que ses adversaires lui reprochaient avec tant d'exagération: mais en cherchant à la protéger sous ce rapport, il avait fait un peu comme le gouverneur d'une place assiégée qui porterait toutes ses forces sur un point, et qui, oubliant les autres, les livrerait à l'ennemi. M.

Lordat s'est efforcé de corriger cette déviation des vrais principes, et de ramener les esprits à la considération de ce qu'il appelle l'*unité vitale*, ou des rapports qui enchaînent et unissent toutes les forces et toutes les fonctions de la vie. Il a jugé même convenable de donner une impulsion en sens inverse, qui fût proportionnée à la résistance qu'il croyait avoir à combattre, afin de rétablir un juste équilibre.

Il s'est chargé de ramener la science dans les voies que lui avait ouvertes Barthez, et de continuer les travaux de notre Chancelier : à qui cette fonction honorable convenait-elle mieux qu'à celui qui semble avoir moins hérité des manuscrits de son illustre ami, que de son esprit philosophique? M. Lordat a introduit une forme plus systématique, plus sévère et plus précise dans les principes de Barthez. Il les a mis plus en rapport avec les progrès des méthodes générales ; et en donnant à la doctrine tous les développemens dont elle pouvait être susceptible, et que Barthez n'avait pas eu le temps ou peut-être même l'intention de fournir, il l'a fait mieux connaître, et a permis de la juger avec plus d'impartialité. Nous l'avons déjà dit, c'est dans les écrits des disciples qu'il faut examiner la doctrine des maîtres. Là, seulement elle s'achève et se complète; ainsi l'on ne peut déterminer une plante, apprécier sa beauté, reconnaître ses avantages ou ses inconvéniens, que lorsqu'elle a acquis son dernier accroissement. Avant cette époque, les végétaux les plus salutaires, comme les poisons les

plus dangereux, ne manifestent presque rien de leurs propriétés.

La manière de raisonner de M. Lordat, pourra servir de conclusion à ce que nous avions à dire sur la philosophie de Barthez, et plus généralement encore sur celle de notre École entière, à quelques modifications près (1813).

« Les phénomènes apparens de la vie ont pour cause d'autres phénomènes cachés, qui se passent dans l'intérieur du corps. Il s'agit d'aller à la recherche de ces derniers, d'assigner l'ordre de leur filiation et le mode de leur combinaison, de suivre leurs successions, depuis les phénomènes apparens jusqu'aux actes les plus élevés que notre esprit puisse apercevoir dans ces chaînes; de déterminer le nombre des principes d'action, d'après celui de ces actes, et d'établir les lois selon lesquelles ces agens produisent leurs effets » (1).

En rédigeant le problême physiologique avec cette sagesse, M. Lordat ferme l'entrée à toute espèce d'idée préconçue. La règle, en effet, doit être hors de l'application, comme la loi politique ou civile hors de l'administration. L'une et l'autre, pour être avantageuses, doivent être également générales, indéterminées, et ne point se perdre dans les détails particuliers qui pourraient les influencer. M. Lordat n'a point voulu, comme la plupart des physiologistes, imposer l'obligation d'analyser les

(1) Conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme, pag. 7.

phénomènes des corps vivans, jusqu'à ce qu'on les ait ramenés aux lois générales de la physique et de la chimie ; ou de les expliquer par telles propriétés dont il lui aurait plu de déterminer le nombre. Ici, on ne préjuge rien, on ne se fait pas un devoir de trouver ce qu'on s'imagine être la vérité. On ne croit pas être en état de circonscrire le nombre des principes d'action, et de soutenir que la science sera complète quand ils suffiront pour rendre raison de tout.

M. Lordat examine ensuite quelles sont les données que fournit, pour la solution du problême, la connaissance de la structure matérielle des parties, et il montre que les circonstances cadavériques ne peuvent nullement rendre raison des phénomènes de la vie.

En suivant ainsi une marche vraiment analytique, que l'on trouve si bien développée dans ses *Conseils* et dans l'excellente thèse de son frère (1), jeune médecin de la plus haute espérance, et qui semblait promettre à la postérité l'ambiguité heureuse de noms peut-être également fameux, M. Lordat montre quel serait le danger d'avoir recours aux hypothèses pour l'explication des phénomènes, ou bien à l'idée prématurée de quelques forces primitives qui ne peuvent expliquer qu'un très-petit nombre de faits. Quant à la question sur la première origine des forces vitales, question sur laquelle tous les physiologistes ont fait reposer à tort l'édifice

---

(1) Cette thèse est intitulée : *Esquisse d'un plan de Physiologie.*

entier de la science : voici quels sont les sages préceptes de M. Lordat à ce sujet. « Nous n'avons pas les données nécessaires pour nous décider : si, d'une part, il est contraire à la manière de philosopher de supposer l'existence d'un être substantiel, et de faire, de cette supposition, la base d'une doctrine; de l'autre, nous sommes obligés d'établir une certaine relation entre nos idées : or, il n'y en a point entre ce que nous connaissons de la matière, et l'idée que nous avons de la sensation, de la génération, de l'individualité d'un être, etc. Si l'arrangement de la matière peut produire de tels effets, le mode de cet arrangement passe nos conceptions, ou la matière a des propriétés que nos sens ne peuvent saisir et dont l'organisation développe les effets..... »

« Prendre un parti, ne me paraît donc pas conforme aux règles de la prudence, et je sens de la méfiance pour quiconque a le ton affirmatif sur cette question. Heureusement, nous pouvons rester en suspens. L'admission d'une force est une abstraction qui ne préjuge rien sur sa nature, ni sur son origine. Ce qui nous intéresse, ce sont les effets : or, la certitude de ces effets et des conséquences qu'on en tirera, dépend de la manière dont on constatera les uns, et dont on déduira les autres, et non de l'opinion qu'on peut avoir sur la source des principes d'action. »

« Une autre règle sur laquelle tout le monde est d'accord, c'est que le nombre de ces principes doit être égal à celui des ordres de faits, et que les ordres eux-mêmes doivent être établis sur les diffé-

rences essentielles de ces faits ; mais il s'en faut bien qu'il y ait la même unanimité quand on vient à l'application........ »

« Pourquoi avons-nous reconnu la nécessité d'admettre des principes d'action particuliers aux corps vivans ; principes qui se combinent avec les propriétés générales de la matière, pour produire les phénomènes que nous observons dans ces corps? C'est, premièrement, pour nous dispenser d'avoir recours aux explications hypothétiques ; secondement, pour mettre une relation entre les idées que nous avons des effets, et celles que nous nous faisons des causes. Or, si nous diminuons trop le nombre des principes d'action, il arrive qu'il n'y a plus de relation entre un grand nombre d'effets et les causes auxquelles on les attribue, et que, pour en établir une, on est obligé de recourir à l'hypothèse » (1).

Après avoir donné ces principes généraux, M. Lordat indique les différentes sources dans lesquelles on doit puiser les faits du système physiologique ; il examine tour-à-tour leur abondance et leur pureté. Ces sources sont l'anatomie pathologique, l'anatomie comparée, les expériences sur les animaux vivans et l'observation médicale. Il pense avec raison que ce dernier moyen d'investigation est le plus sûr et le plus riche. Il juge même qu'avec celui-là l'on peut se passer de tous les autres, dont il a prouvé les inconvéniens par les abus qu'en

---

(1) Ouv. cit., pag. 43-46.

ont fait la plupart des physiologistes, qui s'en sont servis jusqu'ici. C'est à l'aide de ces faits que M. Lordat veut que l'on étudie les fonctions de nos organes. Après avoir conduit l'esprit de ses élèves à ce point, il leur déclare qu'ils sont encore loin de posséder toutes les lois de l'économie; celles qui restent à étudier lui paraissent même d'une importance supérieure. « Indépendamment des forces vitales qui résident dans chaque partie et qui sont indispensables à la vie, il y a dans le corps un surcroît d'énergie, qui peut se distribuer également ou s'accumuler dans un endroit et y produire une augmentation d'action et d'autres phénomènes insolites, ou passer successivement d'une partie à l'autre..... »

« Quand, par une distribution inégale de ces forces disponibles, il est survenu, dans un point du corps, une augmentation d'action, ou qu'il s'est établi un état insolite de spasme, de fluxion, ou d'éréthisme quelconque; une impression extraordinaire produite sur un point éloigné, peut, dans certains cas, détourner une partie de l'énergie employée à cette action ou à cette affection, et égaliser la répartition des forces. »

« Plusieurs actes du corps vivant ne peuvent s'exécuter que par le concours d'un grand nombre d'organes, entre lesquels on n'aperçoit aucun rapport anatomique spécial, et dont les actions sont d'ailleurs indépendantes pour plusieurs autres actes; on peut citer pour exemple la toux, l'éternûment, l'hémorrhagie active avec frisson. Quand le moment

de l'exécution est arrivé, les organes qui doivent y contribuer entrent en action, ou simultanément ou successivement, avec une harmonie étonnante, et l'acte s'accomplit..... »

« De ces considérations naît l'obligation d'examiner l'homme tout entier, et de chercher les lois des actes généraux qu'il exécute, par une méthode semblable à celle qu'on a suivie pour la physiologie de chaque partie. L'homme sera donc un grand organe que vous étudierez selon la marche expérimentale, et dont vous rapporterez encore les actes à autant de principes d'action qu'il en faudra pour *classer* les faits.... »

« Le plus important dès résultats qu'on obtient en considérant l'homme sous ce point de vue, c'est que tous les phénomènes vitaux sont liés par une cause secrète qui les produit au besoin, qui n'obéit pas *nécessairement* aux agens extérieurs qui tendent à les faire naître, mais est *déterminée* par leur impression ; qui les dispose dans un tel ordre pour les faire concourir à certaines fins, et qui les maintient au degré convenable à l'opération qu'ils doivent naturellement exécuter. C'est cette unité et cette harmonie qui ont de tout temps frappé les médecins, et pour l'explication desquelles ils ont souvent admis des causes hypothétiques, telles que des êtres d'une nature intermédiaire entre l'âme et le corps, ou l'action immédiate, non réfléchie et non sentie, de l'être pensant. »

« L'inutilité et même les dangers des hypothèses ont été trop bien démontrés, pour que je puisse

vous conseiller de faire grâce à aucune. Celles même dont les résultats se rapprochent le plus de la vérité, par cela seul qu'elles sont hypothèses, doivent être bannies. Les faits tous nus, sans explication, valent toujours mieux qu'une théorie fictive. »

« Quant à la liaison qui existe entre les actes vitaux, sa considération est essentielle, et on ne peut se faire des notions justes sur les lois de l'économie animale, si, dans l'expression analytique et générale des faits, on néglige les termes qui les représentent. Bien plus, la physiologie du système total et la pathologie cessent alors d'être des sciences. »

« Puisqu'il faut parler de cette harmonie, il faut un nom pour en désigner la cause. Ce nom doit être tel qu'il fasse allusion aux effets, et qu'il ne préjuge rien sur la nature de la chose nommée: *Principe d'unité*, *principe d'harmonie*, rempliraient cette condition. »

« Comme il n'est pas facile de distinguer la cause productrice des phénomènes vitaux d'avec la cause qui les met en harmonie, Barthez a tout exprimé par la dénomination de *Principe vital*. Ce mot ne signifie donc dans son langage que la *cause*, *quelle qu'elle soit*, *de tous les actes vitaux et du rapport mutuel qui les unit*. Quand elle serait elle-même un résultat, un effet, rien n'empêche de lui donner le nom de principe, puisqu'on la considère seulement en tant qu'elle produit. »

« Malgré le soin avec lequel Barthez a écarté de

sa doctrine toute influence de l'imagination ; malgré l'attention avec laquelle il a évité les traces de Van-Helmont et de Stahl, pour se conformer aux règles de la philosophie Newtonienne; on a dit que le principe vital est une hypothèse. Mais certainement il n'y a point d'hypothèse (1) à assurer que

---

(1) Il doit être bien difficile de ne pas regarder quelquefois l'opinion de Barthez comme tournant vers l'hypothèse, puisque M. Lordat paraît l'avoir présentée lui-même dans ce sens dans sa thèse (Réflexions sur la nécessité de la Physiologie dans l'étude et l'exercice de la médecine ; an 5 de la Rép.). « Les écrits et les leçons des Bordeu, des Fouquet, des Barthez, ont appris à substituer *des faits aux hypothèses, et des raisonnemens fondés sur des probabilités aux prétendues démonstrations.* Voici la marche qu'ils ont suivie.... Observer avec soin les phénomènes, assigner autant de causes expérimentales qu'il y a de faits d'une nature différente à *expliquer* ; *n'employer que des hypothèses tirées des faits propres à la science elle-même* (Disc. prélim. Nouv. élém. de la science de l'homme, pag. 14.) : tels sont les principes fondamentaux qui doivent diriger dans l'étude de toutes les sciences naturelles. »

« 1.° On a observé attentivement les phénomènes que présente le corps animal en santé. »

« 2.° Appliquant ensuite la philosophie à l'histoire des faits, et allant à la recherche des causes, on s'est aperçu que les lois physiques et chimiques ne pouvaient fournir des explications suffisantes ; que souvent même elles répugnaient à ces phénomènes, puisque les actes de la vie ne sont soumis à aucune impulsion de la part des objets extérieurs ; que le corps qui les produit, porte en soi le principe de ses mouvemens ; que la succession de ces actes et la manière dont ils s'exercent, ne peuvent dépendre des propriétés physiques de la matière ; que l'habitude a sur eux le plus grand pouvoir ; qu'enfin tous concourent à la conservation de l'individu, avec une harmonie qui atteste l'influence d'un principe régulateur. D'après la loi qu'on s'est prescrite de rapporter à des causes expérimentales nouvelles tous les faits inexplicables par celles déjà admises,

le rapport harmonique des actes vitaux a une canse, et à parler de cette cause comme un analyste parle d'une inconnue dont il énonce les fonctions qui l'intéressent. Quoi qu'on en puisse dire, cette manière de raisonner est exactement celle de Newton.... J'ose même avancer que l'expression *principe vital* est plus conforme à l'esprit de Newton que le mot *attraction*, parce qu'elle a un sens moins déterminé. Celui-ci représente une force qui réside dans le corps vers lequel un autre est forcé de se mouvoir. Or, Newton n'osait rien affirmer sur la nature de la cause de la gravité ou du mouvement centripète, et le mot en disait plus qu'il ne voulait » (1).

---

on a supposé un être dont la présence anime la matière, qui a la connaissance purement intuitive des besoins et des facultés du corps qu'il régit, et qui produit et règle des phénomènes si admirables. » (*p.* 16.)

A Dieu ne plaise que je prétende me servir de M Lordat, jeune encore, contre M. Lordat, parvenu à la maturité de l'âge et du talent, et des essais de l'élève, contre les écrits du Professeur. D'ailleurs, quelque circonstance particulière a pu commander et modifier ses opinions. En associant les noms de Barthez et de Fouquet, il fallait de l'esprit et de l'adresse logique pour plaire à tous les deux. Je veux simplement chercher à mériter quelque indulgence à ceux qui sont assez aveugles pour affirmer que le système de Barthez n'est qu'une nouvelle hypothèse introduite dans la science, ainsi qu'à ceux qui ne peuvent pas se défaire de l'idée que ce système a, en effet, quelque chose d'hypothétique. Si M. Lordat n'a point parfaitement saisi dans sa thèse le fond de la doctrine de Barthez, l'on peut en conclure que Barthez lui même est pour quelque chose dans cette erreur ? et qu'il en est un peu complice. M. Lordat n'aurait-il pas attribué à Barthez, en dernier lieu, les perfectionnemens que M. Dumas et lui-même ont apportés à sa doctrine ?

(1) Ouv. cit., p. 113-123.

L'on ne peut pas procéder par une méthode plus sévère et plus habilement combinée, à l'admission du principe vital, et s'il faut proclamer la cause des phénomènes vitaux, on ne saurait le faire avec plus de réserve et de sagesse; la raison la plus obstinée ne peut presque pas résister à l'entraînement d'une logique aussi séduisante. Tous les besoins de l'esprit humain paraissent satisfaits, même celui de la recherche des causes qu'on amuse et qu'on endort par des espérances, plus qu'on ne le trompe par des assertions positives, comme on l'a fait si souvent. On traite un peu l'esprit humain comme un enfant qu'une nourrice veut engager à marcher; on a l'air de lui présenter quelque chose, et, au fond, ce n'est rien, ce n'est qu'un mot; on a la franchise d'en convenir; mais ce manége philosophique n'a-t-il pas les inconvéniens que nous lui avons déjà reprochés?

La marche de Barthez est-elle plus sévère que celle de Newton? Les mots de *principe attracteur ou attractif*, *principe de rapprochement*, *de mouvement* même si l'on veut, quoique dans le fait plus indéterminés que celui d'attraction, et correspondans à la dénomination de principe vital, seraient-ils d'un emploi plus facile que celui d'attraction? Le nom *de principe de mouvement* toucherait aux hypothèses les plus absurdes qui aient été introduites dans la physique, à celles qui ont arrêté ses progrès pendant si long-temps; et l'on peut affirmer que la science n'échapperait point aisément aux inconvéniens dont ce mot la menacerait sans cesse. Il deviendrait

impossible à l'esprit le plus sévère, de parler chimie une demi-heure seulement, en se servant d'une expression de ce genre. Reste à savoir maintenant, si la physiologie n'a point à redouter les mêmes dangers d'un mot analogue; elle qui, depuis sa première origine jusqu'à nos jours, a eu la plus grande peine à se défendre de l'erreur par laquelle on attribuerait les phénomènes de l'économie vivante aux affections d'un principe intelligent, sensitif ou instinctif; ou pour mieux dire, elle qui n'a jamais complètement résisté à cette opinion hypothétique; elle, dont tous les faits même paraissent porter à une erreur, que l'on n'évite pas toujours par la reserve philosophique la plus craintive, et par la conviction profonde des inconvéniens auxquels expose cette première idée.

Pour mon compte, je l'avoue franchement, les mots de principe vital, de principe d'harmonie ou tout autre analogue, me paraissent trop difficiles à manier pour que j'ose m'en servir; je ne me sens point assez de force d'esprit, pour m'exposer à la vaine gloire de braver un danger que Barthez lui-même n'a pas toujours surmonté, malgré ses intentions formelles et ses protestations si souvent renouvelées. D'ailleurs, je ne vois point la nécessité d'admettre les mots de ce genre. L'unité vitale est un fait, elle est l'expression de mille faits; elle constitue le dogme fondamental dans la science des êtres vivans. Les preuves que Barthez en a présentées, et les beaux développemens que leur a donnés M. Lordat, mettent cette question hors de doute; mais je n'ai

besoin que de transmuer ce fait en loi. Je ne vois point l'obligation de rechercher la cause de cette unité, et encore moins de l'indiquer par un mot qui ferait entendre que je l'ai trouvée dans des analogies avouées ou secrètes prises de l'unité du principe moral et de son action. Que dis-je, ce fait important peut même n'avoir pas de cause particulière, il peut n'être qu'un résultat qu'une circonstance de la nature des forces vitales ou de la matière organisée vivante. On peut donc admettre l'unité et l'harmonie des forces vitales, comme la première loi de ces forces; si l'on contractait l'engagement d'admettre une cause correspondante pour chaque loi, ne faudrait-il pas recevoir un principe particulier pour rendre raison des effets de l'habitude, de l'imitation, etc.? Ces phénomènes ne supposent que des modifications générales et communes des forces de tous les organes. Au reste, la discussion que j'élève ici n'est qu'une dispute de mots, et non de doctrine, du moins dans sa première origine; car je ne puis m'empêcher de reconnaître que ces mots, et tout le langage analogue qu'ils consacrent consécutivement, ne doivent jeter la science dans les hypothèses Stahliennes.

Je craindrai même beaucoup que ces mots, dans certaines bouches, ne servissent déjà à masquer les hypothèses les plus formelles : je suis autorisé à le penser par l'importance que l'on y attache quelquefois. Si ce ne sont que des mots, ils ne valent pas tant la peine de les défendre; s'ils signifient quelque idée, je ne vois pas qu'on puisse soutenir celle-

ci. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, je crois que l'on doit rejeter ces expressions. M. Lordat l'a très-bien senti ; il préfère le mot d'*unité vitale*, qui est plus habilement choisi, mais qui au fond paraît avoir les mêmes inconvéniens pour les faibles, et la même inutilité pour les sages.

Encore un coup, le système de Barthez est indépendant de l'admission du principe vital. Il est évident que ce n'est point la base de l'édifice ; mais bien le couronnement et une sorte d'embellissement étranger, imaginé par le goût de l'artiste. C'est en ce sens qu'il me paraît que Barthez aurait eu raison de dire contre ses adversaires : « s'ils en veulent à ma doctrine, que ne combattent-ils les dogmes fondamentaux, au lieu de me harceler sur quelques sentimens particuliers qui ne l'intéressent en rien. Seraient-ils assez myopes pour ne pas voir qu'ils n'attaquent l'édifice que par les girouettes ? » On peut donc ôter ou changer ces couleurs de secte ou de parti, sans se croire obligé pour cela de détruire à chaque révolution, comme de véritables Vandales, les maisons qui les portent. Mais aussi, d'un autre côté, l'homme prudent et sage ne s'amuse pas à choquer en vain l'opinion dominante, et il n'exposerait pas sa maison pour l'honneur de sa girouette. Ne fût-ce que pour le bien de la paix, je crois que l'on doit renoncer à un langage qui n'est permis que quand il est indifférent, et qui devient criminel dès qu'on a l'air d'y tenir.

L'analyse thérapeutique, telle qu'elle a été

conçue dans notre École, a été appliquée à presque toutes les maladies ; c'est elle qui distingue toutes nos productions, même celles où les lecteurs, arrêtés par certaines hypothèses, ont de la peine à reconnaître sa marche sévère. C'est à elle que M. le professeur Baumes doit en partie les palmes académiques qui ont répandu sur son nom un éclat si justement mérité. En effet, les écrits pratiques de cet excellent médecin se font remarquer par l'habileté et la souplesse en quelque sorte avec laquelle il a saisi les indications variées et combinées des affections dont il a fait le sujet de ses méditations, et presque toujours l'occasion d'un nouveau triomphe. Ce mérite incontestable aurait dû faire pardonner à M. Baumes quelques idées auxquelles il tient très-peu lui-même, comme il le répète si souvent dans ses éloquentes leçons, et sur lesquelles il se garde bien de faire reposer toute sa gloire. Mais l'esprit de parti que ce Professeur a eu la maladresse ou le noble courage de provoquer, a profité avec plaisir de certaines fautes qu'il lui aurait faussement imputées, s'il ne s'en était rendu coupable.

M. le professeur Delpech s'est encore servi de cette méthode pour répandre un nouveau jour sur la thérapeutique chirurgicale, et ce titre recommande à la lecture des praticiens, son *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*. Plusieurs autres ouvrages sortis de notre École, une foule de bonnes dissertations inaugurales dont nous aurons occasion de faire mention, ont été

faits dans le même esprit, et tout semble préparer le moment où nous aurons assez de matériaux, pour élever sur un même plan l'édifice entier de la science.

Nous avons tracé le tableau fidèle de la manière de philosopher propre à l'École de Montpellier, en partant de l'époque où elle a commencé à avoir une doctrine particulière. Nous avons pris ses premiers essais dans Sauvages qui renversa la doctrine mécanicienne alors régnante, et entrevit les vrais principes de la recherche des causes expérimentales. Nous avons suivi ses progrès dans les travaux de Lacaze et de Bordeu, qui établirent la science de l'organisme vivant sur l'observation physiologique et pathologique, et dégagèrent ainsi peu à peu les faits des hypothèses qui les enveloppaient.

Nous avons vu cependant Bordeu se laissant entraîner par cette sorte d'imagination poétique, qui anime tout ce qu'elle touche, et réalise tout ce qu'elle crée. Mais l'hypothèse qu'il avait embrassée pour son compte était propre à servir les intérêts de l'observation; elle détruisait plus complètement le mécanicisme, et devait servir à l'indépendance de la science médicale. Il en est de l'administration générale des sciences, comme de celle des corps politiques : l'une change selon les progrès et les besoins de l'esprit humain, comme l'autre varie selon les besoins et les progrès de la civilisation. Les lois qui conviennent à une science naissante et barbare, ne sont pas celles qui conviennent à cette même science accrue et perfectionnée; les hypothèses en forment heureusement les premières méthodes,

comme les craintes superstitieuses et la distinction exagérée des castes, les premières législations. Les méthodes d'induction et d'analyse ne représentent-elles pas les institutions politiques des nations éclairées?

Barthez établit les véritables bases de la science médicale, et il les établit avec un génie qui le mettra autant en rapport avec les plus grands hommes des siècles à venir, qu'avec l'esprit de son siècle; il semble ne tenir aux anciennes erreurs que par le langage. Nous avons rattaché, à cette dernière circonstance, l'incertitude de sa doctrine, poussée tour-à-tour, après lui et malgré lui, dans le spiritualisme par Grimaud, et dans le matérialisme par M. Dumas. La science, à cette époque, peut être comparée à un enfant dont les pas sont encore chancelans; elle semble encore vaciller sur elle-même, se raffermir graduellement, et s'avancer tous les jours vers l'heureuse époque où sa démarche sera libre et assurée. Cette époque a été préparée et amenée par les travaux réunis de MM. Dumas, Lordat, et des autres professeurs actuels.

La philosophie médicale s'arrêtera-t-elle au point élevé où nous l'avons suivie jusqu'ici? Ses principes fondamentaux seront-ils stationnaires? Non, sans doute, le passé nous révèle l'avenir; l'esprit humain ne se repose jamais, et tout en perfectionnant les détails, il perfectionne toujours d'autant les méthodes générales. Quelles seront les révolutions de l'avenir? Quelles seront du moins celles qui feront suite dans cette belle chaîne dont nous avons dé-

roulé successivement les anneaux? Cette question de la plus haute importance pourrait être plus ou moins résolue par celui qui se serait familiarisé avec l'histoire de la science en général et de notre École en particulier. Nous l'avons déjà prouvé par d'illustres exemples ; les perfectionnemens d'une science ne sont que les développemens des premières idées. Les découvertes d'un siècle sont toujours les conséquences immédiates et rigoureuses des découvertes du siècle qui l'a précédé ; on peut dire, relativement à celles-ci, que les prémisses en sont dans un siècle, et les conséquences dans un autre.

Les idées se rectifient de plus en plus ; semblables à un métal que l'on sort de la mine tout couvert de scories, et qui acquiert une pureté toujours croissante par les travaux auxquels on le soumet. Les hypothèses surnagent toujours selon leur degré de légèreté ; les faits, comme plus solides, restent au fond. La science, agitée par ses révolutions, peut encore être comparée à la mer qui, dans ses mouvemens continuels, rejette sur le rivage tout ce qu'elle a d'étranger. C'est d'après ces vues, que nous avons fait sentir, que la doctrine de l'École de Montpellier embrassait, dans ses progrès continuels, un plus grand nombre de faits, et se dépouillait successivement des opinions théoriques qui pouvaient altérer son excellence ; nous l'avons vue renonçant formellement à toute espèce d'hypothèses, et ne gardant quelques restes de celles-ci que comme d'anciens souvenirs. Il n'est peut-être pas impossible de prévoir ce qui arrivera

par la suite. Il semble qu'il doit ne nous rester à la fin que les faits eux-mêmes, rapprochés et arrangés selon leurs analogies. En attendant qu'on exécute ce vaste plan qui ne sera jamais que l'achèvement de la méthode de philosopher qui se forme depuis près d'un siècle dans le sein de notre École; terminons par donner en résumé le principe fondamental de cette méthode. Il consiste à classer les faits que présente l'économie vivante dans l'état de santé ou de maladie, selon leurs ressemblances ou leurs différences réelles et sensibles, en étudiant ceux-ci en eux-mêmes, et non point dans des analogies physiques et métaphysiques. On remonte ainsi, d'un côté, à des faits généraux, ou si l'on veut à des forces qui seront propres, tant que les faits ne pourront pas être confondus avec d'autres ordres de faits; on étudie, d'après l'expérience, leurs lois les plus générales et les plus particulières: et l'on arrive, de l'autre, aux indications variées et compliquées des maladies, sans aucune hypothèse intermédiaire. L'on peut même ne pas pousser l'analyse des maladies jusques à la détermination théorique des modifications vicieuses essentielles des forces primitives, mais s'arrêter pour plus grande sûreté à la détermination empirique des élémens constitutifs d'une affection morbide.

Dans notre seconde section, nous exposerons les principes de la philosophie médicale des autres Écoles, et nous verrons jusques à quel point ils s'écartent ou se rapprochent de ceux que nous venons d'exposer.
